DUKE UNIVERSITY
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/lesatrocitsserbe01skop

N° 10 BIBLIOTHÈQUE DES PEUPLES BALKANIQUES N° 10

M. D. SKOPIANSKY
Ancien rédacteur du Journal Macédonien « La Patrie »

LES ATROCITÉS SERBES

d'après les témoignages

américains, anglais, français, italiens, russes, serbes, suisses,

etc., etc.

EN VENTE A LA
LIBRAIRIE CENTRALE DES NATIONALITÉS
Rue Caroline
LAUSANNE

1919

LES

ATROCITÉS SERBES

DU MÊME AUTEUR

La Macédoine telle qu'elle est . . . . . Fr. 0.75

Aux amis d'une paix durable . . . . . Fr. 0.75

Pour paraître :

Histoire des insurrections macédoniennes.

La Macédoine d'après les témoignages étrangers.

M. D. SKOPIANSKY
Ancien rédacteur du Journal Macédonien « La Patrie »

LES ATROCITÉS SERBES

d'après les témoignages

américains, anglais, français, italiens, russes, serbes, suisses,

etc., etc.

EN VENTE A LA
LIBRAIRIE CENTRALE DES NATIONALITÉS
Rue Caroline
LAUSANNE

1919

LIBRARY OF CONGRESS
DUPLICATE
EXCHANGED

By Transfer
SEP 30 1910

949.7
B582
no. 10

A la Mémoire de ma Sœur

VESSELINA

morte dans d'atroces souffrances
a l'age de vingt ans
après avoir été honteusement traitée par
la soldatesque serbe.

En Souvenir de mon Frère

PIERRE

condamné par la Cour martiale serbe
a quinze ans de réclusion,
pour son refus patriotiquement opiniatre
de renoncer a sa nationalité
et qui ne fut libéré qu'a la suite de l'entrée
de l'armée bulgare a Uskub.

A la Mémoire de tous

MES AMIS ET COMPAGNONS D'ARMES

qui souffrirent le martyre et arrosèrent
de leur sang les plaines de la Macédoine
et surent mourir glorieusement
pour la délivrance de la Patrie.

PRÉFACE

Pendant de longues années, des peuples s'entr'égorgèrent au seuil de l'Europe, tout près du berceau de cette civilisation européenne dont s'enorgueillit l'humanité. S'il y avait moyen de dresser une statistique tant soit peu fidèle des monstruosités perpétrées dans les Balkans, la conscience humaine en frémirait d'épouvante; car le nombre des victimes se compte par dizaine de milliers et par centaines celui des gros bourgs, des villages et des hameaux anéantis par le fer et par le feu. Rien n'a été épargné; la rage dévastatrice des Etats, prétendus, civilisés des Balkans, égala celle des hordes qui suivaient le *Fléau de Dieu*. Et cependant les grandes puissances assistèrent indifférentes ou presque, à toute cette folie sanguinaire, qui s'était emparée des Balkans en plein vingtième siècle et qui fut le point de départ de l'autre, de celle dans laquelle l'humanité se débat encore aujourd'hui.

Il y eut tout d'abord une période d'incubation, si l'on peut dire, et cela dura pendant plusieurs années; les bandes de comitadjis (serbes) ou d'andartes (grecs) se *faisaient la main* en assassinant tous ceux qui se permettaient d'avoir des théories contraires aux leurs sur le problème des nationalités.

Mais il ne s'agissait encore que de simples assassinats et d'excès qu'on pourrait, avec un peu de bonne volonté, qualifier d'anodins. Cela grâce surtout à la présence du Turc, qui suffisait encore pour mettre le holà.

Entre temps, les Empereurs se rencontraient pour mystifier les peuples, n'envisageant que leurs propres

desseins de domination. Sans daigner prendre en considération les contingences réelles des questions à résoudre, eux et leurs ministres s'arrêtaient à des palliatifs, que d'avance ils savaient devoir produire un effet diamétralement opposé à celui que la conscience humaine était en droit d'en attendre.

Vint la guerre balkano-turque et la tuerie atteignit son point culminant; mais cela aussi n'eut point le don d'émouvoir le cœur endurci de la diplomatie européenne.

La lueur des incendies, les cris de détresse des milliers de victimes laissèrent complètement impassibles les habitués de l'Olympe diplomatique de la vieille Europe.

Il y eut de ci, de là, des cœurs nobles qui s'émurent; il y en eut même qui essayèrent de rompre la conspiration du silence dans les parlements; mais leur voix demeura sans écho, et leurs appels généreux furent étouffés sous le verbe puissant et persuasif des défenseurs *de la raison d'Etat*, sous laquelle on s'efforçait de cacher la crainte qu'on éprouvait d'indisposer le grand *manitou rouge* qui trônait à Pétersbourg.

Ce n'est qu'en Amérique, pays de liberté, terre de toutes les nobles initiatives, que la conscience publique probe et honnête, se révolta au récit des horreurs que des fauves à face humaine étaient en train de perpétrer dans les Balkans, tout comme elle l'avait déjà fait une autre fois en 1876, à l'occasion d'autres atrocités et d'autres massacres, qui eurent pour théâtre ces mêmes contrées.

Sous la pression de cette opinion, la *Dotation Carnegie pour la Paix internationale*, n'écoutant que la voix d'un devoir à remplir envers l'humanité souffrante, institua une Commission d'enquête, dont firent partie des personnalités, dont on ne peut mettre en doute la compétence, la respectabilité et l'impartialité scrupuleusement correcte.

La présidence de cette commission fut confiée au plus grand pacifiste français, le baron d'Estournelles de Constant, membre du Sénat, délégué de la France aux deux Conférences de La Haye.

On lui adjoignit comme collaborateurs :

Le Dr Samuel-T. Dutton, citoyen américain, professeur au Columbia University de New-York;

Mr. Nicolas Murray Buttler, recteur de l'Université de Columbia, président d'honneur de la Commission;

Mr. Francis W. Hurst, Anglais, directeur de *The Economist*, homme de valeur, un des plus grands champions de la conciliation internationale;

Le Dr H.-N. Brailsford, célèbre écrivain et moraliste anglais;

M. Justin Godard, député de Lyon, dont M. le baron d'Estournelles de Constant disait à juste titre que c'était *un homme dont la droiture désarmait jusqu'à ses adversaires;*

M. le Prof. P.-N. Milioukoff, membre de l'ancienne Douma de Russie, ancien ministre des Affaires Etrangères du gouvernement provisoire russe, un caractère doublé d'une intelligence de réputation mondiale et qui connaît bien hommes et choses des Balkans;

Le Dr Walther Schücking, Allemand, professeur de droit à l'Université de Marbourg, éminent juriste de droit des gens;

M. Josef Redlich, Autrichien, professeur de droit à l'Université de Vienne, un des connaisseurs les plus réputés de l'administration provinciale anglaise et qui devait, avec le conseiller aulique, le professeur Lammasch, remettre à l'automne 1918 la monarchie des Habsbourg en selle, si elle avait encore pu humainement y être remise.

La Commission se rendit sur les lieux en août 1913, et son enquête se prolongea jusqu'au 28 septembre, soit cinq bonnes semaines. Durant tout ce temps, soit *in corpore*, soit par délégation de partie de ses membres, la Commission visite presque toutes les contrées macédoniennes où des atrocités avaient été commises. Les dossiers constitués à cette occasion sont le réquisitoire le plus terrible qui puisse être dressé contre les Serbes et les Grecs, un réquisitoire qui ne peut que remplir d'horreur tous ceux qui le lisent. Car les faits dont eut à s'occuper la Commission Carnegie égalent en horreur, s'ils ne les dépassent pas, tout ce que l'histoire a pu enregistrer à des époques où la barbarie et la sauvagerie régnaient sur le monde.

On s'en rendra d'ailleurs compte par la simple lecture des documents, tous authentiques, que nous présentons dans ce travail.

Les Serbes et les Grecs, se reconnaissant d'avance coupables, firent tout leur possible pour entraver la tournée des membres de la Commission dans les districts éprouvés de la Macédoine et de l'Albanie. N'ayant pas réussi à l'arrêter, ils s'efforcèrent, par de basses intrigues et par des calomnies odieuses, d'atténuer devant l'opinion du monde civilisé l'immense valeur morale de l'enquête. Leur impudence dépassa à cette occasion toutes les limites et leur effronterie ne connut plus de bornes. Dans leur rage impuissante, ils osèrent mettre en doute jusqu'à l'honorabilité et la loyauté des membres de la Commission.

Aux antipodes des agissements de ses ex-alliés, non seulement la Bulgarie réclama d'elle-même une enquête

impartiale [1], mais encore la Commission Carnegie à peine arrivée sur les lieux, le gouvernement de Sofia ordonna de mettre à sa disposition tous actes ou documents susceptibles de faire la lumière sur l'attitude des armées et des organes gouvernementaux bulgares.

La Commission Carnegie a expressément reconnu et loué dans son Rapport cette manifestation de la bonne volonté de la Bulgarie pour faciliter la tâche à accomplir.

Après des investigations qui se prolongèrent jusqu'à fin septembre 1913, la Commission publia le résultat de son enquête et de ses recherches en un gros volume de 500 pages in-quarto, intitulé : *Dotation Carnegie pour la Paix internationale. Enquête dans les Balkans. Rapport présenté au Directeur de la Dotation par les membres de la Commission d'enquête.* Paris 1914.

C'est le témoignage le plus accablant contre les Serbes et les Grecs et son retentissement fut immense; car comme de raison la presse mondiale s'en occupa. Celle à la dévotion des Serbo-Grecs a pu peut-être gloser sur des détails mesquins, c'était inévitable, mais elle n'osa point mettre en doute l'impartialité des délégués de la Dotation Carnegie, car elle se rendait bien compte, cette presse, que : « Avant de quitter Paris, chacun d'eux (les » enquêteurs) savait qu'il n'obéissait à personne, à aucun » mot d'ordre, à aucun parti-pris, à aucun gouverne- » ment, à aucun journal, à aucun groupe balkanique ou

---

[1] A propos de ce geste des Bulgares, M. Herbert Briggeman, président des journalistes américains, écrivait dans le *Standard-Union* de l'époque :

« Par ce geste, la Bulgarie s'est mise au-dessus de ses adversaires » et en prenant l'initiative d'une enquête générale, mérite le respect et » l'approbation du monde entier. La Bulgarie attendit longuement sa » justification, mais finit par l'obtenir. »

» européen; n'attendant ainsi ni décoration, ni récom-
» pense d'aucune sorte, ni remerciements, ni compli-
» ments[1]. »

Ils savaient qu'ils ne servaient pas d'intérêts particuliers; délégués par une institution hautement humanitaire, ils étaient les ministres de l'humanité souffrante et les défenseurs du droit et de la justice.

» ...là où la Commission était attendue (c'était après la
» conclusion de Bucarest), comme dans la Thrace orien-
» tale, nous avons vu un journal bulgare noter *que les*
» *horreurs ont diminué*. De l'autre côté, à la frontière
» albanaise, où *ces horreurs allaient recommencer, on*
» *(les Serbes) a eu soin de s'opposer au passage de la Com-*
» *mission* », dit textuellement la Commission Carnegie.

* * *

En outre du Rapport de la Commission Carnegie, nous avons eu recours aux témoignages de publicistes et journalistes de marque, dont l'impartialité et le souci de la vérité sont notoires.

Après les journalistes impartiaux, nous n'avons pas hésité à nous adresser à ceux qui ne le sont point. Nous entendons les organes serbes ou manifestement inféodés aux intérêts serbes et grecs, lesquels, sans le vouloir, bien entendu, et sans s'en douter, nous ont fourni plus d'une preuve irréfutable et accablante contre ceux précisément qu'ils s'efforçaient de défendre. Tant il est vrai que la vérité doit tôt ou tard avoir raison du mensonge et confondre l'imposture.

Nous ne nous flattons pas d'avoir tout recueilli, car c'est là un travail très difficile, pour ne pas dire impos-

[1] Voir préface du Rapport, par d'Estournelles de Constant.

sible. Les documents et citations que nous mettons sous les yeux des lecteurs dans les pages qui suivent ne sont qu'une partie infime de ce qui fut écrit sur le sujet. Même par rapport à ce que nous possédons, cela ne constitue pas la totalité, car il nous aurait fallu plusieurs volumes si nous avions voulu tout publier. Malgré les circonstances actuelles, qui rendent les recherches lentes, souvent difficiles, nous sommes bien loin d'avoir épuisé tout notre matériel.

Mais telle qu'elle est soumise à l'aréopage de l'opinion du monde civilisé, notre documentation est suffisante, pensons-nous, pour démasquer la basse cupidité des Serbes et des Grecs, pour réduire à néant tous les mensonges écœurants et les calomnies révoltantes que les oppresseurs de la Macédoine et de l'Albanie ont répandus sur le compte de leurs victimes.

Avec la nouvelle conception du droit des peuples et des gens, que la présente guerre a imposée à la conscience humaine, nous espérons que le monde civilisé ne tolérera plus que la violence et l'iniquité continuent à faire la loi, où que ce soit sur la terre. Nous espérons avec tous les peuples victimes de la tyrannie ancienne ou de l'impérialisme moderne, que justice pleine et intégrale sera rendue et que toutes les injustices du passé seront réparées par la Conférence qui doit se réunir sous peu, pour ramener sur la terre la paix équitable et juste.

Lausanne, novembre 1918.

M. D. SKOPIANSKY.

PREMIÈRE PARTIE

Les atrocités serbes en Macédoine

CHAPITRE PREMIER

Un coup d'œil sur la question macédonienne

La question macédonienne a provoqué l'épanouissement d'une littérature extrêmement abondante, et elle le mérite. Ne se rattache-t-elle pas à la classique question d'Orient? Elle a cependant un caractère bien à elle qui a influencé et son développement[1] et aussi l'importance qu'on lui a attribuée. En effet, tandis que la question d'Orient intéresse toutes les Grandes Puissances sans exception, ne serait-ce qu'en raison des énormes intérêts économiques internationaux qui y sont engagés, la question de la Macédoine, d'envergure plus modeste, plus étroitement territoriale et plus spécifiquement balkanique, n'en intéresse que quelques-unes. Par contre, elle est vitale pour la Bulgarie et par voie de conséquence aussi, pour tous, car il importe à tous et, demain plus que jamais dans l'humanité régénérée en Société des Nations, il importera à tous que chacun ait les satisfactions légitimes

[1] C'est le fatal Congrès de Berlin — fatal à quel point, la guerre mondiale le prouve! — qui, laissant la nation bulgare *disjectis membris*, a laissé tomber la première semence de troubles et de désordres qui — mettant les Balkans périodiquement à feu et à sang — a constitué une menace permanente pour la paix et la sécurité européennes. Avant cette date (1878), il n'y avait pour les Bulgares que la vieille question d'Orient, dont la « question bulgare », englobant la Bulgarie, la Thrace et la Macédoine, ne constituait qu'un élément.

Ainsi que le remarque fort judicieusement M. Rey : « Le traité de » Berlin fut une des pires iniquités de l'Europe contemporaine. On ren- » dit aux fonctionnaires turcs la Macédoine et la Roumélie, contre leur » volonté ». (*La question d'Orient devant l'Europe*, p. 31. Paris, 1917.)

auxquelles il peut prétendre. Et la Bulgarie ne peut ni oublier, ni abandonner à un sort triste ou même douteux, cette chair de sa chair qu'est la Macédoine.

Ce qu'a été le sort des Bulgares de Macédoine, demandons à un illustre spécialiste des questions balkaniques de nous le dire : « Un régime impitoyable pèse depuis des siècles sur les Bulgares de Macédoine et du vilayet d'Andrinople », dit *Louis Léger* dans *« Turcs et Grecs contre Bulgares en Macédoine »*.

L'Europe a assisté presque impassible aux luttes sanglantes, à l'extermination des populations macédoniennes. Et lorsqu'elle y intervint, ce n'est pas pour administrer le remède souverain à tous ces maux, remède qu'elle connaissait bien, mais pour prescrire des médicaments absolument inefficaces et propres tout au plus à éterniser le mal pour le plus grand avantage de ceux qui s'étaient érigés en guérisseurs.

Un autre éminent spécialiste, M. *Victor Bérard*, dit de son côté :

Il serait puéril de croire que la paix se maintiendra en Macédoine. Les Turcs affectent d'accuser les menées du gouvernement bulgare. Il ne faut pas mettre en cause les innocents. Dans toute cette affaire macédonienne, le gouvernement bulgare a été d'une extrême correction.

Je dis « extrême », car il a touché, dépassé les bornes de la patience. Depuis un an, il a vu accourir chez lui des milliers de réfugiés qu'il a dû vêtir et nourrir. Tous nos agents ont signalé cet exode de Macédoniens allant chercher un refuge et du pain sur les terres de Bulgarie. Imagine-t-on un gouvernement européen obligé de nourrir une population misérable que les persécutions d'un voisin jetteraient sur son territoire ? Et ces réfugiés sont de même race, de même langue, de même religion que les Bulgares. Ils se disent à juste titre « leurs frères ». Néanmoins, pour complaire à l'Europe, les Bulgares ont gardé la plus stricte neutralité. L'Europe en retour leur promettait une prompte et efficace intervention en faveur des frères macédoniens... Nous voyons aujourd'hui comment l'Europe tient cette promesse[1].

Mettre un terme aux persécutions, faire cesser les massacres, permettre à ce peuple de disposer de lui-même selon sa

---

[1] *Revue de Paris*, 15 mars 1903.

pensée et son cœur, tel était le remède radical convenant à ce mal radical, « congénital », provenant des insuffisances de la diplomatie qui avait donné naissance de cet organisme mal venu. Le reste, la politique des « simples » n'était qu'amusette de pharmacopée diplomatique.

Si l'idée de communauté nationale est, au dire de *Renan*, constituée par : « Les souffrances communes dans le passé et les espoirs communs en l'avenir », et si la nation est bien selon la définition de *J. Gabrys :* « Un groupe humain possédant une communauté d'origine, habitant autant que possible le même territoire, parlant la même langue, ayant la même histoire et animé du désir, de la volonté de vivre ensemble » — alors le peuple macédonien, qui a gravi un véritable calvaire sans cesser à chaque station de crier au ciel ses aspirations et son idéal bulgares, aurait dû de longue date trouver grâce devant l'opinion publique du monde civilisé et sa réunion à la mère-patrie, la Bulgarie, devrait être un fait accompli depuis des décades sur l'initiative des puissances elles-mêmes.

Les Macédoniens du diocèse d'Uskub, dans leur proclamation de décembre 1914, disaient :

Ce sont les luttes, les souffrances et les espoirs que nous avons invariablement partagés avec la nation bulgare entière, sans compter notre unité de culture et de confession, toute cette communion synthétisée dans trois événements historiques qui sont les moments les plus sublimes de l'histoire de la nation bulgare, à savoir la lutte pour l'institution d'une église bulgare autonome, la lutte pour la création d'un Etat bulgare indépendant et la lutte pour l'unité politique de la patrie bulgare entière, holocaustes auxquels notre diocèse a depuis vingt ans sacrifié la vie de ses enfants morts pour la cause de la révolution et pour lesquels trois légions de notre pays versent encore leur sang aux côtés des autres volontaires macédoniens.

Ce n'était là qu'un des nombreux cris sortant de l'âme meurtrie des Macédoniens qui ne fait qu'un avec celle des frères de race bulgare.

Les souffrances inouïes des populations macédoniennes ne trouvaient d'écho que chez ceux-ci, surtout ceux de Bulgarie indépendants et libres. Aux heures de détresse et de persécu-

tion, aux jours rouges des massacres, c'était là que les Macédoniens cherchaient refuge et protection et trouvaient l'un et l'autre au milieu d'abondantes consolations qu'on leur prodiguait avec la joie que l'on éprouve à se sentir utile et compatissant. Plus tard, lorsqu'à la suite des événements balkaniques de 1912-1913, la Serbie et la Grèce s'engagèrent dans les voies sanglantes du précédent dominateur, c'est encore en Bulgarie que, par milliers, les Macédoniens, fuyant la rage sanguinaire de ces étranges « chrétiens » que furent pour eux les Serbes et les Grecs, allèrent se réfugier. Car ceux-ci auront beau ajouter à des statistiques fausses ou falsifiées, le commentaire de supputations mensongères, ils n'arriveront jamais à convaincre les esprits impartiaux de l'existence en leur faveur du moindre droit sur la Macédoine, l'Albanie du Nord et du Sud et sur l'Epire, autres contrées par eux usurpées grâce aux défaillances d'une diplomatie terrorisée par la Russie des Tzars.

Les persécutions sauvages, les massacres en masse aussi cyniquement combinés que raffinés dans l'exécution dont les populations de Macédoine, d'Albanie, les Turcs et plus tard les Autrichiens furent victimes, prouvent de la manière la plus irréfutable que Grecs et Serbes n'ont aucun droit sur les pays macédo-albanais, que leur ont adjugés de puissants protecteurs, bien mieux qu'ils sont des étrangers pour ces populations et qu'ils en ont conscience.

* * *

C'est la Russie tzarienne qui porte la plus grande part de responsabilité dans tous les crimes perpétrés depuis plus d'un quart de siècle dans les Balkans proprement dits. C'est son rêve de domination sur l'Adriatique qui a ensanglanté ces malheureuses contrées. Ce furent les consuls russes, Yastréboff, Rostovski, Machkoff, Ilarionoff qui, conformément aux instructions reçues, employèrent toute leur influence ainsi que les immenses moyens dont ils disposaient, pour chercher à dénationaliser les Macédoniens au profit du panserbisme, et

ce, à l'encontre des aspirations les moins douteuses des habitants des contrées convoitées par les Serbes[1].

Les Macédoniens résistèrent à toutes menaces comme à toutes séductions, celles contemporaines de la domination turque comme celles de l'époque qui suivit. Et cependant alors aux procédés des agents du grand et lointain protecteur s'ajoutèrent ceux des nouveaux occupants qui se donnaient carrière en un régime de sac et de corde pour contraindre les malheureux Macédoniens à se déclarer « Vieux Serbes » ou « Grecs fidèles ».

Mais tout fut en vain ; car, ainsi que le dit si justement M. *Reinach :*

> Les tentatives de dénationaliser un peuple aboutissent d'ordinaire à en irriter, à en exalter le sentiment.

Opinion que M. *Christiani*, professeur à l'Université de Genève, a complétée lorsqu'il a dit :

> L'histoire nous apprend que tous les essais de dénationalisation d'un peuple n'ont non seulement jamais abouti mais ont été au contraire la source de toutes sortes d'inconvénients.

Les atrocités de la domination serbe au lendemain de l'injuste et sacrilège sanction de la guerre d'indépendance balkanique qu'était le traité de Bucarest[2], ne servirent qu'à unir davantage par la trempe de l'épreuve ces deux frères que sont le Macédonien et le Bulgare.

En vain le Président *Wilson* intervint télégraphiquement

---

[1] Cette propagande de dénationalisation était en outre favorisée par la politique du gouvernement turc dont la devise était : *Divide et impera.*

[2] Malheureusement aussi, on ne saurait en dire autant de l'œuvre du traité de Bucarest. La délimitation qu'on y a arrêtée est loin d'être naturelle et de convenir aux tendances nationales des populations. C'est un nouveau germe de discorde que le traité de Bucarest a semé en violant partout le sentiment national et en disposant des territoires balkaniques, comme jadis le traité de Vienne de 1815 avait disposé des régions nationales de l'Europe. A en juger par cet exemple historique, une réaction nationale va suivre, tout comme à cette époque, l'œuvre de la routine diplomatique et politique ». *(Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 142).

à la conférence de Bucarest pour conseiller une solution équitable de toutes les questions en suspens, recommandant d'accorder l'égalité politique et la liberté de conscience à toutes les nationalités des Balkans. Ni les Serbes, ni les Grecs, ni les Roumains ne tinrent compte de ces sages conseils. Leur premier soin, le traité signé, fut de fermer toutes les églises et écoles bulgares, de chasser, d'emprisonner et même de massacrer évêques, prêtres, instituteurs et tous ceux que leurs sentiments patriotiques, jadis manifestés au grand jour, vouaient à leur rage de vainqueurs mesquinement rancuniers. Tous les livres religieux bulgares furent brûlés et il fut même défendu aux Macédoniens de se sentir en quelque sorte Bulgares. On les obligea à changer de nom. Les désinences bulgares, albanaises, turques furent remplacées par le *itch* et le *vitch* serbes. Tel fut le régime inauguré en novembre 1912 et dont l'enquête dans les Balkans organisée par les soins de la Dotation Carnégie pour la Paix Internationale s'occupe en détail.

Cependant le député serbe *Skerlitch* termine son discours du 18/30 octobre 1913, à la Skouptchina, par ces mots :

Nous ne pensons pas que les résultats territoriaux soient tout. La Serbie agrandie n'est pas pour nous un pays où le nombre des gendarmes, des percepteurs et des contrôleurs des monopoles aura doublé. Il faut dans la nouvelle Serbie — la Plus-Grande-Serbie — plus de liberté, plus de justice, plus de bien-être public. Que la Serbie deux fois plus grande ne soit pas deux fois plus faible, mais deux fois plus forte».

En présence de la réalité : *difficile est satiram non scribere.*

Tandis que les Serbes de Bosnie, d'Herzégovine, de Dalmatie, de Croatie et du Banat ne cessaient d'avoir la pleine jouissance de leurs droits politiques, d'être maîtres de leurs églises, de leurs écoles, d'avoir leur littérature, leurs journaux, leurs institutions caritatives et culturelles à eux, leurs frères de race de Serbie libre interdisaient aux Bulgares macédoniens, sous les peines les plus sévères, de prier en leur idiome, de parler leur langue, voire d'enterrer leurs morts avec leurs propres prêtres ! La tyrannie jusqu'au bord de la fosse de l'oubli !

Fuyant leurs foyers, abandonnant la terre de leurs pères, devenue de par les méfaits des Serbes et des Grecs une terre marâtre, des milliers et des milliers de malheureux se réfugièrent en Bulgarie. Quelques mois seulement après la seconde guerre balkanique, le gouvernement bulgare, malgré l'épuisement du pays, devait pourvoir à l'entretien de plus de 150,000 réfugiés macédoniens.

* * *

Une autre bonne part de responsabilité des malheurs qui se sont abattus sur les populations macédoniennes et albanaises revient à ce groupe de la presse européenne qui, soit intérêt, soit inconscience, défendait avec un acharnement digne d'une meilleure cause les convoitises impérialistes serbes et grecques. Cette triste littérature n'a rien respecté et tout prostitué ; droit, justice, vérité. Il fallait, avant tout et surtout, plaire au Pont-aux-Chantres et à la clique de cour qui l'inspirait. Et maintenant que le régime tsariste n'existe plus et que la Russie ne respire que liberté et vérité, cette même presse n'en continue pas moins son œuvre dissolvante et néfaste, orientée vers d'autres distributeurs ou sous l'empire d'autres aussi absurdes suggestions.

L'influence de ces mauvais publicistes sur l'opinion publique européenne a été telle que l'Institution Carnegie a dû organiser son Enquête, en déléguant sur les lieux une commission ad hoc, pour dissiper les épais nuages de calomnies derrière lesquels la presse en question cachait la Bulgarie vraie et ses légitimes revendications.

Y a-t-il espoir maintenant qu'une nouvelle commission internationale impartiale se rende de nouveau sur place pour constater « de visu » les faits reprochés aux Bulgares et pour recueillir de la bouche des Macédoniens eux-mêmes l'expression de leurs desiderata et de leurs aspirations ? La généreuse Amérique voudra-t-elle prendre une fois encore l'initiative d'une pareille enquête, plus nécessaire encore maintenant qu'il y a cinq ans ?

Car, pour remonter *ab ovo*, c'est l'injustice initiale commise par les chancelleries européennes, consacrant les

iniquités du traité de Bucarest, qui obligea — *nolens volens* — la Bulgarie à entrer dans la mêlée mondiale.

Aucun grief particulier ne la poussait contre l'Angleterre, la France, la Russie ou l'Italie, auxquelles séparément ou conjointement l'unissaient bien plutôt intérêts et sympathies.

C'est la nécessité vitale et *absolue* de délivrer les populations sœurs de Macédoine, gémissantes sous la botte des plus cruels oppresseurs qu'elle ait vus — et Dieu sait si elle en vit pendant des siècles ! — qui poussa le Royaume d'entre Egée et Mer Noire à tenter une fois encore la fortune des armes.

Les liens qui unissent les Bulgares de Bulgarie et d'irredenta ne sont point une fiction impérialiste. L'ethnographie, la linguistique, l'histoire, la volonté des intéressés, tout prouve leur existence. Et à leur défaut, les atrocités commises par les Serbes et par les Grecs sur leurs prétendus « frères », sans doute par application ironique du « qui aime bien châtie bien », auraient suffi à eux seuls pour prouver, à l'évidence, qu'il s'agit de populations qui n'ont rien de commun avec les unes ou avec les autres.

Mais le verdict serein de la science est là. Ethnographes, géographes, philologues, historiens et voyageurs, tous aussi savants qu'impartiaux, à l'envi ont prononcé. Des Serbes mêmes, tels que *Jovan Raïtch*, *Karadjitch*, *Verkovitch*, etc., se sont exprimés sur la nationalité des Macédoniens en des termes ne laissant plus aucun champ à la contreverse sur ce point. Nous ne citerons pas tout ce qui a été écrit à ce sujet, il nous faudrait des volumes. Contentons-nous de reproduire ici l'opinion de quelques-uns d'entre eux :

Je ne veux pas parler pour la Macédoine, écrit M. *Vladimir Milkovitch*, professeur à l'Université de Czernowitz. Tous les mensonges n'y seront pour rien. La Macédoine est purement bulgare, plus bulgare même que la Thrace. Depuis longtemps, elle était le rêve du peuple bulgare. (*Opinion libre*, p. 326, 24 mai 1914.)

L'illustre *Niederlé*, le savant professeur tchèque, déclare :

Bien des fois déjà, je me suis prononcé en ce sens. L'histoire a fait de la Macédoine une terre bulgare.

Et plus loin il dit encore :

Si aujourd'hui la guerre, commencée dans le but de libérer les Slaves du joug turc, finissait de telle manière qu'une partie considérable des Macédoniens retournassent sous la domination serbe qui, jusqu'à présent, n'a guère témoigné du désir de leur accorder un libre développement national et culturel, et qu'une autre partie fût laissée sous le joug grec, plus terrible encore que le joug turc, il y aurait là une injustice de laquelle ne pourrait résulter ni paix ni tranquillité[1].

Un autre savant russe, l'académicien *Kondakoff*, dit :

Toute l'étendue que nous avons passée en revue, d'Okhride à Skopié et Koumanovo, est habitée par un seul peuple, qui déjà au IXme siècle s'appelait bulgare, que les Grecs appelaient du même nom et que les premiers voyageurs européens et le Russe *Grigorovitch* ont aussi appelé bulgare[2].

Le Français *Joseph Aulneau* écrit :

On peut bien dire que la Macédoine est en majorité peuplée de Slaves, que parmi ces Slaves les Bulgares sont les plus nombreux[3].

M. *Dubief*, l'ancien ministre français, disait ce qui suit dans un rapport présenté à la Chambre des Députés, au nom de la Commission des Affaires étrangères, en 1904, à propos de la Macédoine et des Bulgares :

Au milieu des races diverses, vestiges d'anciennes nationalités, reconstituées dans leurs traditione et dans leurs souvenirs, sans liens entre elles, sans communauté d'origines ou de mœurs, l'élément dominant est, en effet, le Bulgare, fatalement destiné à absorber Grecs et Valaques. Il a d'ailleurs sur eux, non seulement la supériorité numérique, mais aussi celle qui vient de l'énergie, du sérieux, de la ténacité dans les desseins et de l'esprit d'entreprise.

Dans le même sens se prononcent encore en France tous ceux qui possèdent l'autorité que confère une étude appro-

---

[1] *L. Niederlé*, « Opinion libre », 9 novembre 1913, p. 5.

[2] *Kondakoff*, « La Macédoine. Voyage archéologique ». Pétersbourg, 1909.

[3] *Aulneau*, « Revue politique et parlementaire », 10 avril 1912, p. 49.

fondie des questions balkaniques, des hommes tels que le slaviste *Louis Léger*, le colonel *Léon Lamouche*, le sénateur *Lucien Cornet*, le commandant *J. Le Valois*, des publicistes et des écrivains tels que *René Pinon*, *Victor Bérard*, *Robert Pelletier*, etc.. etc.

Le professeur *Anghelo Pernice*, dans un ouvrage admirablement documenté, constate :

Les Bulgares ne pouvaient et ne peuvent pas renoncer à la Macédoine, parce qu'elle est habitée par des Bulgares, parce qu'elle fait partie intégrante de leur unité nationale, parce que toute leur politique a été orientée jusqu'à présent vers sa libération[1].

On peut lire dans la *Quarterly Review* (numéro de juillet 1918), sous le titre *« A qui appartient la Macédoine? » :*

Des territoires conquis par les Alliés balkaniques en 1912, la Macédoine — que le monde scientifique est unanime à regarder comme bulgare — fut livrée à un gouvernement étranger.

Et plus loin :

On a depuis 1913 publié une fort abondante littérature sur la Macédoine. Depuis l'explosion de la guerre mondiale, toute cette littérature est, comme il fallait s'y attendre, unilatéralement tendancieuse, et il serait étonnant qu'elle ne pût pas influencer dans son sens une grande partie de l'opinion publique. Mais une littérature de parti est impuissante devant les faits. Pour le monde savant, le caractère bulgare de la Macédoine est *chose jugée;* il résulte pour lui des témoignages concordants d'une foule de savants, de voyageurs impartiaux et d'explorateurs scientifiques.

M. *Ramsay Muir*, professeur d'histoire à l'Université de Manchester, écrit :

La Serbie demanda une compensation naturellement ; elle demanda aussi pour son commerce une issue qui fût indépendante du contrôle autrichien. On lui donna la région de Macédoine que traverse le chemin de fer aboutissant à Salonique.

---

[1] *Anghelo Pernice*, « Origine ed evoluzione storica delle nazioni balcaniche ». Milano 1915.

Mais ce territoire, habité principalement par des Bulgares, aurait dû être la part des Bulgares[1].

Le Suisse *E. Kupfer*, maître au Collège de Morges, connaissant admirablement hommes, choses et dialectes de Macédoine où il vécut, écrit :

C'est que la Macédoine est pour eux (Bulgares) ce que la Transylvanie est pour les Roumains : le berceau spirituel de la nation, le foyer historique primitif de sa renaissance[2].

Le *Graphic*, le grand illustré londonien, publie, dans son numéro du 5 janvier 1918, une *Carte ethnographique de l'Europe*. On peut y voir que l'opinion courante anglaise considère que la Macédoine tout entière est peuplée de Bulgares.

L'*Institut géographique d'Agostini* à Novare a publié cette année trois cartes d'Europe. Les Balkans figurent sur deux de ces cartes ; sur la carte de l'Europe Orientale, on peut constater que la Macédoine est un pays bulgare.

M. J. Gabrys, dans sa *Carte ethnographique de l'Europe*, publiée par la Librairie Centrale des Nationalités (Lausanne) indique toute la Macédoine comme terre bulgare.

Tous ces témoignages de savants, peu suspects de partialité, viennent confirmer le caractère bulgare de la nationalité des Macédoniens. La Macédoine morcelée, comme le fut la Pologne, va ressusciter aussi comme elle, car désormais, d'après les principes du président Wilson et de ses alliés, ce n'est plus l'intérêt de tel ou tel groupe disposant de la force qui doit prévaloir, mais bien la volonté des populations intéressées, librement exprimée. Cette volonté, les Macédoniens sauront la proclamer de nouveau au jour de la conclusion de la paix qui sera aussi celui de leur union définitive avec leurs frères du royaume libre de Bulgarie.

---

[1] *Ramsay Muir*, « Nationalisme et Internationalisme », Paris 1918 p. 157.

[2] *E. Kupfer*, « L'Ami de Morges », n° 87 du 30 octobre 1918.

CHAPITRE II

Quelques témoignages sur les atrocités serbes

Témoignage de Géorghi Varnaliev[1], directeur de l'école bulgare de Kavadartsi, près de Tikvesh. — Le 1er juillet[2], au moment où la bataille de Krivolak commençait, il fut arrêté avec sept autres notables bulgares et informé par le préfet que l'état de siège était déclaré et qu'on les garderait comme otages jusqu'à la fin de la guerre. On les retint trois jours en prison, mais on les relâcha après la défaite des Serbes. Le secrétaire du préfet serbe fit son possible pour assurer leur protection. Malgré cela, quelques gendarmes ivres, restés en arrière pendant la retraite des Serbes, tuèrent le domestique du maire et blessèrent une femme. Puis les volontaires macédoniens de l'armée bulgare occupèrent la ville et s'y conduisirent bien, mais ils la quittèrent le 7 juillet. Alors commença l'incendie systématique de tous les villages bulgares du voisinage. Ce fut l'œuvre des Turcs, accompagnés des soldats et des officiers serbes. Parmi les villages brûlés se trouvaient Négotin (800 maisons), Kamendol, Gorno-Dissol, Haskovo, etc. Les paysans de ces villages se portèrent vers la ville et racontèrent les faits de massacres et de pillages. Le 8, les Serbes arrivèrent à Kavadartsi et tuèrent vingt-cinq Bulgares qui étaient en grande partie des réfugiés des villages voisins. Parmi eux se trouvaient le maire et cinq notables de la ville même. On accusa le maire d'avoir lacéré un drapeau serbe et d'avoir aidé les Macédoniens. Deux jeunes garçons de treize et de quinze ans, deux frères, nommés Dorev, furent tués parce qu'une bombe éclata tout près de leur maison et qu'on eut l'absurdité de les soupçonner à ce sujet. Le témoin a vu les cadavres, tous enterrés

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale.* « Enquête dans les Balkans », p. 324.

[2] Partout où l'année n'est pas indiquée, les événements se passent en 1913.

depuis, au moment où ils étaient encore ligotés, en dehors et tout près de la ville. Il a assisté au pillage de trente boutiques et a vu mettre le feu à quinze maisons. Quatre femmes devinrent folles tandis qu'elles fuyaient de Kavadartsi ; on prétend même que quatre d'entre elles tuèrent leurs propres enfants, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des Serbes.

Témoignage de deux vieux paysans[1]. — Originaires d'Istip, ils firent à pied le voyage de Sofia, voyage de trois jours et de trois nuits, pour venir apporter leur témoignage à la Commission ; il n'est pas possible de donner leur nom, puisqu'ils vivent en territoire serbe. Ils déposent qu'ils quittèrent Istip en même temps que les troupes bulgares et vinrent se réfugier dans les villages avoisinants. Des bandes de Turcs arrivèrent et se répandirent de village en village, brûlant les maisons et violant les femmes. Dans le village de Liubotin, qui fut incendié, onze hommes et trois femmes furent tués et presque toutes les femmes violées. Le chef de la bande turque était un certain Yaha qui, sous les Turcs, avait déjà conduit les bachi-bouzouks. Il commandait environ trois cents hommes et saccagea tout le pays autour d'Istip, de Radovichta et de Kotchani. Les Turcs emmenèrent un grand nombre de femmes comme captives. Un peu plus tard, les Pomaks de Tikvech arrivèrent avec des vagons et se livrèrent au pillage. Le district fut ensuite relativement calme et les Serbes désarmèrent les Turcs, mais le témoin croit que les armes enlevées à certains Turcs étaient secrètement rendues à d'autres.

Témoignage du lieutenant S. Wadhams Fisher, Anglais[2]. — Après la conclusion de la paix, le lieutenant Fisher a visité le district occupé par l'armée serbe pendant la seconde guerre. Il trouva détruit par l'incendie le village de Sletovo, près de Kotchana, qu'il connaissait bien. Il visita aussi le village de Bézikovo. Là, les Monténégrins avaient tué des paysans ; un enfant avait été brûlé vif dans une maison et

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale,* p. 325.
[2] Idem, p. 325.

quatre femmes étaient mortes à la suite de viol. Dans le village voisin de Priséka, cinq ou six hommes avaient été tués et quatre femmes étaient mortes des conséquences du viol qu'elles avaient subi. Dans ces villages, on avait tout emporté, récoltes, habits, argent, et les gens mouraient de faim sans abri, sur le versant de la montagne. Les Serbes s'étaient servi du blé comme de litière dans leurs tranchées et les paysans en étaient réduits à y ramasser çà et là quelques épis. Les Serbes avaient levé un impôt de cinq francs par maison, même sur les maisons brûlées.

CHAPITRE III

Les persécutions et les atrocités continuent

Au village de **Vinitsa**[1], les soldats serbes, dès leur entrée, se mettent à demander aux villageois, « l'un après l'autre, s'ils sont Serbes ou Bulgares ». Celui qui répond « Bulgare » est fortement battu. Puis le commandant des troupes choisit soixante-dix paysans et donne l'ordre de les fusiller. Dans d'autres villages, comme nous le verrons, l'ordre est exécuté ; ici, on le rapporte et on emmène les paysans à Kotchani. Trois jours après l'entrée serbe, l'armée bulgare revient (27 juin), puis elle quitte le village de nouveau. C'est alors seulement, après avoir expérimenté « l'ordre et la sûreté » serbes, que la population, « folle de terreur devant la perspective de nouvelles tortures », quitte le village. Pourtant, les vieillards restent. Ils sont témoins du pillage de tous les magasins et de toutes les maisons par les Serbes.

A **Blatets**[2], même histoire. Les Turcs dénoncent les Bulgares « suspects ». Un autre témoin dit : ils les indiquent « comme riches ». On en emprisonne une vingtaine, on crève les yeux d'un garçon pour qu'il dise où est l'argent. On en jette un autre dans le feu pour la même raison ; on pille et on brûle des quartiers entiers. Puis on emmène les « suspects » hors du village. L'officier leur crie : « Sauve qui peut ! ». Les soldats tirent sur les fuyards et les assomment tous. A Bézikovo, on note une vingtaine de tués, un enfant d'un an et demi est brûlé vivant, trois femmes sont violées, dont deux ont succombé à ces violences. Seize maisons sont brûlées, et la moisson aussi ; le bétail enlevé.

Dans le village de **Gradets**[3], celui où la cavalerie serbe

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 129.
[2] Idem, p. 130.
[3] Idem, p. 130.

promet « l'ordre et la sûreté », quelques vieillards seuls sont restés et sont allés à la rencontre des soldats. Après avoir reçu des promesses, cinquante à soixante paysans qui y croient reviennent. Alors, par ordres exprès, les Turcs se précipitent sur les maisons ; soixante à soixante-dix hommes sont arrêtés, emmenés hors du village, et là, poignardés, aux cris de désespoir des femmes qui suivaient leurs maris. Les Turcs veulent leur part : ils prennent trois jeunes filles à leur choix et les emmènent, avec des chants et des cris, dans leurs villages. Le lendemain, le village est en flammes. Un jour après, la chasse aux fuyards commence. Ils sont partis environ trois cents. Neuf familles seulement arrivent à Kustendil. Les autres sont tuées ou dispersées : « Les balles serbes pleuvaient comme grêle » ; hommes, femmes, enfants tombaient morts. Dans le village de Loubnitza, les soldats serbes demandent de l'argent à la femme d'un nommé Téodor Kamtchev. Comme elle n'en a pas, ils poignardent un enfant de quatre ans dans ses bras.

A **Radoviche**[1], qui est une ville, c'est le pillage en règle. « Sous prétexte de dons pour la Croix-Rouge, les paysans ont payé quinze, trente, quarante-cinq napoléons pour éviter les tortures qui les attendaient. Le guide indique les « hommes riches » : « ici, c'est le capitaine Yaa, un Albanais, un ancien domestique de l'agence serbe de Vélès, maintenant chef de la bande protégée par le Gouvernement militaire ». Et notre témoin de conclure : « Les officiers serbes ont ramassé beaucoup d'argent à Radoviche. Dans les villages d'alentour aussi, beaucoup d'argent est extorqué. »

A **Chipkovitsa**[2], les Serbes ont déshabillé et fouillé une femme pour lui dérober son argent ; puis ils l'ont violée.

A **Novo-Sélo**[3], les femmes se sont sauvées dans la forêt ; mais on a détroussé les hommes qui restaient.

A **Orahovitsa**[4], un magnat turc de Radoviche veut aussi

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 130.
[2] Idem, p. 130.
[3] Idem, p. 130.
[4] Idem, p. 131.

avoir sa part : il arrive, accompagné de soldats serbes, et de nouveau, on extorque de l'argent aux femmes en leur brûlant les doigts au feu ; on emporte les armes trouvées.

A **Tétovo**[1], il fut plus facile qu'à Uskub de terroriser la population. Dès le 23 mai/5 juin, la ville était en proie à la panique. Les autorités municipales, suivies de la musique et d'une foule d'enfants turcs, haranguèrent les habitants et les invitèrent à s'inscrire comme « volontaires » contre le « pire ennemi » de l'Etat serbe. Ces manifestations se répétèrent pendant trois jours, comme le but n'était pas atteint, les répressions, les recherches domiciliaires et les persécutions contre les citoyens suspects les remplacèrent. Un certain pacha nommé Pano Grantcharov ou Ghérov se suicida pour ne pas s'inscrire comme Serbe et volontaire. On eut plus de succès dans les villages, après avoir maltraité les habitants comme on le fit à Stentché, Volkovia, Jiltché, Raotintsi, Léchok. Le 19 mai/11 juin, le vicaire de l'archevêque, le prêtre Angélov, fut interné et le préfet lui déclara que tous ceux qui s'appelleraient Bulgares seraient considérés comme rebelles au pouvoir. Comme on était évidemmnet pressé d'en finir avec le bulgarisme, le 6/19 juin, tous les présidents des communes et tous les prêtres des villages furent convoqués dans un monastère « serbisé ». Les représentants du pouvoir temporel et ecclésiastique serbe étaient présents : après un long discours en l'honneur des gloires historiques serbes, on proposa aux prêtres et aux chefs des communes rassemblés « de devenir serbes et de signer un télégramme au roi Pierre ». Un seul prêtre put se retirer avant de subir cette violence et deux prêtres des villages étaient absents.

* * *

Le 7/20 mars, vers six heures du soir, un Bulgare, Dimtché Gheorghiev, se tenait près de la porte de sa maison, située sur le quai du Vardar[2]. A une petite distance, à la porte d'une autre maison, se trouvait un officier serbe, le major Voutchits. A ce moment, le général bulgare Paprikov se

[1] *Dotation Carnégie pour la Paix Internationale*, p. 158.
[2] Le fait se passe à Uskub.

trouvait dans la ville et son ordonnance, le soldat Igno, en passant dans la rue, salua Dimtché. Immédiatement, Voutchits lui fit signe de s'approcher, le pousse dans le corridor de sa maison, le frappe à coups de pieds, le renverse à terre par deux fois, lui fracture le crâne et finit par chercher à l'étrangler ; heureusement, son père arrive avec des soldats et lui sauve la vie. Pendant toute la scène, Voutchits n'avait pas cessé d'accompagner ses coups de jurons contre les « ennemis mortels », les Bulgares.

* * *

Le 11/24 mai, jour de la fête nationale des Saints Cyrille et Méthode, la population persista à désobéir à la défense de fermer les boutiques. Le lendemain, il y eut une quantité de perquisitions domiciliaires : il s'agissait en effet de découvrir une nouvelle organisation révolutionnaire.

L'inscription des volontaires, à la fin du mois de mai, fournit l'occasion d'une dernière démonstration d'indépendance. Ici encore, comme à Tétovo, on inscrivit de force, puis on rassembla tous les inscrits le 26 mai/8 juin, à Uskub. Mais presque tous les « volontaires » déclarèrent au pouvoir militaire qu'ils avaient été emmenés par contrainte. Leurs parents vinrent avec eux et réclamèrent auprès des consuls. On distribua des amendes et des emprisonnements, mais le gouvernement dut renoncer à l'emploi de la force, en sorte qu'il ne resta, à la préfecture d'Uskub, que quinze à seize véritables « volontaires ». Les jours suivants, les volontaires de Tétovo, de Gostivar, de Kitchévo, de Dibra, d'Okhrida, arrivèrent à Uskub, ainsi que les Albanais de Katchanik, soit environ cinq cents hommes en tout. Tous ces nouveaux venus, apprenant ce qui était arrivé, déclarèrent, eux aussi, qu'ils ne voulaient pas servir. On les renvoya tous, excepté quelques Bulgares qui furent accusés d'avoir poussé les volontaires à la résistance et qui furent fusillés.

C'est à la suite de ces faits que survint la journée fatale du 17/30 juin. Après midi, les arrestations commencèrent et durèrent jusqu'au soir. Le 18, on emprisonna environ deux cents maîtres d'école, fonctionnaires de la métropolie, prêtres, notables et autres citoyens suspects. On en choisit qua-

tre-vingt-dix-neuf qu'on incarcéra dans la prison de Mitrovitsa, le plus loin possible du théâtre de la guerre, tandis qu'à Uskub les arrestations se poursuivaient toujours. On fit en outre trois cents prisonniers, choisis, en partie, dans les villages. Plusieurs furent maltraités. Il y en eut aussi qui payèrent leurs gardiens pour ne pas l'être. En même temps, on compta à Tétovo jusqu'à deux cents personnes arrêtées.

A **Koumanovo** [1], ville pacifiée, environ cent cinquante, et environ une centaine de ceux qui furent arrêtés à Palanka, et qui ne pouvaient pas marcher, furent tués par les soldats sur le chemin de Koumanovo.

Le 17/30 juin, les arrestations à **Vélès** [2] furent particulièrement nombreuses. On arrêta tous les maîtres d'école de la ville et des villages, tous les prêtres, les fonctionnaires de la métropolie et cent cinquante à deux cents habitants de la ville. C'était un hommage rendu à la fermeté de l'esprit national de cette petite ville, qui, dès le début, avait formé un des centres les plus actifs du mouvement national bulgare. Les martyrs ne manquèrent pas non plus. Le 18 juin, au soir, on tira le prêtre Jean Avramov de sa prison et, avec cinq jeunes hommes du quartier Koïnik, on les mena dans la « Maison noire ». Là, le prêtre fut égorgé et son corps jeté du haut du pont dans le Vardar. Le courant emporta son cadavre et le roula dans la partie latérale du fleuve qui, voisine de la rive, est à peu près stagnante. La barbe avait été arrachée. Personne n'osa enlever et enterrer le cadavre. Le lendemain, il avait disparu. Les cinq jeunes hommes furent tués ensemble et les parents ne purent pas retrouver leurs cadavres.

A **Monastir** (Bitolia) [3], le chef-lieu du vilayet situé « au delà » de la frontière convenue et convoité aussi par les Serbes, on commença le démembrement de la population dès la mi-décembre. Les Commissions spéciales envoyées dans les villages eurent pour mission de persuader à la population de se déclarer serbe et d'exiger que les églises et les écoles le

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 160.
[2] Idem, p. 162.
[3] Idem, p. 162.

devinssent aussi. En outre, dès ce moment, on procéda, à plusieurs reprises, au désarmement de la population.

Depuis la seconde moitié de février, la situation avait empiré. Le préfet Branislav Nouchits, le dramaturge serbe bien connu, avait été considéré comme trop modéré. On le remplaça par un autre, qui répondait mieux aux tendances du parti militaire et des bandes noires. Les violences contre les individus et les arrestations arbitraires devinrent plus fréquentes. La métropolie se sentit de plus en plus isolée. Le cas de la famille Stamboldjiev, massacrée dans sa maison sans qu'on ait pu trouver les coupables, créa la panique parmi la population. La persécution du bulgarisme devint particulièment aiguë après la déclaration de M. Pachits. Les prêtres et les maîtres d'écoles, individuellement, furent forcés de céder et de se déclarer serbes. Contre les récalcitrants, on appliqua la méthode du « désarmement », accompagnée de recherches domiciliaires et de tortures.

Pendant les journées des 17/19 juin, 30 juin/2 juillet, plus de six cents personnes furent arrêtées à Monastir. Elles furent gardées très sévèrement jusqu'au 13/26 juillet, moment où la défaite bulgare ne fit plus aucun doute[1].

Nous possédons un document intéressant sur **Prilep**[2], « la ville de Marko Kraliévits », le héros légendaire serbe : c'est une proclamation du commandant de la place, M. Michel Nénadovits, datée du 6/19 mars. On y voit que M. Nénadovits a perdu toute illusion touchant l' « amour » et la « concorde » de la population libérée : Prilep, il faut le dire, était, avec Vélès, une des places fortes du bulgarisme en Macédoine, et M. Nénadovits l'apprit à son détriment. « Je ne vous recon-
» nais plus, écrit-il, vous, mes gens de Prilep dont j'étais si
» fier ! Les agitateurs et les ennemis du peuple serbe (que je
» connais très bien) ont provoqué, parmi les citoyens paisi-
» bles et honorables de cette ville, une telle effervescence
» que je n'ai plus devant moi mes vieux Prilépiens !... Com-
» ment ! C'est par des machinations contre ma vie que vous

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 163.
[2] Idem. 165.

» payez mon amour pour vous ! Quoi ! Telle est votre recon-
» naissance pour ma mansuétude que vous complotez mainte-
» nant, au fond de vos maisons, de m'ôter la tête ! Mais ma
» patience est à bout. L'armée bulgare que vous attendez
» chaque jour si avidement ne viendra pas. A votre grand
» regret, elle ne viendra jamais, entendez-vous ! Je vous le
» garantis de toute l'autorité de ma personne et de mon nom !...
» La désirer seulement est une honte. Si vous voulez savoir à
» qui appartient Prilep, allez sur les hauteurs de Monastir,
» sur la montagne de Babouna, le *Bakarno Goumno*, et deman-
» dez-le aux nombreux tombeaux des fils de la Serbie... Pour
» la dernière fois, je m'adresse aux gens honorables de Prilep :
» souvenez-vous bien que l'organisation secrète « Nodnykra »
» à Prilep, est un ennemi plus dangereux pour vous que pour
» moi. Et à vous, lâches provocateurs, je crie : « Ne vous
» jouez pas de la vie des citoyens paisibles... Vous pouvez
» continuer à massacrer les soldats et les officiers serbes,
» mais souvenez-vous bien que la mort s'expie par une mort
» plus terrible encore ! ».

Le commandant serbe de Résen (Resna) n'était pas non plus satisfait de l'état d'esprit de cette ville très républicaine, lieu de naissance du major turc Niazi-bey, qui commença la révolution de 1908. Dès le 9/22 décembre 1912, il avait fait venir les notables de Résen et les avait accusé de n'être pas de loyaux sujets et de fomenter la discorde entre les nationalités rivales. Il ajouta qu'il était en son pouvoir de les tuer et de les pendre tous sans distinction, petits et grands, et même les vielllards à barbe blanche, (il regardait en parlant ainsi le vicaire de l'archevêque), si on ne se corrigeait pas et si on ne lui remettait pas les brochures de propagande bulgare. Il faisait allusion à la déclaration de guerre du roi Ferdinand et à la proclamation de la Croix-Rouge bulgare, que des voyageurs de Bulgarie avaient laissées chez le vicaire.

Le 17/30 juin, on arrêta, à **Résen**[1], environ 40 à 50 citadins et 250 à 300 villageois et on les garda pendant un mois.

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 166.

On avait proposé à un prêtre de village de le mettre en liberté, à la condition qu'il priât Dieu, dans l'Eglise, de redonner la victoire aux Serbes. Le prêtre, interloqué d'abord, après quelques secondes d'hésitation, répondit : « Je ne puis prier Dieu que pour la fin de la guerre ». Le 10/23 juillet, on fit sortir de prison les maîtres d'école et on leur proposa la même alternative qu'aux autres : « Signez la demande d'être » nommés comme fonctionnaires serbes, ou bien vous serez » expatriés comme agitateurs et espions bulgares ».

Quelques-uns signèrent; les autres hésitèrent, puis retirèrent leur demande à la suite de la protestation catégorique d'un instituteur contre l'expatriation, qu'il qualifiait d'illégale envers les indigènes qui n'avaient rien commis de criminel et qui avaient bien le droit de demeurer chez eux comme des hommes privés. Avec les cinq autres, il fut expédié à Uskub, comme nous l'avons vu. Les prêtres de la ville et des villages furent contraints, le 11/24 juillet, de renoncer à l'exarchie et de reconnaître l'archevêque de Belgrade comme leur chef spirituel.

A **Kronchevo**[1] (la troisième ville de la préfecture de Monastir), ce sont les mêmes extorsions, sous couleurs de réquisitions, les mêmes violences et les mêmes perquisitions domiciliaires, sous le prétexte de chercher les armes. Le 17/30, les militaires serbes sortirent de la ville et une bande d'irréguliers prit leur place, avec un nommé Wanguel, d'Uskub, pour chef. Comme la réputation de leurs violences les y avait précédés, cinq « comitadjis » bulgares anciens, qui habitaient la ville, formèrent à leur tour une bande et prirent la montagne. Le 19 juin/2 juillet, tous les notables furent arrêtés. La prison était au rez-de-chaussée de la maison du gouvernement, et les captifs purent entendre, le 22 juin, à travers les grilles de leurs fenêtres, le sous-préfet, Evto Bekrits, haranguer du balcon la bande nouvellement formée des habitants *Vlaks* (Roumains) grécisants ou *grécomanes* : « En l'absence » de l'armée, vous êtes autorisés à agir. Comme la Bulgarie a » déclaré la guerre, vous êtes autorisés à faire tout ce que

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 167.

« vous voudrez à quiconque s'appelle Bulgare ». Le lendemain, une de ces recrues, Vantcho Iogov, battit un marchand bulgare, Démétrius Krestev, en plein marché, parce que ce dernier avait une enseigne bulgare. En réponse à la plainte du marchand, le sous-préfet ordonna, par voie d'affiche, d'enlever toutes les enseignes en langue bulgare dans les vingt-quatre heures et de les remplacer, sous menace de la cour martiale, par des enseignes serbes. Les mêmes faits se répétèrent partout, à Uskub, à Vélès, à Prilèpe, etc. Nous ne voulons pas mentionner d'autres violences commises sous le prétexte de perquisitions domiciliaires. On battait et on emprisonnait même les femmes, pour s'être dites Bulgares. Le 29 juin/12 juillet, jour de la fête du roi Pierre, tous les prisonniers furent amenés dans la salle du gouvernement. Le sous-préfet leur promit l'amnistie s'ils consentaient à se reconnaître Serbes. Deux d'entre eux lui répondirent, au nom de tous les autres, que c'était seulement comme Bulgares qu'ils pourraient rester loyaux sujets de la Serbie et être utiles à l'Etat. Immédiatement ils furent ramenés en prison et y restèrent encore un mois. Le 17 juillet, le chef de la bande bulgare Vantcho Belouvtcheto, fut tué, après deux heures d'un véritable combat, par les soldats de la bande serbe. On lui coupa la tête et on la porta en triomphe à travers tout Krouchévo, et, vers le soir, on la plaça sur le seuil même de la prison, dont on avait exprès ouvert la porte : « Ainsi seront exposées les têtes de tous ceux qui oseront s'appeler Bulgares », dit le sous-préfet.

A la frontière ouest de la Macédoine, à **Okhrida** et à **Débar** (Dibra)[1], aux confins de l'Albanie, l'assimilation rencontrait plus de résistance encore. Les mesures ordinaires de « serbisation », la fermeture des écoles, le désarmement, l'invitation au maître d'école de devenir fonctionnaire serbe, la nomination des « serbomanes », des « grécomanes » et des « vlaks », comme chefs des villages, l'ordre au clergé d'obéir à l'archevêque serbe, les violences contre les individus influents, la défense de circuler, la multiplication des réqui-

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 168.

sitions, l'abus des déclarations à signatures inconnues et des télégrammes patriotiques, l'organisation de bandes spéciales, les exécutions militaires dans les villages, tous ces procédés furent mis en usage, ici comme ailleurs. Les nombreuses arrestations du 13/30 juin se répartirent aussi avec impartialité sur tous. La menace d'expatriation, pour obtenir le renoncement collectif, à l'exarchie des prêtres et des maîtres de la jeunesse, réussit également à Okhrida. On y força les professeurs emprisonnés à recevoir un traitement du ministère serbe de l'instruction publique et à lui en donner quittance. Et pourtant, les esprits, jusqu'à la mi-septembre, résistèrent dans une certaine mesure à l'abattement.

A Débar, nous constatons la même soumission extérieure, dissimulant mal des sentiments de révolte. Le clergé exarchiste (quarante prêtres) renonce à l'Exarchie, au mois de mai, par une procédure solennelle de rétractation, suivie du serment sur l'Evangile. Les maîtres d'école, comme à Résen, se montrent plus récalcitrants. Arrêtés les 17/19 juin, on les garde en prison jusqu'à la mi-juillet. Leur sort ultérieur ne nous est pas connu. Mais nous savons que l'idée de résistance se maintient dans la population pendant les mois d'août et de septembre. On parlait beaucoup d'un projet d'« Union » avec le Saint-Siège comme d'un moyen de conserver la nationalité bulgare après l'abolition de l'Eglise exarchiste. Cette idée semble être née spontanément dans la population de Monastir. Mais on se préparait aussi à la résistance armée, dans le dessein bien déterminé de proclamer l'autonomie de la Macédoine. Le gouvernement serbe insistait beaucoup sur ce fait que les comitadjis bulgares, dirigés par les *voïévodas* Milan Matov, Stéphane Khodjo, Pierre Tchaoulev, et Christo Traïtchev, n'avaient pas pris part à l'insurrection albanaise. Et, en effet, nous savons par un récit intéressant de l'un des initiés, publié dans un journal bulgare[1], que M. Matov avait organisé une bande à Elbassan et préparé, avec les Albanais, un appel aux Bulgares et aux musulmans, qu'il se heurta à

---

[1] Voir l'*Izgrève* du 24 octobre/6 novembre : *« La vérité sur l'insurrection albano-macédonienne »*.

un refus du gouvernement albanais, mais qu'il avait des secours et des soutiens d'ordre privé. Il était en communication avec le chef Tchaoulev, à Okhrida, et avec la population albanaise et bulgare des villages. Prises à l'improviste, les petites garnisons serbes durent battre en retraite, et, pendant quelques journées, Okhrida, Strouga et Débar furent au pouvoir des insurgés. On parlait même d'organiser un Gouvernement provisoire macédonien à Okhrida.

Tous ces événements devaient sans doute réagir sur l'état d'esprit des populations de la Macédoine occidentale. Mais l'armée serbe en eut vite fini avec l'insurrection albanaise à Prizrend et à Diakovo, aussi bien qu'à Débar et à Okhrida. La population albanaise, au nombre d'environ 25,000 âmes, prit la fuite après la défaite. Ceux qui restèrent subirent, de la part des Serbes, le traitement que nous savons. Les Bulgares aussi eurent beaucoup à souffrir. Tous les notables furent emprisonnés ou fusillés. Nombre de villages mixtes albano-bulgares, dans les régions de Dolna-Réka, de Gorna-Réka et de Golo-Brdo, furent brûlés. Après cela, la «pacification» officielle de la Macédoine pouvait être considérée comme achevée.

CHAPITRE IV

Les dépositions de six dignitaires de l'Eglise bulgare et la situation lamentable en Macédoine[1]

Les membres de la mission ont été profondément émus par les dépositions que les six dignitaires de l'Eglise bulgare ont bien voulu leur faire pendant leur visite au Saint Synode, à Sofia. Ces dignitaires étaient les archevêques Auxentius, de Pélagonie (Monastir-Bitolia), Cosmas, de Dibra (Débar), Méletius, de Vélès, Néophyte, d'Uskub (Skopié), Boris, d'Okhrida, et le vicaire de l'archevêque de Dibra, l'évêque de Nichava, Hilarion. Ces prélats venaient tous de protester formellement devant l'ambassadeur russe, à Sofia, contre cette déclaration de l'ambassade serbe de Saint-Pétersbourg, que les archevêques bulgares de Macédoine, eux-mêmes, auraient demandé à quitter leurs diocèses : « Si vraiment », avaient-ils dit, dans leur protestation écrite, « le Gouvernement serbe n'a jamais eu l'intention de nous chasser, nous sommes prêts à revenir, dès que cela nous sera possible, chez nos ouailles, dont nous sommes les pasteurs légitimes[2] »...

Nous avons vu que les gouvernements serbe et grec avaient pris toutes les mesures possibles pour isoler ces pasteurs de leurs ouailles. Au moment où la seconde guerre allait commencer, les archevêques bulgares se considéraient déjà comme prisonniers dans leurs « métropolies ». On épiait ceux qui leur rendait visite, on les questionnait, on les accablait de vexations, on les mettait au supplice. Les prêtres n'étaient même pas autorisés à voir leurs supérieurs, si ce n'est à l'église, et le service divin était pour ces archevêques le seul moyen qui leur resta de se montrer aux téméraires

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 151.

[2] Voir la déclaration serbe publiée, le 12/25 août, dans le journal de St-Pétersbourg, le *Novoïé Vrémya* et la réponse des archevêques à S. Ex. M. Nécloudov, signée, le 29 août/11 septembre, à Sofia.

qui osaient encore pénétrer dans une église bulgare. La journée du 17/30 juin, celle où l'on apprit le commencement des hostilités, marqua le terme de leur résidence en Macédoine. Ils s'empressaient de nous conter, chacun à son tour, leurs dernières impressions. M. Néophyte, d'Uskub, avait été enfermé chez lui, le 17/30 au soir, et, pendant deux jours, sa domestique seule fut autorisée à sortir de la « métropolie », afin de pourvoir aux vivres. Une perquisition très minutieuse eut lieu ensuite, après laquelle la domestique elle-même fut prisonnière pendant deux jours. L'archevêque se nourrissait du pain que les voisins, pour leur plus grand risque, lui passaient par la fenêtre. Les cris de la domestique attirèrent l'attention de la police et elle fut de nouveau autorisée à sortir, mais sous l'escorte d'un gardien. Le 24 juin/7 juillet, le chef de la police vint proposer à l'archevêque de partir pour Salonique, en lui promettant la vie sauve et le respect de son inviolabilité (ce qui, nous allons le voir, n'était pas superflu). M. Néophyte refusa : il était là par la volonté du peuple et il entendait y rester. — « Mais dans quel but, lui disait-on, puisque vous ne pouvez pas exercer votre fonction ? » — « Comme personne privée : par exemple, pour acheter les maisons turques, si vous le voulez », répondit-il. Une heure plus tard, on revint à la charge. M. le préfet regrettait de ne pas être obéi, car il ne pouvait plus répondre de la sûreté de M. l'archevêque. Enfin, le soir, la comédie prit fin : lecture fut faite à l'archevêque d'un acte d'accusation en douze points. Il faisait dire des prières pour quatre monarques, au lieu du seul roi Pierre ; il ne disait pas de prières pour l'archevêque serbe ; il s'occupait d'affaires civiles, en donnant l'ordre à un prêtre de village de venir le voir dans la « métropolie », etc., etc. Sur son refus de signer, on donna à M. Néophyte deux heures pour se préparer au départ, puis on l'expédia par Nisch, à Smédérévo, sur le Danube, d'où il partit pour la Bulgarie.

A Vélès, les fonctionnaires de l'archevêché avaient été arrêtés et les archives fouillées, le 24 janvier/6 février. L'évêque suppléant fut obligé de quitter Vélès, après une nouvelle attaque contre la métropolie, le 4/17 février, jour où un fonc-

tionnaire de la métropolie, M. Mikaïlov, fut frappé et maltraité au point qu'il en perdit connaissance. L'archevêque, M. Mélétius, revint à Vélès, le 28 mars/10 avril. Il fut surveillé de très près par la police et, tant que dura son séjour à Vélès, il ne put voir que trois prêtres et un instituteur. Le 17/30 juin, il fut, comme M. Néophyte, fait prisonnier chez lui. Le 24 juin/7 juillet, on lui demanda, à lui aussi, de quitter la ville. Il pensait que c'était là une mesure temporaire et il y consentit, à condition de rester à Uskub jusqu'à la fin de la guerre. Il a signé un acte dans ce sens. Le 25, on lui fit savoir due M. Néophyte avait quitté Uskub et qu'il avait une heure pour le suivre. M. Mélétius demanda alors un ordre écrit : « L'ordre, lui dit-on, vous sera remis à la frontière » (ce qui n'eut pas lieu). Nous ne parlerons pas des incidents survenus au cours du voyage. M. Mélétius rejoignit M. Néophyte à Smédérévo, et tous deux furent renvoyés, par Radouyévats, à Roustchouk.

La chose fut moins aisée pour les trois autres archevêques de Monastir, d'Okhrida et Dibra, qui furent dirigés, via Salonique, sur Constantinople. Le 17/30 juin, la police vint, accompagnée d'officiers et de soldats, arrêter tout le personnel de l'archevêché de Monastir. Au cours de la perquisition qui suivit, on découvrit les brouillons des rapports sur les violences serbes à l'égard de la population bulgare, adressés à la métropolie de Salonique et au ministère des affaires étrangères de Sofia. La séquestration dura, cette fois encore, jusqu'au 24. A cette date, les autorités vinrent procéder à une sorte d'enquête. On insista surtout sur les « relations des archevêques avec un gouvernement étranger », et lecture fut faite de l'article du Code criminel relatif à ce genre de délit, article qui prévoyait comme sanction vingt ans d'emprisonnement. Après avoir ainsi préparé le terrain, les autorités revinrent dans l'après-midi : « Vous partirez demain pour la Bulgarie. » — « Impossible ; c'est trop tôt. » — « Les papiers trouvés chez vous ont irrité l'autorité militaire. Nous avons l'ordre de vous traduire devant une cour martiale. Et, vous le savez, la cour martiale, en ce moment, n'observe pas toujours les lois ; souvent, elle juge comme bon

lui plaît, et ses sentences sont exécutées sur-le-champ... Eh bien, pour vous éviter cette comparution, le préfet pousse la bienveillance jusqu'à prendre sous sa responsabilité votre départ, M. l'archevêque, demain, de grand matin. » — « D'accord. » — « Mais il faut, auparavant, remplir une petite formalité. Voici le brouillon d'une lettre. Veuillez le transcrire en bulgare et dire en votre propre nom que, à cause des « hostilités entre la Serbie et la Bulgarie, il vous déplaît de rester à Monastir. » — Quoi ? Vous refusez ? Mais, alors, voyons, la cour martiale s'impose ! » M. Auxentius signa, malgré les protestations de sa conscience. Le jour suivant, il fut expédié à Salonique et, de là, il se rendit en Bulgarie via Constantinople-Odessa.

Le cas de M. Boris, d'Okhrida, est tout semblable. Les papiers trouvés dans la « métropolie » de Monastir contenaient, cette fois encore, les rapports de l'archevêque d'Okhrida au ministère de Sofia. Le commandement supérieur d'Uskub en fut informé immédiatement et ordonna par télégraphe son arrestation. Le 25 juin/8 juillet, on le réveilla à trois heures du matin et on lui donna dix minutes pour se préparer à partir pour Monastir. A peine put-il prendre avec lui une chemise et un pardessus.

A Monastir, le même préfet, M. Douchane Alimpits, lui joua la même scène. On lui apporta les livres de la loi. On le questionna, on lui lut un protocole où l'on concluait à l'existence d'un Comité révolutionnaire formé pour préparer une rébellion contre les autorités serbes, et l'on accusa M. Auxentius d'en être le président en chef, et M. Boris, le chef adjoint. Les membres, c'était les coadjuteurs de l'archevêché, les inspecteurs, les secrétaires, les prêtres, les maîtres d'école, les notables. En vain, M. Boris tâcha-t-il de prouver que cette accusation n'était que le fruit d'une imagination trop fertile. M. Alimpits répéta les mêmes accusations de « trahison » méritant la peine de mort par fusillade, etc., puis il témoigna son désir le plus vif de voir M. Boris sauvé de la mort imminente, et il sortit de sa poche un papier écrit en serbe. M. Boris y lut un projet de déclaration qui est à retenir : depuis le commencement de la guerre fratricide, il considérait sa mis-

sion comme achevée ; il renonçait volontairement à la dignité de métropolite exarchiste du diocèse d'Okhrida, et il demandait un permis pour se rendre à Salonique ainsi qu'un garde pour l'accompagner. — M. Boris répondit que toute la population bulgare du diocèse l'avait choisi pour son chef spirituel ; qu'il ne pouvait sous aucun prétexte renoncer à sa charge ; qu'il considérait cette demande comme une violence et qu'une telle déclaration ne saurait avoir de valeur, même pour le but qu'on poursuivait. Le préfet, irrité, répéta l'ordre en ajoutant que c'était le désir du commandement supérieur et que, en cas de refus, tout était prêt pour déférer l'archevêque à une cour martiale et pour l'immoler comme traître aux intérêts de l'Etat.

« Quant à moi », déclara M. Boris à la Commission Carnegie, « je me suis rappelé le sort des victimes tuées sans laisser de trace : la mort du maître d'école Lutviev (qui a été tué par les militaires à Prilepe, après un banquet où il avait osé vanter l'armée bulgare et avait prononcé un toast au roi Ferdinand) ; et celle du citoyen de Monastir, Stamboldjiev, sacrifié avec toute sa famille. Je me suis rappelé ensuite l'inhumanité de ces scélérats qui ont forcé leur propre archevêque, Michel, à quitter son diocèse. Je me suis rappelé également que c'était des hommes qui ne plaisantaient pas, mais qui mettaient en pièce leurs princes et leurs rois, et... avec une grande amertume, en ressentant en mon âme une grande humiliation, j'ai suivi l'ordre de cette brute de chef que je ne pouvais pas faire révoquer ». Le 26, M. Boris partit pour Salonique et y rejoignit M. Auxentius. Deux jours plus tard, le coadjuteur de l'archevêché de Dibt, l'évêque Hilarion, de Nichava, y arrivait après eux. Il fut moins heureux que ces derniers, puisqu'à Salonique, on l'emprisonna et qu'il resta incarcéré durant 27 jours. La raison, en l'espèce, est que les Grecs qui n'avaient pas d'évêques bulgares parmi leurs prisonniers, regrettaient déjà d'avoir laissé partir MM. Auxentius et Boris. Aussi gardèrent-ils M. Hilarion comme otage et ne le mirent-ils en liberté que deux jours avant la conclusion de la paix.

* * *

Ceux qui continuaient à se déclarer Bulgares s'exposaient à une persécution plus ou moins rigoureuse, selon qu'ils résistaient plus ou moins. Les plus intransigeants eux-mêmes finissaient par s'avouer vaincus : quand ils se montrèrent irréductibles, on les autorisa parfois à partir pour la Bulgarie, mais, le plus souvent, on préféra les envoyer en prison à Salonique ou à Uskub.

Le prêtre et surtout l'évêque étaient les plus difficiles à réduire. On commençait par leur demander de changer la langue du service divin ; on cherchait à les soumettre aux autorités ecclésiastiques serbes ou grecques et on les obligeait à en mentionner les noms dans la liturgie. Si le prêtre montrait des velléités de résistance, on lui prenait son église exarchiste et on la donnait aux patriarchistes ; on lui défendait de communiquer avec ses ouailles et, à la moindre désobéissance, on l'accusait de propagande politique et du crime de trahison. On n'osa pas, au début, s'attaquer ouvertement aux évêques. Quand l'évêque de Vélès, Néophite, refusa de séparer le nom du roi Pierre, dans ses prières, des noms des autres monarques alliés, et se servit pour le culte de couleurs qu'on soupçonnait être les couleurs nationales bulgares, M. Pachits conseilla (4/17 janvier) aux pouvoirs militaires d'Uskub de le traiter comme un égal de l'évêque serbe et d'être corrects avec lui. Mais l'ordre ministériel n'empêcha pas l'administrateur local de Vélès de défendre à Néophite, quelques semaines après (24 janvier/6 février et 4/17 février), de tenir des séances et des assemblées dans son évêché, de voir les prêtres ailleurs que dans l'église et de communiquer avec les villages. L'évêque n'ayant pas voulu comprendre les conseils voilés qu'on lui donnait de partir pour la Bulgarie, on finit par envoyer chez lui un officier avec des soldats qui prirent son logement pour l'armée, après avoir battu son secrétaire. De la même façon, l'évêque de Débra, Cosmas, fut obligé d'abandonner sa métropole et de quitter sa ville. Ce fut pis encore à Uskub, où le gérant de l'évêché, l'archimandrite Methodius, après avoir été chassé de son logement, fut pris par force, enfermé dans une chambre et battu jusqu'à ce qu'il eut perdu connaissance (8/21 avril). Jeté dans la rue,

Methodius se sauva dans une maison voisine, habitée par un Français, qui fit part de l'affaire à M. Carlier, consul français à Uskub. Sous sa protection, Methodius partit le 13/26 avril pour Salonique, et, de là, fut envoyé à Sofia. La Commission se trouve en possession d'un procès-verbal signé par les docteurs étrangers de Salonique, qui ont vu et examiné Methodius le 15/28 avril et qui ont trouvé ce récit « tout à fait vraisemblable ».

Après s'être débarrassé des chefs révolutionnaires, intellectuels et religieux, on s'adressa directement à la population des villages, en lui persuadant de changer de nationalité et de se proclamer serbe ou grecque. Les rapports ecclésiastiques bulgares, écrits de tous les coins de la Macédoine, sont unanimes à ce sujet. « Vous savez, disait l'évêque Néophyte » de Vélès à son persécuteur, en votre qualité de sous-préfet, » ce que les prêtres et les maîtres d'école serbes font dans les » villages ? Accompagnés par leurs soldats, ils visitent les » villages bulgares et forcent la population à s'inscrire » comme serbe, à chasser leur prêtre bulgare et à demander » qu'on leur donne un prêtre serbe. Ceux qui ont refusé de » se proclamer Serbes ont été battus et torturés[1] ».

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, pp. 34 et 35.

CHAPITRE V

Déposition des Bulgares réfugiés à Kustendil[1]

1°. Village de **Sletovo** (arrondissement de Kratovo). — Vingt-quatre familles de Sletovo se sont enfouies à Kustendil, soit en tout 76 personnes, dont 25 hommes, 18 femmes et 33 enfants. Dès le mois de mars, les Serbes commencèrent à molester la population ; ils ne permettaient pas aux villageois de se réunir entre eux, de se rendre aux villages voisins ou au moulin, ou encore de vaquer aux travaux des champs. Sous divers prétextes, ils commencèrent à recueillir de l'argent. Le prêtre Hadji pop Constantinov reçut de l'officier Rankovits l'ordre de prononcer, à la messe, le nom du roi Pierre et celui du métropolite de Belgrade, et il s'y soumit. Un soir, deux gendarmes conduisirent le prêtre au couvent de Lesnovo, dans une chambre, avec un diacre ; là se trouvaient l'officier Rankovits et un autre. Se tournant vers le prêtre, Rankovits lui dit grossièrement : « Pourquoi ne cites-tu pas à l'église les noms du roi Pierre et du métropolite de Belgrade ? ». Et, le saisissant par la barbe, il dégaîna et menaça de le massacrer. Le prêtre fut relâché, mais prévoyant qu'il ne pourrait plus vivre avec les Serbes, il s'enfuit à Kotchani et, de là, à Kustendil. Après sa fuite, l'autorité saccagea sa maison, tandis que sa femme, ses deux fils, Trifoun, sept ans, Lazar, un an, et ses deux filles, Victoria, dix-sept ans, et Stoïka, deux ans et demi, étaient enlevés et envoyés on ne sait où. On dit qu'ils auraient été massacrés.

Les autres villageois se sont enfuis parce que leurs maisons avaient été dévastées et incendiées.

* * *

Le quartier Dolna, à Zletovo, a été entièrement incendié, le 13/26 juillet, par les soldats serbes et beaucoup de familles

[1] De p. 49 à p. 62, extrait de la *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, « Enquête dans les Balkans ».

ont été enlevées. Nous en citerons quelques-unes : le prêtre Hadji pop Constantinov, Slavtcho Abazzov (deux maisons et une boulangerie incendiées, sa famille emmenée en otage) ; Ivan Stoïkov (sa maison a été incendiée) ; Sazdo Natzev et Miché Sredzima (leurs maisons ont été incendiées) ; Pantcho Dimitrov et Vassil Domaset (leurs familles ont été prises commc otages) ; Mito Bassoto (sa boutique a été saccagée), etc. Les familles de tous les volontaires de la guerre contre la Turquie ont été emmenées on ne sait où, leurs maisons dévastées et incendiées. Nous en citerons quelques-uns aussi : Stephan Pavlov (sa femme et ses enfants ont été faits prisonniers) ; Stanko Ghéogiev (ses deux garçons et sa fille ont eu le même sort) ; Kolé Dossev (id. pour sa famille et ses enfants) ; Arso Domazet (id. pour sa famille) ; Stoyan Ivanov (id.). Il n'est pas un réfugié, en somme, qui n'ait eu à souffrir de la part des soldats serbes.

Lors de la fuite sur Kustendil, plusieurs personnes exténuées de fatigue ont dû être abandonnées. C'est ainsi que Sazdo Pétrov a laissé au couvent Panteley son frère, sa femme et ses enfants ; Naoum Yakov, sa femme et ses trois enfants, au village Nivithitchani. Les deux frères Straché et Stoyan Philippov ont vu disparaître leur père près du couvent Panteley.

* * *

2°. Village de **Globets** (Kratovo). — Kotzé Lazarov était persécuté par les Serbes en sa qualité d'ancien comitadji. On le menaçait de mort. Il résolut donc de s'enfuir. Il emmena avec lui sa famille (en tout deux femmes, trois hommes et trois enfants), car il savait que les fonctionnaires serbes enfermaient les familles de réfugiés et violaient les femmes. Après avoir marché quinze jours par monts et par vaux, la famille arriva à Kustendil. Elle habite actuellement à l'asile Saint-Mina. Après son départ, les Serbes saccagèrent tout. Le frère de Kotzé et son gendre sont restés dans le village. Le village Spantchevo a été, dit-on, incendié par les Serbes ; le maire et le prêtre auraient été tués, et beaucoup de femmes violées. Au village Koutchitchani, les hommes furent emprisonnés et leurs femmes violées par les soldats serbes. La fille d'Alex

Hadjiev, de Zletovo, a été violée et a succombé depuis. Le Valaque Ghéorghi Stériov a été tué.

3° **Vinitsa** (Kotchani). — Le 24 juin, vers deux heures, les troupes serbes occupèrent Vinitsa. Dès leur entrée, les soldats serbes commencèrent à briser les portes des maisons et arrêtèrent tous les habitants du village : hommes, femmes et enfants. La population turque ne fut point molestée, car, envers les Turcs, les soldats serbes se comportèrent parfaitement. Après avoir rassemblé les paysans, les soldats les firent mettre en rangs et commencèrent à les questionner l'un après l'autre, leur demandant s'ils étaient Bulgares ou Serbes. Celui qui osait se déclarer Bulgare fut cruellement battu. Gherassim Arsov reçut le glus grand nombre de coups. Cela fait, le commandant des troupes choisit soixante-dix paysans, les fit ranger sur une même ligne et donna l'ordre de les fusiller. Les femmes et les enfants qui se trouvaient tout près se mirent à crier, à pleurer, à prier. Un cavalier portant un ordre, survint cependant, et, le commandant ayant changé sa consigne, les soixante-dix paysans furent emmenés à Kotchani. On ne sait pas quel fut leur sort. Le 27 juin, les troupes bulgares avancèrent et les Serbes se retirèrent du village. Le même jour, les Bulgares quittèrent le village et les Serbes reprirent leur place. Alors toute la population, folle de terreur devant la perspective de nouvelles tortures, s'enfuit. Seuls, les vieux restèrent au village. Tous les réfugiés se rendirent à Kustendil, en passant par Tzarévo-Sélo.

Moururent en route : Sokolitsa, le fils de Vladimir Panov (quinze ans) et l'enfant de Yourdan Gochev, qui mourut, âgé de trois ans, dans le village de Tzarvaritsa (Bulgarie).

A Vinitsa, les soldats serbes pillèrent tous les magasins et toutes les maisons. Voici les noms des quelques habitants de Vinitsa dont les magasins ont été mis à sac : Ghérassim Arsov, Palikrouchev, Lazar Christov, Yané Dinov, Spiro Koujinkov, Vassil Vessinkov, Mito Todorov, Ghéorghi Donev, Kotzé Arsov, Thodor Ivanov. Mais on pourrait encore citer plus de cinquante à soixante victimes du pillage.

Dans ce même village de Vinitsa, les Serbes mirent à mort

Nicolas Athanassov et Stoyan Vodénitcharov. Le père, âgé de quatre-vingts ans, et la mère de Todor Ivanoff, furent mis dans un tonneau et torturés par les soldats serbes, qui ne les délivrèrent qu'après leur avoir pris dix louis d'or. Les soldats torturèrent encore Marie Arsova pour lui extorquer de l'argent. Anna Kosteva, Torévitsa, Mitka Pavléna et d'autres femmes furent violées.

* * *

Autre témoignage. — Lorsque les troupes bulgares cédèrent Kotchani et Vinitsa, on annonça que des cavaliers serbes approchaient de ce dernier village. Tous les habitants furent terrifiés. Plusieurs paysans se cachèrent dans leurs maisons; d'autres, plus nombreux, s'enfuirent vers la frontière bulgare. Mitko Arsov resta dans sa demeure pour prendre quelques effets, tandis que sa femme et ses cinq enfants se joignaient au groupe des fugitifs. Arsov rattrapa le groupe le lendemain et raconta que les troupes serbes avaient saisi et emmené soixante à soixante-dix paysans. Il fut lui-même torturé et cruellement battu par un soldat serbe, qui lui avait demandé de l'argent. Il aurait été tué si, par hasard, un Turc qu'il connaissait n'avait prié qu'on lui rendît la liberté. Délivré, il s'enfuit pendant la nuit et rattrapa le groupe des fugitifs, mais, quatre ou cinq jours plus tard, il mourut, exténué par les coups et les tortures qu'il avait subies. On raconte que son frère, Sando Arsov, fut entraîné et maltraité par les Serbes, qui voulaient l'obliger à trahir les paysans cachés. Il devint fou de peur et fut abandonné à lui-même. Après avoir erré longtemps dans les solitudes du mont Brigla, il mourut de faim et de fatigue.

Sur le pont même de Vinitsa, les troupes serbes massacrèrent Ghéorghi Kovats, sa femme Nata et leurs enfants Todor (7 ans), Vassa (13 ans) et Lazar (un an et demi).

4°. **Blatets** (Kotchani). — Le 1er juillet, les troupes serbes occupèrent le village de Blatets. Dès leur entrée, les soldats commencèrent leurs excès, aidés par la population turque de l'endroit, qui prit part à tous les viols, pillages et massacres commis par les Serbes, et fut ménagée par eux, en raison même de cette complicité.

Ainsi, par exemple, ce furent les Turcs qui dénoncèrent aux soldats serbes les Bulgares suspects[1]. Aussitôt vingt personnes furent emprisonnées, après quoi, les soldats serbes, aidés des Turcs, pénétrèrent dans les maisons. Toutes les habitations bulgares furent dévalisées, à tel point qu'on ne respecta même pas les fenêtres et les portes que les Turcs emportèrent et utilisèrent pour leurs propres maisons. Après ce pillage en règle, les Serbes brûlèrent les quartiers, ou *mahalas* appelés « Samardjinska », « Vatchkovska », « Dul gherska », ainsi que l'école des « Saints Cyrille et Méthode ». Voici les noms de quelques paysans dont les maisons ont été incendiées : Athanase Pétzov, Konstandi Damianov, le prêtre Paflé Dimitrov, Philippe Petrov, Trandaphil Stoytchev, Ivan Ghéorchev, Pavlé Kostov, Yordan Kostov, Siméon Damianov, Erotei Damianov, Ivan Anatonov, Bogdan Antov, Gavril Antov, Grigor Bogdanov, Zaphir Bogdanov, Yani, Christo et Séraphim Pétrov, etc.

Les officiers serbes décidèrent de tuer les Bulgares arrêtés. Tous les prisonniers furent donc emmenés hors du village, puis la troupe fit halte et l'un des officiers cria aux malheureux : « Sauve qui peut ! ». Tandis qu'ils s'éloignaient, les soldats serbes présents tirèrent sur eux et tous les Bulgares furent tués. Seul Zaphir Traitchov Klukachki parvint à se sauver, mais non sans avoir été blessé. Il eut, en effet, un doigt emporté par une balle. Pendant quelques jours, il erra dans la forêt et rentra ensuite au village. Le visage d'un autre Bulgare, Doné Témovski, fut mutilé ; après lui avoir arraché les yeux, on l'acheva. Alexo Tomev fut jeté vivant dans le feu et brûlé.

Voici les noms des paysans qui furent fusillés par les soldats serbes[2] : Trifoun Mitrev (52 ans), sa femme et son enfant,

---

[1] Dans un autre témoignage nous lisons : « Les Turcs signalèrent aux Serbes ceux qui étaient ou que l'on croyait riches. Les yeux d'un jeune garçon, Dané, furent crevés pour le contraindre à dire où était l'argent des siens. Un autre, Alexa, fut brûlé vif pour le même motif. Une quinzaine de maisons furent incendiées. »

[2] Il convient d'ajouter à cette énumération des Bulgares tués : « Vladimir Yanev (27 ans), Trifoun P. Dimov (60 ans), Trifoun Samardjiev (46 ans), Anghel Stoimenov (32 ans), Montchil Moutaftchiev (55 ans), Sv. Pavel Dimitriev (50 ans) ».

âgé de 3 ans; Anghel Miretchev (46 ans), sa femme et sa fille; Nicolas Lazarov (48 ans). Ce dernier laisse une veuve et trois enfants; Siméon Stoiménov (19 ans), écolier de l'école pédagogique d'Uskub (3e cours); il était au lit, malade, mais fut entraîné par force: Ivan Zahov (42 ans); il laisse une veuve et trois enfants; Pavlé Sinadinov (19 ans); il laisse une veuve; Anton Sinadinov (65 ans), sa fille, Paraskéva Antonova, institutrice, une des réfugiées, se trouve maintenant à Sofia; Vladimir Avksentiev (30 ans); il laisse un père, une mère, une veuve et deux enfants sans ressources; Athanase Yanakoev (70 ans); laisse deux fils et deux petits-fils; Mito Ghéorghiev (35 ans) laisse une femme et deux enfants; Danail Petzov (50 ans), laisse une femme. Avant d'être tués tous ces malheureux virent leurs biens pillés et enlevés. Leurs familles se trouvent dans la condition la plus misérable. Les blés furent emportés par les Turcs de l'endroit; les soldats serbes emmenèrent avec eux tout le bétail. Les pillages, les incendies, les massacres des soldats serbes eurent comme complices les Turcs dont les noms suivent, bien connus dans le pays: Mohamed Hadjiev, Osman Tchaouch Afouzov, Boudan Moustapha, Tchaouch Redjebov, Riza Kordevski, Ismaïl Tchipev, Adam Nalbansko et ses fils, Soulio Tarskine, Ousso Kossevski et son fils.

Les Serbes nommèrent commandant de Blatets le Turc Kel Assan Effendi, ex-avocat turc à Kotchani.

5°. **Arrondissement de Kotchani.** — *a*) **Bezikovo.** — L'armée serbe y est entrée le 5/18 juillet et a mis à mort les individus dont voici les noms: Pecho Antov, 35 ans (tout son bétail fut enlevé); Gavril Arsov, 38 ans; Anghel Arsov, 35 ans; Nicolas Anghelov, 40 ans; Stoimen Valakov, 35 ans; Veline Valakov, 38 ans; Velko Nus, 38 ans; Athanase Velkov, 37 ans; Ghéorghi Arsov, 38 ans; Theodosi Christov, 40 ans; Mito Christov, 30 ans; Manassia Stoyanov, 50 ans; Ivantcho Karanfilov, 38 ans; Karanfil Petzov, 66 ans; Stoimen Ivanov, 38 ans; Lazar Spassev, 33 ans; Stephane Ivanov, 34 ans; Maria Galevska, âgée de 70 ans; Sophia Kolibarska, âgée de 70 ans; Anghel Stoyanov, 50 ans; le fils de Lazar Stoyanov Spassev, âgé d'un an et demi, fut jeté dans les flammes. Les

femmes suivantes furent violées : Svezda Temelkova, 23 ans ; Athanaska Anghelova, 30 ans (elle a succombé depuis) ; Elena Markova, 30 ans, de Tzyren Kamen (elle a également succombé). Les Serbes mirent le feu à seize maisons et aux moissons ; le bétail fut enlevé.

b) **Isti-Bania.** — Christo Marine, 50 ans; Trayanka Siméonova, 25 ans ; Nicolina Lazarova, 28 ans, furent tués.

c) **Pressev.** — 170 maisons ont été incendiées.

d) **Lyki.** — Les troupes serbes tuèrent Dedo Marko, 80 ans, et ses fils Athanase, 45 ans et Todor, 40 ans; Alexandre Bilianov, 70 ans (ses fils Gherassim, 40 ans, et Stoyan, 35 ans, ont été conduits on ne sait où). Ivan Mitzov, 45 ans; Galé Dimitrov, 50 ans; Nico Mitsov, 30 ans; Evda Andonova, 50 ans; Ghéorghi Athanasov, 50 ans; Ampo Mitev, 25 ans; Spassé, 30 ans; Anton Stoitchev, 50 ans; Seraphim Alexov, 30 ans; Ilia Oulezov, 60 ans; Peter Anghelov, 60 ans; Seraphim Gheorghiev, 45 ans; Ghéorghi Yovev, 90 ans. Ont été emmenés par les Serbes : Stoïko Mitev, 20 ans; Nicolas Lazarov, 20 ans, Eftim Temelkov, 43 ans; Miladine Eftimov, 25 ans ; Miché Vanev, 60 ans ; Ilia Nicov, 40 ans ; Mité Tzonev, 40 ans. En fait de bétail, les Serbes ont enlevé 10,000 moutons, 300 bœufs, 60 chevaux, 100 porcs et 20 ânes. 94 maisons et 150 cabanes ont été incendiées et 19 saccagées dans le rayon du village. Tout le blé a été enlevé. Ont été dépouillés : Stephan Petsov, de dix louis, Nako Mitsov, de trois livres turques, etc. Efrem Nazlymkine, Pecho Danev et Grigor Kartchev ne furent relâchés qu'après avoir versé neuf livres turques.

6°. **Sokolartsi** (événement du 17 août et jours suivants). — Tous les Valaques furent nommés administrateurs et prirent possession de la mairie, dont Ghéorghi Naoumov prit la présidence. Les Valaques, devenus les maîtres et se disant frères des Serbes, voulurent profiter de l'occasion pour s'enrichir facilement et, dans ce but, exigèrent de lourds impôts des Bulgares de Sokolartsi et des villages environnants. C'est ainsi que, dans Sokolartsi, ils ramassèrent 3000 louis d'or pour ne pas être mis à mort. Voilà ce que firent les Valaques,

avec l'aide des autorités serbes, en disant : « Jusqu'ici vous étiez les maîtres et vous pilliez nos biens, maintenant, c'est à notre tour de piller les vôtres ».

Ils défendirent aux femmes de porter leurs *chamia* (écharpe ou mouchoir qu'elles ont sur la tête) : « Vous n'êtes plus Bulgares, leur disaient-ils, et, puisque vous êtes Serbes désormais, vous ne devez plus rien porter sur vos têtes.

7°. **Lipets** (Kotchani). — Les Serbes y tuèrent environ dix-sept personnes. Voici les noms de quelques-unes des victimes : les trois frères Antonia, Philippe et Trifoun Timov ; les trois frères Zacharie, Todor et Trifoun Postolov; Simo P. Athanassev ; la femme de Simo P. Athanassev mourut de peur tandis qu'on assassinait son mari. La mère des frères Postolov fut violée. On lui prit seize louis d'or ; les femmes de Zacharia et Trifoun Postolov furent de même violées.

8°. **Yakimovo.** — Yakimovo fut aussi pillé et quelques maisons brûlées par les soldats serbes. Dans ce village, les Serbes firent périr Anton Philippov et Christo Pripetchanets.

9°. **Zarnoves.** — A Zarnoves, sept personnes périrent, au nombre desquelles on peut citer : Ivan Pavlev, Ivan Mitev, et le prêtre Tomo Triphonov.

10°. Village de **Gradetz** (district de Tikvech). — Le 19 juin, le témoin à qui nous devons ce récit se trouvait dans sa maison quand il entendit des cris venant du village : « Sauvez-vous ! Notre armée s'est retirée et les Serbes incendient ou tuent tout ce qui se présente sur leur passage ». Il courut au village pour y prendre ses enfants, mais il n'y trouva que son père, âgé de quatre-vingt-dix ans. Abandonnant alors la maison de celui-ci, il put rejoindre ses enfants et les autres fuyards et se cacher avec eux dans la forêt qui domine le village.

Une dizaine de cavaliers serbes survinrent alors et leur envoyèrent un paysan pour les avertir qu'ils allaient assurer l'ordre et la sûreté ; cinquante à soixante paysans, les ayant cru sur parole, rentrèrent au village, dont le témoin et un de ses amis se rapprochèrent pour épier ce qui s'y passait.

De loin, ils aperçurent des cadavres, près de la maison du tailleur Constantin. Le camarade du témoin rentra au village pour voir les choses de plus près, tandis qu'il retournait lui-même vers ses enfants.

La nuit tombée, ce camarade revint et raconta que le prêtre Christo et Dimitri Michkov, liés dos à dos, ainsi que trente-six autres habitants, avaient été tués à la baïonnette et que les maisons avaient été pillées. Le lendemain, ce village était livré aux flammes. Le troisième jour, Serbes et Turcs se mirent dans la forêt, à la poursuite des fuyards, sur lesquels ils tirèrent de loin. C'est alors que tombèrent, frappés de mort, sous les yeux du témoin, Traïko Courtich, Lazar Nicolov et Athanase Iliev. Les fugitifs se dispersèrent, grâce à la nuit, et purent s'échapper dans la direction des villages de Lipovic et de Dedino. Le 25 juin, le témoin perdit ses enfants et alla les chercher à Radoviche. Les Serbes y étaient déjà ainsi que les nombreux habitants fugitifs. A ce moment, les envahisseurs n'avaient pas encore entouré la bourgade d'un cordon de troupes, mais, peu après, ils cernèrent la ville à l'aide de soldats serbes et de Turcs, et commencèrent à faire le relevé de la population par village et par famille.

En cherchant ses enfants, notre témoin entra dans une rue sur le sol de laquelle quatre têtes d'hommes gisaient par terre. Pris de peur, il s'enfuit et, se cachant au milieu d'un troupeau, il réussit à traverser le cordon de soldats et à se mettre à l'abri avec d'autres fuyards. Ils se dirigèrent vers le village de Smiliantsi. Les cavaliers serbes les ont de nouveau arrêtés en route. L'officier, après les avoir questionnés, les dirigea vers le village ; là il y avait de l'infanterie. Une grande quantité de bétail et des porcs étaient gardés par les soldats, probablement pour les consommer. Ils ont pris soixante-cinq livres à un des morts, dont le nom est inconnu au témoin. Ils ont dirigé les fuyards, pour coucher, dans le village voisin, où, le lendemain, le commandant serait venu les questionner. Au lieu d'aller à ce village, ils sont allés vers la montagne et, par Pehtchévo, Tzarévo-Sélo et Tcherna-Skala, ils sont entrés en territoire bulgare. A Kustendil, le témoin a retrouvé ses enfants.

D'autre part, une femme, Maria Constantinova, appartenant à un groupe de trente-quatre fugitifs, hommes, femmes et enfants, arrivés à Kustendil, après la prise de Gradets, a raconté ce qui suit :

Une dizaine de cavaliers serbes, accompagnés de plus de 1000 bachi-bouzouks turcs, pénétrèrent dans Gradets. Tout le village fut pris d'une panique épouvantable, à la nouvelle que Turcs et Serbes tuaient tout Bulgare qui se présentait devant eux. La plus grande partie de la population, hommes, femmes et enfants, prit la fuite avant l'entrée des Serbes. Il ne resta que les vieillards et ceux qui n'avaient pas réussi à s'échapper. « Partez, fuyez, tout au moins, vous les jeunes », criaient les vieux ; « si les Serbes nous épargnent, nous vous aviserons, mais, par grâce, sauvez-vous, et, que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra ! ».

Quand les Serbes et les Turcs pénétrèrent dans le village, les vieux sortirent pour les recevoir et faire appel à leur pitié. Informés que la population avait pris la fuite, un cavalier serbe envoya un paysan leur annoncer que, s'ils ne rentraient pas, tous leurs biens seraient pillés et leurs maisons incendiées. Se conformant à cet avertissement, la plupart des fuyards revinrent. Les cavaliers serbes donnèrent alors aux Turcs l'ordre de se saisir de tous les hommes. Les Turcs se précipitèrent aussitôt dans les maisons et il en résulta une scène épouvantable. Quelques Turcs envahirent la maison du témoin et s'emparèrent du chef de la famille. Il n'avait pas encore franchi le seuil de l'habitation qu'il était poignardé et tombait sur place. Des cris de détresse partaient de toutes les maisons ; on tirait aussi des coups de feu. Le témoin, étant sorti de sa demeure, vit les Serbes s'emparer de soixante à soixante-dix hommes, qu'ils emmenèrent hors du village.

Toutes les femmes les suivirent, suppliant pour leurs maris. Une fois hors du village, les Serbes ont attaché les hommes les plus jeunes et ont commencé à les poignarder, tandis que les femmes criaient, épouvantées, et se tordaient les mains, sans que personne prît en pitié leur désespoir.

Le témoin, effrayé d'avoir assisté à cette scène horrible, a repris, en fuyant, le chemin de sa maison. Pendant tout ce

temps, les Turcs continuaient à tuer et à piller ; ils enlevèrent même des jeunes filles. Un autre témoin du même village les a vus de ses propres yeux se saisir de Maria Pezova, âgée de dix-sept ans, de Menka Athanassova, ayant le même âge, et de Neda Panova, les mettre sur des chevaux et les diriger sur les villages turcs de Kocharka, de Gulelia et d'Arsilia en chantant et en poussant des cris.

Le témoin s'est alors sauvé ; près du village il a rejoint d'autres fuyards, venus du village même, et, plus loin, cette troupe s'est réunie à un autre groupe ; cela formait un rassemblement d'environ trois cents personnes.

Tandis que tous ces fugitifs s'éloignaient, les bachi-bouzoucks les poursuivirent et tirèrent sur eux. Les balles pleuvaient comme de la grêle ; des hommes, des femmes, des enfants en grand nombre tombèrent morts. En outre, les Turcs leur tendirent, par trois fois, des guet-apens, dans lesquels plusieurs personnes succombèrent encore. La troisième fois, les malheureux faillirent tous être exterminés et ne durent leur salut qu'à la nuit.

De toute cette troupe, neuf familles seulement sont parvenues à Kustendil : la plus grande partie de ces pauvres gens se dispersèrent, beaucoup moururent, d'autres se rendirent à Radoviche, et d'autres enfin s'égarèrent. Pendant le trajet, des fuyards de Kontché et de Lubnitsa les rejoignirent et racontèrent que les Serbes et les Turcs avaient brûlé et massacré tout ce qui était bulgare, qu'ils avaient vu eux-mêmes les flammes du village Kontché et, aussi, entendu des coups de fusil.

Autre témoignage sur les mêmes faits. — Le 24 juin/7 juillet, tout le village de Gradets a été incendié par les troupes serbes, qui ont égorgé 51 hommes et 9 femmes de ce village et enlevé 3 jeunes filles. Noms des hommes égorgés : Kostadine Gounov, Yato Nicolov et son fils, Lazar Pétre Poreklato, Velko Gheorghiev, Constantin Stoyanov, Anghel Zaycov, Spasso Moskovski, Traïco Daphinine, Spassé Gheorghiev, Athanasse et Nicolas Gheorghiev, Dino Petkov, Gheorghie Stoïkov, Micho père et fils, Thanas Andov, Pavlé Kotchev, le prêtre Christo Pavlevski, Karanfila Pavleska.

Stoyan Pavlevski, etc. Noms des femmes égorgées : Zoyia Filéva et ses filles Mitra, âgée de 14 ans, et Ghina, âgée de 2 ans; Thana Dintchéva, Yana Ghounovska, Maria Trayanova et sa belle-fille Sovka Pépova, Maria Lazéva, Bojana Christova. Ont été jetés dans les flammes : Nicolas Stoyanov, âgée de 90 ans; Gheorghi Choumkar, âgé de 80 ans, et Témelko Nenkov, âgée de 70 ans. Ont été enlevées : Maria Nédina, 18 ans; Névenka Tanéva, 18 ans, et Néda Panova, 17 ans.

Andréa Constantinov, âgé de 22 ans, a été défiguré par un officier serbe qui l'a frappé avec son sabre; il a pu s'échapper, mais son père a été coupé en morceaux, de même que son camarade Christo Vassov, âgé de 50 ans.

11°. Village de **Lipa** (Tikvéche). (*Témoignages de Efrem Kamtchev et Dimo Stoyanov*). — Le village de Lipa a été pillé et incendié par des réguliers serbes qui ont pris douze garçons, âgés de douze ans environ, et trois femmes, qu'ils ont emmenés au village d'Iberlia; on ne sait rien sur leur sort. Le reste de la population s'est enfui vers le village de Lubnitsa, où elle a été cernée par les soldats serbes, dont elle a dû essuyer les violences et les coups de feu. Ainsi ont été tués l'instituteur Kotzé Donev et sa fille, tandis que son frère était pris et emmené par les Serbes. Ceux-ci ont, en outre, tué deux enfants, dont les noms sont inconnus. Ils ont torturé la femme de Thodor Kamtchev pour la forcer à leur donner de l'argent. Comme elle n'en avait pas, les soldats serbes ont poignardé dans ses bras son enfant âgé de quatre ans. Les autres femmes et les enfants ont été emmenés par eux dans les maisons turques; on ne sait rien sur leur sort.

Dans le même village, ont été tués encore : Dim Barsovetsa, de Negotin et Kresto de Dissan. La mère de Nicolas Constantinov, âgée de quatre-vingts ans, a péri également.

12°. A **Radoviche** et aux environs. — Les Serbes entrèrent à Radoviche au lendemain du 29 juin. Pendant un jour ou deux les habitants, dont quelques-uns s'étaient enfuis au moment de la retraite de l'armée bulgare, ne quittèrent pas la ville. Aussitôt arrivés, les Serbes se mirent à fouiller les

maisons bulgares et à emporter tout ce qui leur tombait sous la main. Le capitaine albanais Yaa, ancien Cavas de l'agence serbe à Vélès, les accompagnait. Avant la déclaration de guerre, il errait déjà avec une bande dans les environs de Tikveche et causait de grands dommages à la population bulgare.

Les officiers serbes ramassèrent beaucoup d'argent à Radoviche. Sous forme de dons à la Croix-Rouge, les paysans versèrent 15, 30, 45 louis d'or, pour éviter les tortures qui les attendaient.

C'est la cavalerie serbe qui arriva la première dans le village de Novo-Sélo où on la reçut avec du lait et du pain. Puis vint l'infanterie, et c'est alors que les soldats pénétrèrent dans les maisons. Les habits, l'argent, tout fut emporté. Cependant on ne viola pas les femmes. On l'aurait fait sans doute sans l'énergique résistance de la population, ce qui permit aux jeunes femmes et aux jeunes filles de s'enfuir et de se cacher dans la forêt. Dans le village, tout proche de Varcheska, toutes les femmes furent violées et la population mâle tuée par les Turcs des villages voisins, accompagnés de trois Serbes. Le village entier fut pillé. A Chipkovitsa, les paysans furent terriblement maltraités. L'armée serbe était suivie par des Turcs qui les aidaient dans leurs cruautés. On ne sauvait sa vie qu'à prix d'argent. Les femmes furent violées, et quelques-unes entraînées hors du village par les soldats, à qui, plus tard, on parvint à les arracher. On leur demanda aussi de l'argent. Kalia, femme de Traiko Andonov, notable de Chipkovitsa, fut déshabillée, dépouillée de l'argent qu'elle pouvait avoir sur elle, puis violée. Violée aussi la belle-fille et la fille de Kostadine Ghigov, tandis que Ghigov lui-même était battu. De toutes ces brutalités, il n'en est pas une qui n'ait été l'œuvre des Serbes.

Biens et bétail, tout fut mis au pillage à Chipkovitsa comme à Novo-Sélo. Dans la maison du témoin à qui nous devons ces détails, on a dérobé tout ce qui pouvait l'être, et notamment on a pris huit louis d'or. Son frère fut saisi, fouillé et, quand on eut trouvé sur lui quarante francs, on l'entraîna dans la maison pour chercher s'il ne s'y trouvait pas encore

de l'argent. Les Serbes voulurent le massacrer avec une hache; mais il se jeta par la fenêtre, et de cette manière, se sauva la vie. A Smilentsi, le fameux capitaine Yaa tua Guogué Kripilski et trois autres habitants, Zacharie Arséni, le jeune Anghel et un autre garçon encore. La femme et la belle-fille du Voïvode de Radoviche, Stamen Temelkov, lui-même originaire du village d'Orahovitza, furent cruellement maltraités. Le bey de Radoviche, Yachar-Bey arriva à Orahovitsa, accompagné de deux soldats serbes; ils se saisirent des femmes, exigèrent d'elles de l'argent, leur brûlèrent les mains, fouillèrent les maisons et trouvèrent des revolvers, des sabres, des montres qu'ils emportèrent.

13°. A **Boislavtsi.** — Les Bulgares dont les noms suivent ont été dépouillés : Sv. Stephan Athanassov, qui perdit sept louis; Thodor Ivanov, qui en perdit trente-cinq; Gligor Iliev, à qui l'on prit trois louis, une montre et une paire de souliers; Traïko Domazetov, dépouillé de cinq livres turques, et la veuve Trayanka Eftimova, volée de trois livres turques. La localité de Kontché fut incendiée par l'armée régulière serbe. Les fils de Dana Dontchéva, Athanas, âgé de vingt ans et Eftim, âgé de dix-sept ans, furent emmenés on ne sait où.

Loubnitsa fut également incendié par la troupe serbe, qui fit périr Philippe Stoiménov (60 ans), Dona Kotséva, institutrice (16 ans), Gheorghi Stefanov (30 ans), Dimitrouche Christov (10 ans), Efa Kotzeva (30 ans), Ilia Stefanov (25 ans) et Kotzé Stefanov. Quant aux femmes, les unes furent enlevées, comme Rosa Iliev, Nevenka Trayanova, Yordana Stefanova, Gouna Stoyanova, Soultana Ghéorghieva; d'autres furent tuées, comme Zlata Mikalova.

CHAPITRE VI

La situation en Macédoine

Sous ce titre, le Comité exécutif des vingt-cinq « confréries » de Macédoine, a lancé une plaquette de trente et une pages retraçant quelques cruautés que les Serbes et les Grecs ont commises en Macédoine « libérée ». Lors de l'entrée des armées des Alliés balkaniques de 1912 en Macédoine, le Comité macédonien avait lancé la proclamation suivante :

A nos frères de Macédoine.

Frères,

Après un joug terrible de cinq siècles, l'aube de la liberté se lève enfin sur vous. Vos souffrances et vos peines ont touché le cœur de vos frères libres. Mus par le devoir sacré de la compassion fraternelle, ils viennent à votre secours pour vous libérer du joug turc.

Macédoniens,

Vers vous s'avancent des alliés, vos frères de foi et de sang ; ils ont quitté leur paisible travail pour prendre les armes. Au prix de leur immolation ils veulent gagner pour vous, les subjugués, liberté et droits humains. Et pour leur sacrifice, ils ne demandent que le règne de la paix et de l'ordre sur notre terre natale.

Macédoniens,

Avec la victoire de la liberté disparaît l'esclavage. Une vie nouvelle surgit qui verra régner le progrès et la justice et dominer la lumière de la raison.

Soyez dignes de ces dons, ils sont grands et sacrés, parce que achetés au prix du sang de milliers d'incomparables sacrifices, ceux des frères tombés sous le drapeau sacré de la patrie.

Frères,

Venez donc avec des couronnes de lauriers à la rencontre des braves, champions de la liberté ! Ils vous apportent, au prix de leur sang, liberté et justice. Couvrez leur passage de fleurs de gloire ! Ne ménagez ni votre bien, ni votre vie, car eux aussi n'ont rien ménagé pour vous. Ils donnent tout ce qu'ils ont de plus cher pour votre libération.

Frères,

Soyez magnanimes envers vos maîtres d'hier ! En vrais chrétiens, ne leur rendez pas le mal pour le mal. Notre triomphe est la victoire de la croix sur le croissant et notre liberté est la récompense de la justice éternelle, que l'âme crée et la raison illumine.

Vive la liberté !
Vive la brave armée libératrice !
Vive l'alliance et l'union fraternelle des peuples balkaniques !

Sofia, 5 octobre 1912.

A cet appel des Macédoniens réfugiés en Bulgarie, appel si plein d'amour fraternel envers toutes les populations de la Macédoine et qui fait tant honneur à leur patriotisme ainsi qu'aux sentiments élevés dont s'était inspiré l'activité de leurs comités dans la lutte inégale contre les Turcs, les « libérateurs » serbes et grecs répondirent par la terreur que semèrent dans tout le pays leurs actes de cruauté.

Dès les premiers jours de leur entrée en Macédoine et avant même qu'ils se fussent assurés contre un retour offensif des anciens dominateurs, retour alors encore possible, les nouveaux conquérants se mirent à l'œuvre.

Les succès aussi faciles qu'inattendus (et point en dernier lieu pour eux-mêmes) remportés sur un ennemi dont toute l'attention et presque toutes les forces étaient retenues contre la seule armée bulgare, les grisèrent et exaltèrent jusqu'au délire leur présomption et leur haine jalouse et chauvine. Nous ne retracerons pas ici — nous en parlons plus loin dans ce volume — les procédés inhumains, les atrocités, les massacres en masse dont furent victimes et les « maîtres d'hier », en faveur desquels cependant l'appel des Macédoniens prêchait la magnanimité, et les populations albanaises qu'il fallait exterminer à tout prix, nous nous bornerons à dérouler ici la liste des horribles excès et des odieux méfaits que les bons « alliés » des Bulgares dans la lutte de libération commirent contre les frères de race de ceux-ci.

Les Macédoniens n'eurent pas la peine de joncher de « fleurs de gloire » le « passage » de leurs « libérateurs », ils le

trouvèrent couvert de ruines et des cadavres des innocentes victimes immolées sur l'autel de l'insatiable Moloch de l'impérialisme gréco-serbe. Ce que les Turcs, encore qu'encouragés par le fameux « nous sommes les protecteurs de l'Islam » proclamé à la face de toute la chrétienté par l'empereur Guillaume II, n'osèrent faire au cours de la longue lutte qu'ils eurent à soutenir contre les Macédoniens révoltés, les dispensateurs « du règne de la paix et de l'ordre » nouveaux l'accomplirent pleinement dans toute son épouvantable réalité, car les « braves », « champions de la liberté », eurent recours à des procédés dont on trouverait à peine l'équivalent en remontant le cours des siècles et en parcourant les annales des pires cruautés.

Les chants d'allégresse, qui, dans l'esprit des auteurs de l'appel, devaient retentir le long de la voie triomphale parcourue par les champions du « progrès, de la justice et de la lumière de la raison », furent des hurlements de douleur et d'épouvante de ceux qui — on les compte par milliers — tombèrent victimes de leur fidélité inébranlable à leur conscience nationale.

Pendant des mois retentirent à travers les vallées macédoniennes les cris de détresse et de désespoir des femmes et des enfants, spectateurs impuissants des tortures et du massacre des leurs, ainsi que les imprécations et les anathèmes des vieillards auxquels le sort implacable avait réservé d'assister impuissants, au seuil de la tombe, aux horreurs perpétrées sur leurs fils et leurs petits-fils par les « chrétiens » des Balkans, alliés de leurs frères de Bulgarie !

Mais voici quelques traits de ce martyrologe empruntés à la documentation impartiale de la brochure *La situation en Macédoine*, publiée par les vingt-cinq « confréries » de Macédoine.

* * *

5. (P[1]. 9.) — Le commandant serbe et le chef de district de Palanka firent venir le prêtre Hristona Dimtcheff pour l'inju-

[1] La lettre P. indique les pages de la brochure *La situation en Macédoine* d'où sont extraites les citations qui suivent.

rier, le menacer et lui cracher au visage en lui interdisant de remettre les pieds dans sa paroisse, qui se composait des villages de Ossitcha, Dobrovnitza et Kisselitza, avant d'avoir accepté de devenir prêtre serbe. — « Si tu oses te rendre dans un village quelconque, sache que tu seras fusillé en chemin, car nous ne permettrons à aucun prêtre bulgare de se rendre dans sa paroisse pour engager dans les voies de l'erreur notre ancienne population serbe soi-disant bulgare ». Ils citèrent des ribambelles de paysans, les menaçant de la Cour martiale au cas où ils ne reconnaîtraient pas les prêtres serbes. Inutile d'invoquer sa nationalité bulgare : car s'ils avaient été bulgares, c'eût été l'armée bulgare qui les aurait libérés et non l'armée serbe.

8. (P. 10.) — La femme et la fille âgée de douze ans de Zafir Dossef, du village de Chlegovo (Palanka) furent violées par des soldats serbes.

11. (P. 10.) — Le suppléant de l'évêque bulgare de Kumanovo, le prêtre Panaïot Kotzeff, dont la vie est menacée par les autorités serbes, s'enfuit à Stip.

12. (P. 10.) — Dans la commune de Stratzin (Palanka), on maltraita les paysans pour les contraindre à remettre leurs armes. On les déshabilla et les arrosa d'eau froide pour les exposer ensuite au froid durant des nuits entières. L'instituteur bulgare du village de Trnovetz et quelques autres du même village, attachés à des poteaux, furent frappés à coups de crosse de fusil. Plusieurs s'enfuirent à Kotchana et Stip.

17. (P. 11.) — A Kratovo, les autorités serbes suscitent des « affaires » afin d'avoir le prétexte de persécuter et d'exécuter des Bulgares après s'être livrées à toutes sortes d'atrocités sur eux. Ainsi, un bey turc, Grostchiata, pour fuir la guerre, s'était réfugié à Uskub, les Serbes l'arrêtent, le dévalisent et lui conseillent ensuite de retourner tranquillement dans sa ville natale, à Kratovo, lui donnant pour compagnon un instituteur serbisant d'Uskub. Sur la route de Kratovo, entre les villages de Kalimantzi et d'Opila, un guet-apens avait été préparé : le bey y laisse la vie tandis que l'instituteur s'en tire sain et sauf. Les gens des autorités serbes se ruent alors immédiatement sur le village et avec toutes sortes de cruau-

tés et de violences se mettent à la recherche des assassins. Le village entier étant suspecté, il n'y eut pas un seul homme de vingt à soixante ans qui ne fût battu ou emprisonné. Des notables de ce village et des environs se présentèrent, certifiant qu'une demi-heure avant l'assassinat, quelques serbisants en armes, bien connus, étaient entrés au cabaret du village, y avaient bu du vin et s'étaient informés auprès du cabaretier s'il connaissait Grastchi bey et s'il l'avait vu passer sur la route de Kratovo. A la réponse de celui-ci que le bey se trouvait à Uskub, ils ajoutèrent qu'ils savaient que le bey avait quitté Uskub et passerait le jour même par là. Ces notables furent immédiatement arrêtés et amenés sous bonne escorte à Uskub où ils furent livrés à la Cour martiale. Vitan Stoïkoff, Veline Vitanoff (père et fils), Mané Kotzoff, Postol Markoff, Milan Stoïkoff, Stoil Stefanoff, Ivan Athanassof, Jachim Lazaroff et d'autres furent en outre arrêtés.

19. (P. 12.) — A Kratovo, les soldats serbes détachant les tuiles des toits, les enlèvent à dos de bêtes de somme pour les revendre ensuite quarante à cinquante centimes pièce aux gens mêmes de la ville.

20. (P. 12.) — Les autorités serbes enlevèrent de la maison du vieillard Traïko, du village d'Opila, trois lits complets et une image de grandes dimensions représentant le roi Ferdinand. Ils frappèrent ensuite le vieillard, l'obligeant à déchirer le portrait du roi. Le malheureux ne put qu'à grand'peine éviter la prison de Kratovo. Actuellement il est encore malade des coups reçus et des tortures endurées.

26. (P. 15.) — Dans tous les territoires occupés par les Serbes en Macédoine, les autorités forcent les prêtres à renier l'Exarchat et à ne reconnaître que l'Eglise serbe. On a déjà défendu à plusieurs prêtres bulgares, sous peine de punitions sévères, de continuer le service divin dans leurs paroisses, par exemple à Débres, Kitchévo, Kumanovo, et ailleurs.

27. (P. 15.) — Les écoles bulgares d'Okhrida, Strouga, Kitchévo, Débres, Krouchevo, Prilep, Bitolia, Vélès et d'ailleurs furent fermées par les autorités serbes et les instituteurs obligés de se rendre à Belgrade en vue de subir leurs examens en qualité d'instituteurs et de fonctionnaires serbes.

28. (P. 15.) — Presque partout les autorités serbes ravitaillent l'armée avec des denrées réquisitionnées sans paiement ni quittance sur la population. Les Serbes ont forcé et pillé le dépôt de denrées alimentaires situé non loin de la gare de Bitolia et qui, appartenant au négociant Grigor Piperkov, contenait pour plus de 100,000 francs de marchandises. Les nommés Jordan Vertitch et Rampo Hadji Spirov de Prilep sont dans le même cas : le premier perdit de cette manière 1000 livres turques, soit plus de 23,000 francs; le second, 700 livres, soit plus de 16,000 francs.

29. (P. 14.) — Les Serbes ont enlevé toutes les denrées alimentaires et tout le fourrage des villages de Gorno, Sredno et Dolno Orizari, Krklen, Kukuretcheni, Moghila, Sekireni, Armatouch, Ivanovtzi, Moglentsi, Pachino, Srepzi, Logavardi et Berantsi du district de Bitolia, après quoi ils ont incendié les habitations avec tout ce qu'elles contenaient.

35. (P. 17.) — Les anciens révolutionnaires bulgares Todor Todorov, Josiph Davidov et Janko Ivanov, du village de Milotintsi (Palanka) furent arrêtés dans le monastère de Saint-Joachim où ils étaient en prières et conduits sous escorte à la prison de Palanka. Là on leur fit subir d'indicibles tortures. On les força finalement à reconnaître le comité macédo bulgare fondé à Palanka contre les Serbes.

36. (P. 17.) — Le 11 mars 1913, M. Voukitch, major de l'armée serbe, arriva à Palanka et appela individuellement auprès de lui, à minuit précise, les instituteurs les plus en vue de Palanka, Kratovo et Kumanovo. Il reçut deux des instituteurs dans la chancellerie du chef du district et les menaça de son revolver en leur criant : « Vous pensez que nous ne savons pas ce que vous faites. Vous êtes des agents de la Bulgarie, qui vous paie vos appointements. Vous flânez et ne vous occupez qu'à exciter les paysans, quitte à vous plaindre ensuite de nous en Bulgarie. Vous êtes des Serbes depuis toujours et des Bulgares seulement de fraîche date. Je vous donne dix jours pour signer une pétition demandant à devenir fonctionnaires en Vieille-Serbie. Si vous ne vous exécutez pas, votre compte est bon. Je pourrais vous tuer sur place, mais je vous fais grâce, ne doutant pas que vous ne

reveniez à de meilleurs sentiments et ne reconnaissiez que vous êtes des Serbes pur-sang. Je suis membre de la Ligue des officiers serbes et nous ne reconnaissons ni accord ni traité entre la Bulgarie et notre traître Pachitch. Je vous le dis : toute terre foulée aux pieds par les Serbes deviendra serbe. » Il finit par proférer des injures contre Pachitch et le tsar des Bulgares et, dégaînant, il brandit son sabre au-dessus de la tête de ses auditeurs en les menaçant. Tous furent retenus jusqu'à huit heures du matin et ne furent libérés qu'à condition de devenir fonctionnaires en Vieille-Serbie. Le major avait dit entre autres qu'il était chargé d'une mission analogue à Vélès, à Kratovo et en d'autres endroits, où il avait fort maltraité notamment instituteurs et négociants bulgares. Il leur faisait grâce dans l'espoir d'un retour sur eux-mêmes.

37. (P. 18.) — Le 15 mars 1913 le chef de district et le commandant de Palanka convoquèrent tous les instituteurs de la ville et des environs, soit plus de 30 personnes, à la direction du district et les informèrent d'un ordre de Belgrade les invitant à se rendre dans cette dernière ville afin d'être nommés, qui instituteurs, qui fonctionnaires serbes. En cas de refus, leur sort n'était pas douteux, c'était la mort sans phrase.

38. (P. 18.) — Le 18 mars 1913 les mêmes autorités serbes convoquèrent tous les prêtres de Palanka et du district, les informant qu'à l'avenir interdiction leur était faite de prononcer en chaire les noms de l'Exarque, de l'Evêque et du Tsar bulgare et leur ordonnant, par contre, de prier pour le roi Pierre et l'évêque serbe d'Uskub, et pour eux seulement. Ils devaient de plus répandre dans la ville et les villages de Palanka que ces territoires et populations étaient serbes. Au cas où ces ordres ne seraient pas exécutés à la lettre, ils devraient s'attendre à des vexations et même à des exécutions.

40. (P. 19.) — A Koumanovo, cent Bulgares furent emprisonnés sans motif aucun, parmi lesquels quarante, pour avoir lu des journaux bulgares.

41. (P. 19.) — La prison de Vélès regorge de prisonniers bulgares, dont quelques-uns disparurent mystérieusement sans laisser de traces.

46. (P. 20.) — Dans le district de Vélès, les personnes dont

les noms suivent furent tuées par ordre de l'autorité serbe : Kotzé Arsoff, du village de Gornichté ; Igno, du même village ; Alexándre et son père, du village de Téovo. Leurs assassins étaient la bande de Vassil Trbitch portant l'uniforme militaire serbe. Cette bande était conduite par les traîtres Hristo Popoff et Hristo Zaïkoff, du village de Skatchintzi. Ces derniers indiquaient qui devait être maire du village et qui devait être exécuté sans autre forme de procès.

48. (P. 20.) — En divers endroits, les autorités serbes obligent les Turcs à déposer des plaintes contre certains Bulgares qui les auraient dévalisés. Après réception de ces fausses plaintes, les autorités serbes attaquent et pillent les maisons des soi-disant coupables, emportant leur contenu, ce qui, parfois, obligea jusqu'à des aïeules à abandonner leur foyer. Tel fut le cas pour la nonagénaire Stanka Zekova, du village de Zletovo (Kratovo), qui réussit le 4 avril à se sauver à Kustendil.

50. (P. 20.) — Iordé Romanovetz, notable commerçant, de Kumanovo, est emmené par les gendarmes au poste de police, où on le tue.

Les révolutionnaires Igno de Sveti-Nicolé et Panzo de Knégé sont massacrés par des soldats serbes sur la route de Sveti-Nicolé à Vélès.

53. (P. 22.) — Le coadjuteur de l'archevêque de Kavadartsi fut à trois reprises battu par les autorités serbes et chassé de sa chancellerie où s'installèrent des bandits portant l'uniforme militaire serbe, qui, de là, terrorisent la population bulgare de tout le district.

57. (P. 22.) — Le 15 février 1913 Milan Markovitch, officier serbe, viola la jeune femme de Nédé Jordanov, du village de Vatocha.

60. (P. 24.) — Le 4 avril 1913 le coadjuteur de l'archevêque de Palanka, Grigor Alexieff, est emmené sous escorte on ne sait où. L'archimandrite Metodi, recteur de l'école publique d'Uskub, est battu et maltraité d'une manière horrible.

Dans la prison d'Uskub, plus de deux cents Bulgares sont détenus.

61. (P. 24.) — Presque partout, en Macédoine, les soldats,

sous prétexte de rechercher des effets emportés, entrent dans les maisons bulgares, les dévalisent, enlevant jusqu'aux trousseaux des jeunes filles. Les Serbes s'emparent des porcs des Bulgares qu'ils prétendent être propriété turque[1].

64. (P. 24.) — L'école bulgare du village Tzer fut incendiée par les soldats serbes.

67. (P. 25.) — Les maires et les prêtres des communes sont frappés d'amendes pour des bagatelles par le chef de district de Palanka. On prend ainsi quatre-vingts francs au maire Stoïkoff de Tirnovo. Une première fois vingt francs parce qu'il ne s'était pas rendu à la ville un jour de marché. Une seconde fois soixante francs parce qu'il conseillait aux paysans de se réconcilier avant de se présenter devant le tribunal de district. Le maire de Dourak, Jordan Stoyanoff, fut frappé d'une amende de deux cents francs rien que parce que les habitants avaient demandé son remplacement par le secrétaire de la commune. Le maire de Moujdévetch, Hristo Tatartcheff, est frappé d'une amende de vingt francs pour avoir dit à son secrétaire qu'il n'avait qu'à écouter et écrire sans se mêler d'autre chose. Le maire de Gradetz est frappé une fois d'une amende de quarante et une seconde fois d'une de soixante francs. On leva à Palanka plus de vingt mille francs à titre d'amendes qui restèrent dans les poches du chef de district, du coadjuteur de l'évêque serbe et ainsi que du directeur Tocheff, car on ne représenta aucune quittance de pareil montant.

68. (P. 26.) — A la place des prêtres bulgares de Palanka qui se sont enfuis, on installa de force un prêtre serbe et chaque maison fut obligée de lui fournir des œufs pour les fêtes. Ce qui fit que plus de cinq mille œufs et quelques dizaines de cochons de lait furent ainsi réunis. Malheur à qui n'apportait rien.

72. (P. 27.) — Les troupes serbes nouvellement arrivées (deux régiments), réparties et retranchées avec leur artillerie sur les positions stratégiques de la frontière bulgare, commi-

---

[1] Or, les Turcs ne mangeant pas de viande de porc, n'élèvent pas l'animal.

rent en peu de temps des viols dont les suivants : le 7 avril 1913, ce fut celui de la femme de Stephan Malinov de Krklé. Le 6 avril, Tzvétana Siméonova et Léna Mantcheva du village de Kostour allaient communier au monastère de Saint-Joachim. En route elles furent arrêtées par quelques soldats cantonnés au village de Varovichté. Ils les gardèrent toute la nuit et ne les relâchèrent qu'au matin, après leur avoir fait subir les derniers outrages.

Le 8 avril, la femme du révolutionnaire bulgare, Stoyan Mitoff, du village de Krklé, tué par les autorités serbes, fut la proie des assiduités brutales de deux soldats serbes, tandis que vingt à trente de leurs camarades entraient dans le quartier Dervendji et entraînaient les femmes de maison en maison pour la satisfaction de leurs passions bestiales. Panique terrible dans le village, des femmes nues se sauvent de toutes parts, laissant leurs enfants aux mains des soldats serbes enragés. La belle-fille de Ilia Stoyanoff du village de Stanzi et la femme de Stoïko Petroff furent poursuivies pendant une demi-heure environ. Rejointes et terrassées, seule la survenance de sept à huit paysans les sauva du déshonneur. Le 4 avril, sept soldats serbes entrèrent dans la maison de Stoyan Gurin de Krklé et ligottèrent le mari, la femme tandis que les enfants pouvaient s'échapper. Les soldats forcèrent les coffres, emportant habits neufs, linge, bas et victuailles, etc., non sans avoir au préalable abattu quatre agneaux, qu'ils chargèrent avec le reste sur deux chevaux pour emporter le tout au campement du poste Tchanakoff Tchiflik à Varovichté.

Le 8 avril, deux femmes du village de Douratchka-Reka furent enlevées et emmenées dans une maison turque à Palanka. Là, elles servirent toute la nuit à la satisfaction des passions des officiers serbes.

74. (P. 28.) — L'ancien Voïvode bulgare Krsto de Résén fut tué par les Serbes. Le Voïvode Krsté Léondieff de Lérine fut décapité par les Serbes et on retrouva son corps aux environs du village de Béréchani (Bitolia).

75. (P. 28.) — Le 11 avril, Bogoï Nicoloff de Léchani fut tué sur le chemin entre Okhrida et Velgochti.

76. (P. 28.) — Le 23 octobre, le colonel serbe Katitch arrête à Prilep le prêtre bulgare Ivan Antonoff et le sacristain Koné Popeff, âgé de septante ans. En prison, tous deux furent grossièrement injuriés à cause de leur foi, ainsi que maltraités et battus jusqu'au sang en raison de leur nationalité bulgare.

77. (P. 28.) — Le chef de district de Palanka décida qu'une somme de cinq à trente francs serait payée par « feu ». Plus de vingt mille francs furent ainsi recueillis pour son entretien personnel. Il disait lui-même ne recevoir aucun traitement de son gouvernement. Les tapis de ceux qui se refusèrent à verser le montant fixé furent enlevés, et ceux qui n'avaient rien à donner furent emprisonnés.

78. (P. 29.) — Le même chef de district de Palanka enlève de force les jeunes filles et les veuves pauvres pour recruter le personnel d'une maison publique de la ville. Il en résulta une grande panique parmi la population de Palanka. Les femmes s'arrachaient les cheveux de terreur et d'autres, telles que les filles de Stoïanka Bogdanova (Prorokova), Rada et Elena, s'enfuirent à Kotchana pour mettre leur honneur à l'abri.

79. (P. 29.) — A Bitolia, l'ancien Voïvode Peter Oblakovtcheto fut arrêté et depuis on n'a plus retrouvé ses traces.

CHAPITRE VII

Les massacres commis en Macédoine par les Serbes sur les Turcs

Les « vainqueurs » à Uskub[1]

(D'après l' « Histoire de la guerre balkanique », de V. Chevalier, correspondant de guerre russe)

C'était dans un cabaret sale et étouffant, portant en souvenir de la révolution jeune-turque, le nom de « Liberté » et dénommé maintenant « Sloboda » que les correspondants militaires de tous les pays se réunissaient pour boire leur café en échangeant impressions et nouvelles.

De nouvelles, il y en avait peu, si même les habituelles récriminations contre les autorités militaires serbes, ne laissant passer ni lettres, ni dépêches pouvant donner au moins un pâle reflet des événements et de la situation, étaient susceptibles d'être ainsi qualifiées.

Les Anglais surtout étaient indignés ; ils ne pouvaient jamais s'accommoder des mensonges que les Serbes leur offraient de faire parvenir télégraphiquement à leurs rédactions.

Les élucubrations quotidiennes du « Pressebureau » serbe composées sur l'ordre du « commandement suprême » étaient deux fois par jour mises à disposition des correspondants. Invraisemblables de fond, leur forme audacieusement fantaisiste les rendait ineffablement ridicules.

Si l'imagination de l'auteur ne s'était donné carrière que dans le champ des opérations militaires, il nous aurait été possible d'ignorer ses produits, la fin de suprêmes combinaisons stratégiques justifiant les pauvres petits moyens de publicistique employés.

---

[1] *Chevalier*, « Histoire de la guerre balkanique », Pétersbourg 1913 (en russe).

Mais quel but raisonnable pouvait bien poursuivre les Serbes en inventant journellement des bulletins vantant la docilité et le dévouement des Albanais dans le sandjak d'Uskub et la solidité de l'occupation serbe, quand chacun de ceux auxquels ces mensonges étaient destinés voyait précisément tout le contraire sous ses yeux, et que, en admettant qu'on nous empêchât de dire la vérité, il n'y avait cependant pas d'autorité qui fût de taille à nous contraindre à la « farder » !

Quoique les dépêches des correspondants émanassent officiellement du « commandement suprême », elles étaient en réalité l'œuvre d'un groupe de jeunes gens inconsidérément placés à une censure pour laquelle rien, ni la compétence particulière, ni la qualification morale — comme on put le constater plus tard — ne les désignait.

De sorte que beaucoup de correspondants quittèrent l'armée, ayant reconnu l'inutilité de leur présence.

Ceux qui restèrent devinrent témoins des événements qui se déroulèrent à Uskub et aux environs et ils ne les cachèrent pas dès qu'ils purent parler.

Les eaux du Vardar, déjà témoins de tant d'horreurs, pourraient en dire long sur les « atrocités turques » exécutées par les Serbes lors de l'occupation d'une ville dont ils s'étaient cependant emparés sans coup férir.

La population musulmane du sandjak d'Uskub fut prise de panique dès l'arrivée des premiers détachements de l'armée serbe, et cette panique s'accrut proportionnellement, si l'on peut dire, à la « consolidation » de l'autorité serbe dans la région.

Pillages, incendies et exécutions sommaires en masse, le tout au milieu d'une fusillade ininterrompue et affolante, annoncèrent l'occupation solennelle des abords de la ville par l'armée du prince héritier.

Sous prétexte de rechercher les armes, les comitadjis et les soldats entraient de nuit dans les maisons des Musulmans, où ils s'abandonnaient à leurs instincts d'avidité et de sadisme, ouvrant une fusillade en règle à la moindre résistance de ces gens désarmés.

Quotidiennement, ces singuliers « gardiens de l'autorité légale » amenaient à la forteresse des centaines de Turcs et d'Albanais, où les « fortes têtes » — sur simple dénonciation des comitadjis, nouveaux « chevaliers du poignard » — sans preuve, ni enquête, étaient fusillés sans pitié ni vergogne dans la cour de la forteresse.

Quelques-uns de mes collègues — dont le président de « l'Agence télégraphique de Pétersbourg », M. R-v. et moi, fûmes une dizaine de fois témoins d'actes révoltants commis dans le quartier turc par les comitadjis, et, il faut le dire, plus rarement par les soldats.

Les autorités militaires supérieures fermaient les yeux devant toutes ces horreurs qui ne pouvaient guère contribuer au développement de la civilisation chrétienne en pays musulman.

On dit qu'il n'y a rien de plus dangereux que l'esclave qui brise ses chaînes et qui peut donner cours rageux à sa haine séculaire. Or, les chaînes des Serbes furent lourdes et ils les portèrent longtemps, il n'y a que cela qui puisse excuser leur férocité.

L'armée du prince héritier Alexandre entra à Uskub abondamment pourvue de cartouches, de munitions et d'enthousiasme ; il ne lui manquait qu'un peu de civilisation chrétienne et d'amour du prochain.

Cartouches et enthousiasme n'avaient que faire à Uskub, et on n'eut pas à s'en servir. La civilisation chrétienne ou, plus simplement, un peu d'humanité moyenne y était par contre autrement nécessaire et eût permis aux Serbes de s'acquérir l'estime de l'Europe. Les Serbes étaient bien imprudents de croire que des faits, dont le récit était arrêté par la censure militaire, resteraient ignorés de l'opinion publique de l'Europe.

* * *

L'un après l'autre, les correspondants militaires partirent. Des correspondants russes seuls, V. V. Zavatski-Derental (*Rousskia Vedomosti*) et moi restâmes ; néanmoins dans la majorité des journaux russes, paraissaient des nouvelles d'Uskub et de la Macédoine du Nord, dépeignant sous des

couleurs tendancieuses la situation dans le rayon d'occupation des armées serbes. Peu après, nous apprîmes à Belgrade que nos censeurs, membres du *Pressebureau*, étaient en même temps correspondants de quelques journaux russes, anglais, français, ainsi que d'une agence télégraphique allemande.

Il y avait là un impardonnable concours d'occupations. Mais il y eut mieux. La *Pravda* de Belgrade, organe des conservateurs serbes, démasqua plus tard ces messieurs comme recéleurs des télégrammes de leurs « concurrents » les correspondants, et, au dire de la *Pravda*, les nouvelles intéressantes ainsi « subtilisées », ces messieurs en faisaient état dans leurs dépêches envoyées à l'étranger.

Et si l'on ajoute à cela que les lettres n'arrivaient pas à destination, qu'une partie des télégrammes disparaissait en route, que ceux qui arrivaient, parvenaient avec dix jours de retard, nous aurons un tableau sommaire de la situation difficile faite aux correspondants militaires.

Vasili Smilev, instituteur bulgare à Uskub.[1] — Il raconte qu'à l'arrivée de l'armée serbe à Uskub, les autorités serbes engagèrent les instituteurs bulgares à se joindre aux bandes qu'ils étaient en train de former pour poursuivre les bandes turques. Il servit vingt ou trente jours dans l'une de ces bandes, mais la quitta parce qu'on y était constamment occupé à incendier, à torturer et à tuer. Il assista au massacre de dix-huit Turcs qu'on avait rassemblés dans l'école bulgare de la Tchaïr, nom d'un quartier de la ville. On les tua en plein air et on jeta leurs cadavres dans un puits, à côté des briqueteries. Cet événement arriva à neuf heures du soir, quatre jours après la fête de Saint-Paraskeva. Vasili put nommer quatre d'entre eux. Un peu plus tard, il vit le chef de police serbe, Lazar Ilyts, déjà responsable du massacre décrit plus haut, organiser le pillage du village de Butel. *Tout près de ce village, il rencontra quantité de villageois albanais qui fuyaient leur commune.* Un major serbe sou-

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, pp. 271-272.

leva le voile d'une jeune fille et l'embrassa; il fut tué par le père, sur le coup; là-dessus, la bande serbe massacra l'ensemble des fugitifs, hommes et femmes, au nombre de soixante. Le témoin avait vu le drame de ses yeux et l'avait rapporté, dès ce moment-là, au consulat russe. Après cela, il refusa d'avoir plus longtemps rien de commun avec les bandes serbes. Dans la suite, il fut expulsé d'Uskub avec les autres maîtres d'école bulgares.

On lit dans le numéro du 6 janvier du journal *Volonté*, sous le titre : **La terreur en Macédoine serbe :** « On télégraphie de Gorna-Djoumaya (ville bulgare à la frontière serbe), en date d'hier : A partir du 1er courant jusqu'à aujourd'hui cent-vingt Turcs arrivèrent du district de Tzarevo-Sélo, obligés de quitter leurs foyers en masse par suite des tortures insupportables qu'ils eurent à subir de la part des autorités serbes. Ils sont encore sous l'impression de terreur qu'ont provoqués en eux pillages, viols et enrôlements forcés dont ils racontent les détails.

On télégraphie de même de Kustendil qu'en date du 3 courant, 50 réfugiés de Tzarevo-Sélo sont arrivés dans un état lamentable ».

On lit dans le numéro du 6 février 1915 du même journal sous le titre : **Nouvelles atrocités serbes en Macédoine:** « Le 19 janvier Békir Hamid et Mahmoud Suléyman de Tzarevo-Sélo, district de Kotchana, furent arrêtés par des gendarmes serbes et emmenés au village de Zvegor où ceux-ci les frappèrent à coups de crosse de fusil. Leur dernière heure serait venue s'ils n'avaient acquitté une rançon de 160 francs. La femme Fatmé Husséin du même village fut enlevée par le maréchal-des-logis de cavalerie serbe Danko et emmenée dans la maison de Fetta-Bey où pendant trois jours elle fut le jouet et la victime de la dépravation de son ravisseur.

Cinq beys du village de Tzarevo-Sélo : Békir Hamid, Mahmoud Stamat, Démir Suléyman, Ariv Kourtich et Mehmed Ahmet ont été arrêtés sans cause par abus de force et d'autorité — si pareille autorité n'en a pas perdu jusqu'au nom ».

CHAPITRE VIII

Les atrocités serbes et les témoignages de la presse étrangère

Après tout ce qui a été exposé dans les chapitres précédents, et qui constitue à lui seul le réquisitoire le plus accablant qu'on ait jamais dressé contre n'importe quel peuple, voici les témoignages non moins décisifs de la presse étrangère. La presse étrangère! Mais n'est-elle pas intimidée, muselée à ne pouvoir que se taire ou tout au moins bridée à ne pouvoir dire que ce qui plaît à certains milieux? Pas tout entière, la grande majorité de la presse anglo-américaine ne s'engagea jamais dans les voies de la presse continentale. Les journaux d'Angleterre et d'Amérique ont pu être induits en erreur, mais ils n'ont jamais répandu sciemment de contre-vérités. Lorsqu'il s'est agi de massacres en masse, d'incendies de villages, de pillages et d'autres excès consommés par les Gréco-Serbes en Macédoine et en Albanie, la presse continentale, à peu d'exceptions près, garda un silence aussi prudent que significatif. Il n'y eut que les publications anglaises et américaines pour élever la voix, exprimer leur indignation et flétrir les procédés inhumains des envahisseurs.

Dans l'extrait de l' « Histoire de la guerre balkanique » de Chevalier, reproduit ci-dessus[1], on lit: « Les Anglais ne pouvaient jamais s'accommoder des mensonges que les Serbes leur offraient de faire parvenir télégraphiquement à leurs rédactions. »

C'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre à la loyauté, passée en proverbe, des publicistes anglo-saxons. Et on peut le leur rendre aujourd'hui encore; car, malgré l'effervescence des passions, la presse d'Amérique et d'Angleterre demeura dans la voie de la justice et de la vérité.

---

[1] Cf. p. 74.

Amicus Plato, sed magis amica veritas, telle était sa devise pendant les guerres balkaniques et elle y est restée fidèle pendant la guerre mondiale.

Voici quelques extraits de cette presse étrangère.

Pour les motifs ci-dessus indiqués, nous y avons fait bonne part à la presse anglo-saxonne ; nous n'avons eu garde non plus d'oublier la presse italienne dont nul n'ignore la haute valeur morale et qui est restée fidèle à sa belle tenue coutumière.

Témoignages anglais

Le **Manchester Guardian**[1] écrit : « La Serbie est un pays qui compte trente pour cent d'illettrés. Il faut qu'elle envoie des fonctionnaires dans un territoire conquis qui égale à peu près sa propre superficie, et les hommes les plus capables considèrent la province macédonienne comme un exil. Des agents indignes sont investis de pouvoirs souverains. Les conséquences d'un pareil état de choses sont dépeintes brièvement, mais avec force, dans une lettre personnelle arrivée récemment et traduite ci-dessous. Elle émane d'un ecclésiastique distingué, — il vaut mieux ne pas indiquer de quelle Eglise il fait partie, qui est natif du pays, mais a reçu une éducation européenne ; il n'appartient pas à la communauté bulgare persécutée :

« La situation est de plus en plus intolérable pour les Bul-
» gares : c'est proprement un enfer. J'ai eu l'occasion de
» m'entretenir avec les paysans de l'intérieur du pays. Ce
» qu'ils racontent fait frissonner. Il y a un fonctionnaire par
» groupe de quatre ou cinq villages ; ce fonctionnaire, avec
» six ou sept subalternes qui ont des antécédents déplora-
» bles, fait des perquisitions et, sous prétexte de chercher
» des armes cachées, on vole tout ce qui vaut la peine d'être
» pris. Ils fouettent, ils pillent, ils violent des femmes et des
» jeunes filles. Ils imposent arbitrairement de prétendues
» contributions de guerre. Un village de cent-dix familles a
» été imposé de 6000 *dinars* (250 l. st.), et on lui réclame

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 157.

» maintenant 2000 *dinars* de plus (80 l. st.). Le prêtre du » village a dû payer une rançon de 50 livres turques. De » pauvres émigrants, de retour d'Amérique, ont dû payer » de 10 à 20 napoléons pour avoir la permission de revenir » chez eux. Les fonctionnaires et les officiers volent sur » une grande échelle, grâce aux douanes et aux fournitures » militaires. La police est toute puissante, surtout celle qui » appartient aux services secrets. Des bandes de terroristes » serbes (comitadjis), recrutées par le Gouvernement, four- » millent dans tout le pays. Elles vont de village en village » et malheur à quiconque ose leur refuser quelque chose ! » Ces bandes sont libres d'agir comme elles l'entendent pour » « serbiser » la population. On empêche les bergers de mener » paître leurs troupeaux, sous prétexte qu'il pourraient ravi- » tailler les bandes bulgares. En un mot, c'est l'anarchie » absolue. Nous aurons bientôt une famine, car les Serbes » ont tout pris et. dans les conditions actuelles, personne ne » peut gagner sa vie. Tout le monde voudrait émigrer, mais » il est impossible d'obtenir même la permission d'aller dans » un village voisin. »

La **Quarterly Review** d'avril 1915. — « Le traité de Bucarest est né sur les ruines de traités rompus ; il repose sur la base branlante de « chiffons de papiers » en morceaux. Il n'est reconnu par aucune puissance et, par conséquent, on ne doit pas croire qu'il soit bien fait pour rendre caduques certaines dispositions antérieures de ces puissances formellement sanctionnées par elles. Le traité de Bucarest présente une série de points extraordinaires, pour la fixation desquels la vengeance a joué son rôle et qui vont à l'encontre du principe des nationalités comme ils sont en contradiction avec les lois économiques. *Il a condamné plus d'un million d'êtres malheureux à de telles conditions d'existence, qu'ils en regrettent la domination des Turcs.* »

La **Quarterly Review** d'avril 1915. — « *La persécution continuelle de ses compatriotes d'au-delà de la frontière* vaut à la Bulgarie des troubles intérieurs et l'expose à des dangers qui ne peuvent être conjurés que par la libération de ses co-nationaux. »

Daily Chronicle du 12 avril 1915. — « Par le traité de Bucarest, de grandes étendues de la Macédoine, qui sont bulgares de race, de dialecte, de religion, ainsi que de par leurs sympathies nationales, ont été annexées à la Serbie et à la Grèce. La Serbie en a reçu la plus grande partie et, *par les méthodes extrêmement sévères,* d'après lesquelles elle les a gouvernées jusqu'à la guerre, *elle a provoqué dans la population un état d'esprit désespéré.* Les causes de ce dernier ne pourraient disparaître que par certaines rétrocessions de territoire ; aussi longtemps qu'elles n'auront pas eu lieu, la Serbie et la Grèce d'une part et la Bulgarie de l'autre, seront pendant des générations entières dans l'impossibilité d'être de bons voisins. Un sentiment de vengeance subsistera et il paralysera toute action des Etats des Balkans, ainsi que cela a été le cas depuis le mois d'août. »

Commun Cause du 9 avril 1915. — M. Brailsford fait un exposé de la question macédonienne, à partir de la guerre russo-turque jusqu'à l'injuste traité de Bucarest, qui a livré certaines contrées indubitablement bulgares à la Grèce et la plus grande partie de la Macédoine bulgare à la Serbie et dit entre autres :

« Elle est ingrate la tâche de décrire le sort de la Macédoine sous la domination serbe. Les détails sont exposés dans le rapport de la Commission internationale Carnegie, dont je faisais partie. Aujourd'hui, nous préférons tous nous rappeler seulement avec quelle bravoure les Serbes se sont battus contre des forces bien supérieures et comment ils souffrent, au moment même de leur victoire, du fléau du typhus. Il nous faut néanmoins faire ressortir les faits eux-mêmes. *Ils ont aboli l'église bulgare; ils ont chassé ses évêques et ses instituteurs; ils se sont approprié les églises et les écoles et ont forcé les notables des villages, sous peine d'exil, à se déclarer sujets serbes loyaux, Serbes de race et d'élection. Ils gouvernent suivant un système du droit de la guerre, dont on ne saurait que difficilement trouver le pareil dans les annales du militarisme contemporain.* Si la Serbie, comme résultat de cette guerre, devait obtenir de

l'Autriche des territoires serbes étendus et par là un littoral le long de l'Adriatique, elle devrait rendre à la Bulgarie la partie bulgare non contestée de la Macédoine, avec les villes de Bitolia et d'Okhrida. Je dis de « rendre » parce qu'en 1912, dans ce malheureux « chiffon de papier » — le traité serbo-bulgare — la Serbie a reconnu ces contrées comme étant bulgares et a renoncé à toutes prétentions sur elles. Et si aujourd'hui elle se trouve en grand péril, c'est qu'elle n'a pu se résoudre à ce sacrifice, au lendemain duquel elle recevrait aussitôt le secours de la puissante armée bulgare. La Macédoine a joué le rôle principal dans la naissance de cette guerre mondiale. Elle continuera encore à menacer la paix durant une génération, si le régime définitif de la situation de la Péninsule des Balkans ne devait pas donner satisfaction à ses vœux nationaux. »

Le Règne de la Terreur en Macédoine

Des accusations très graves d'un journal anglais

(Service particulier du *Corriere della Sera*)

Londres, 8 novembre 1913, minuit.

Le **Manchester Guardian** publie aujourd'hui des accusations graves contre le gouvernement serbe pour le régime de la Terreur qu'il aurait instauré en Macédoine et qui est déclaré pire que la domination turque.

Le vieux et autorisé organe libéral, reproduit le texte d'une loi de coercition très sévère qui est entrée en vigueur à Uskub et à Monastir. En vertu de cette loi sont punis de cinq ans de travaux forcés tous ceux qui ne dénoncent pas les rebelles ; est passible de dix ans de travaux forcés quiconque ose dire quelque chose contre les fonctionnaires publics.

Un article de cette loi extraordinaire autorise les préfets à publier de leur propre initiative des ordonnances de police et d'édicter pour ceux qui les violeraient des peines allant jusqu'à trois années de travaux forcés.

« La Serbie — continue ce journal — n'est pas un pays à » population cultivée; le 80 % des habitants sont illettrés ; » or, maintenant qu'il lui faut pourvoir de gouverneurs et de

» fonctionnaires les pays conquis, d'une superficie presque
» égale à celle de la Serbie, il ressort le manque d'hommes
» compétents. Les bons refusant d'aller en Macédoine con-
» sidérée comme pays d'exil, il en résulte que des individus
» indignes sont investis de pouvoirs presque absolus. »

Les conséquences de cet état de choses sont décrites par un témoin oculaire, un ministre protestant, qui écrit :

« Pour chaque groupe de quatre ou cinq villages il y a un
» chef qui, avec six ou sept fonctionnaires subalternes, des
» individus aux précédents déplorables, opère des perquisi-
» tions dans les habitations et, sous le prétexte de chercher
» des armes, vole tout ce qui peut avoir de la valeur. Les
» habitants sont fouettés et les violences (sévices) sont à
» l'ordre du jour.

» Un village de cent-dix familles a été contraint de payer
» 6000 francs de contributions forcées, et maintenant on lui
» en réclame encore deux mille. Le prêtre de ce village
» pour se soustraire à l'exil dut payer 1500 lires. Les pauvres
» émigrés qui arrivent d'Amérique sont obligés de payer de
» 200 à 400 lires pour obtenir la permission de rentrer chez
» eux. A tout cela il faut ajouter la terreur qu'inspirent les
» bandes de *comitadjis* recrutées par le gouvernement, les-
» quelles ont pleine liberté d'action pour terroriser les popu-
» lations. »

D'après le même journal il n'en va pas mieux dans le territoire soumis aux Grecs. Il y a dans les environs de Salonique au moins trois mille Bulgares arrêtés comme suspects ou pour le simple fait d'appartenir à la nationalité bulgare. Plus grand encore est le nombre de ceux qui gémissent en prison dans les différentes îles. Ils furent arrêtés en juillet et attendent encore d'être jugés par la Cour martiale. Il y en a qui sont morts en prison.

« Si les Turcs avaient commis ces choses-là — dit le jour-
» nal — le concert européen en aurait été ému ; mais il faut
» croire que la Serbie et la Grèce sont trop puissantes pour
» être blâmées, ou bien il faudrait admettre que les atrocités
» deviennent respectables lorsque ce sont des chrétiens qui
» les commettent. »

The Nation, dans le numéro du 18 octobre 1918, sous le titre: «Comment faut-il procéder avec les Bulgares?» publie entre autres ce qui suit : « La véritable justice donnera sans doute la plus grande partie de la Macédoine à la Bulgarie, y compris la partie occidentale. La Serbie elle-même a reconnu la légitimité de cette solution par son traité de 1912. Elle l'a reconnu une seconde fois en 1915 lorsqu'au dernier moment elle était prête à l'accepter. *Elle la céda plus manifestement encore quand, sous son administration, elle la tenait sous un contrôle militaire et un régime exceptionnels ne lui accordant pas le droit de vote.* Tous les étrangers qui vécurent en Macédoine avant 1912, tant consuls que missionnaires américains et français, sont unanimes à reconnaître que la Macédoine était bulgare.»

Témoignages américains

M. *L. E. Brown,* envoyé spécial du **The Chicago Daily News,** qui se trouvait en Macédoine vers le milieu du mois d'octobre 1915, alors que les Serbes exerçaient leur plus cruelle domination, rapporte ce qui suit :

« La Serbie — dit-il dans le n° du 11/24 novembre 1915 du *The Chicago Daily News* — grâce à la seconde guerre balkanique, devint maîtresse de terres étrangères, dont la population est bulgare dans sa grande majorité. Cette circonstance la fit placer dans l'état de l'enfant qui, ayant avalé un grand nombre de pommes encore vertes, ne peut pas les digérer ».

D'après ce correspondant américain, les Serbes avaient toujours vécu dans la crainte de voir la population en Macédoine se révolter. Et pour s'en prémunir, ils avaient enrôlé tous les habitants de la Macédoine aptes à porter les armes, et les avaient envoyés sur la frontière austro-hongroise. Mais la crainte des Serbes de la population bulgare de Macédoine avait été telle qu'ils avaient contraint plus de 250,000 habitants d'abandonner leurs foyers pour faciliter les opérations militaires serbes contre les Bulgares et pour les empêcher de seconder l'ennemi.

« Sur la route de Prilep, s'allongeait un long convoi de réfugiés, Bulgares et Turcs pour la plupart. De loin, ils se confondaient avec l'aspect agréable de la nature, mais tout autre était le spectacle quand on les rejoignait. Vieillards, femmes, enfants, tous couverts de boue de pied en cap et les habits en lambeaux, cheminaient, mourant de faim. Chaque groupe de ces réfugiés était escorté de gendarmes serbes bien mis et armés de fusils. Ils conduisaient devant eux les réfugiés macédoniens comme l'on conduit du bétail au marché. »

Malgré cette terreur, le Bulgare de Macédoine n'a jamais défailli ni désespéré. Voici une scène que rapporte le correspondant américain :

« Nous rencontrâmes un prêtre et un instituteur. Je n'ai jamais vu de personnes d'un extérieur plus piteux et plus déplorable.

— De quelle nationalité êtes-vous, leur demandâmes-nous.

— Nous sommes des Macédoniens, répondirent-ils.

— Pourquoi répondez-vous en bulgare alors que je vous pose la question en serbe, demanda le drogman du consulat anglais qui était avec nous.

Le prêtre, naguère un colosse, et maintenant à demi-voûté par le poids de l'âge, nous dit que le bulgare était le langage de tous les Slaves macédoniens.

— Quelles sont les aspirations des Macédoniens, demandâmes-nous plus loin ? La réponse à cette question nous fut donnée par l'instituteur.

— Nous voulons un gouvernement national bulgare. Vous avez beau explorer cette contrée, vous ne trouverez un seul homme parlant le serbe. Si l'on ne nous donne pas une administration bulgare, nous préférerions le retour des Turcs, *dont le régime était plus humain que celui des Serbes. Ceux-ci nous volent et nous surchargent « d'impôts »* ; ils veulent bien nous pressurer parce qu'ils savent qu'ils ne sauraient nous conserver longtemps dans les limites de leur Etat.

Un gendarme nous ayant approché, nos deux interlocuteurs s'empressèrent de nous quitter car les Serbes soumettent à la bastonnade tous ceux qui se plaignent. »

Non moins intéressants sont les témoignages suivants, qui ont été fournis á M. Brown par deux médecins américains.

A Bitolia, nous avons trouvé quelques médecins américains. L'un d'eux me déclara :

— « J'ai été presque dans tous les villages de la Macédoine Occidentale pour prodiguer mes soins á la population, dont une grande partie avait été contaminée du typhus exanthémateux et de la diphtérie. Trois des gendarmes qui nous accompagnaient avaient été tués par la population. Si la population indigène le pouvait, elle eût déraciné et effacé tout ce qui est serbe en Macédoine ou tout ce qui est lié á la Serbie. J'ignore précisément quel est le nombre des habitants armés. Si une plus grande partie de la population pouvait se procurer des armes et si les Bulgares franchissaient le Vardar, une grande révolte éclaterait sûrement en Macédoine ; j'ai soigné par milliers ces villageois naïfs. Ils sont très reconnaissants et vous parlent de la révolte éventuelle avec une franchise déconcertante. Les Serbes n'ignorent pas cet état d'âme de la population et la plupart d'entre eux sont partis pour la Vieille-Serbie ou pour la Grèce. *La population macédonienne n'a jamais compté plus de 10 % de Serbes.* »

Un autre médecin américain qui se trouvait à Vélès, lors de l'arrivée des Bulgares dans cette ville, nous déclara :

« Les Bulgares sont entrés dans Vélès après quelques heures de combat. Le Vardar partage la ville en deux parties. Les Serbes s'étaient retirés dans la partie occidentale de la ville en face de l'autre qui était occupée par les Bulgares. Lorsque ceux-ci firent leur apparition, les Serbes étaient encore aux bords du Vardar, mais tout de même la population se porta au-devant d'eux pour les accueillir et les saluer. Elle voyait en eux des libérateurs et elle exultait de joie. A un certain moment, les Serbes, ayant reçu des renforts, purent reprendre la partie orientale de la ville. La population abandonna alors ses maisons et se retira avec les troupes bulgares. *L'armée bulgare trouvera en Macédoine tous les concours de la part de la population.* »

Témoignages russes

M. *N. Chevalier*, correspondant de guerre russe[1], qui avait visité Skopié quelques jours après l'entrée des troupes serbes, écrit : « *Pour dire la vérité, c'était une administration tout à fait ignoble, sans civilisation et loyauté.* A côté du chaos et du désordre qui régnaient non seulement aux premiers jours, après la prise de la ville — circonstance qu'on aurait encore pu excuser — mais même durant les deux ou trois dernières semaines, les troupes serbes ne se conduisirent rien moins qu'en «chevaliers sans reproche» vis-à-vis de la population locale.

» Les organes militaires serbes se montrèrent très peu soucieux lors de leur apparition en Macédoine de ne pas offrir des prétextes au déchaînement des passions nationales et de faire croire que des intrigues politiques de toute sorte ne seraient pas tolérées.

» Ils ne pouvaient, même au début, contenir leur haine traditionnelle contre les Bulgares et les Grecs, surtout celle qu'ils avaient contre les premiers ; la population de Skopié qui se composait principalement de Bulgares avait à peine, à l'occasion de la réception de l'armée serbe, hissé, en outre du drapeau national serbe, le drapeau national bulgare, que déjà des soldats serbes affairés couraient de maison en maison pour enlever les drapeaux bulgares et grecs, en déclarant aux propriétaires que Skopié et la Macédoine du nord-ouest devenaient désormais des territoires serbes, et que dans la «Vieille-Serbie» restaurée il n'y avait aucune nécessité de laisser flotter des emblèmes étrangers. »

M. *Victoroff Toporow*, actuellement directeur du bureau de presse russe à Berne, écrit :

« Les agents des autorités serbes ont complètement dévasté et ruiné la Macédoine au point de vue économique, ils ont imposé d'une manière tout à fait arbitraire la population

---

[1] *N. Chevalier*. « La Vérité sur la guerre des Balkans. » (Notes d'un correspondant de guerre) Pétersbourg 1913 (en russe).

bulgare. *C'est le joug moral et physique qui règne dans les nouveaux territoires serbes.* Les nombreux documents que j'ai personnellement recueillis à ce sujet ne laissent aucun doute sur les intentions bien arrêtées des Serbes de ne pas introduire même l'ombre de la vie civique dans leurs nouveaux territoires. Je suis obligé de faire remarquer que, non seulement dans la presse socialiste serbe, mais encore la presse bourgeoise grecque ont dénoncé cette situation anormale en Macédoine. »[1]

M. *P. Vinogradoff*, professeur à l'Université d'Oxford, écrit :

« Ce sont les armées bulgares qui ont fait face aux forces les plus redoutables de la Turquie et sans leurs efforts héroïques, ni les Grecs, ni les Serbes n'auraient pu remporter des succès durables. Il n'y a pas de doute non plus sur le caractère du régime substitué au despotisme turc en Macédoine par les nouveaux conquérants de ce malheureux pays. »[2]

M. *N. S. Derjavine*, professeur agrégé à l'Université de Petrograd, écrit :

« Au point de vue serbe, c'est simplement un malentendu que de voir des Bulgares à Skopié où il n'y en aurait jamais eu. Il est vrai que maintenant nous savons que, à la suite des mesures prises par les Serbes, et que le naïf Bélitch qualifie « d'humaines », *en peu de temps il ne restera pas trace de la population bulgare de Skopié et des autres parties de la Macédoine que la Serbie occupe*, comme il n'est pas resté trace des Bulgares de Nisch et Pirot. Mais jusqu'à la guerre de 1913, il y avait bien des Bulgares à Skopié qui formaient le noyau de la population agricole. »[3]

Le journal **Rousskojé Slowo** du 28 avril 1914 publie une correspondance de son collaborateur de Belgrade, M. G.-V. Darsky, dans laquelle il est dit :

---

[1] *Victoroff Toporow*, « Rouskaia Missl », novembre 1914.

[2] *Paul Vinogradoff*, « Opinion libre », p. 1, n° 40, 4 octobre 1914.

[3] *N. S. Derjavine*, « Les rapports bulgaro-serbes et la question macédonienne », p. 63. — Lausanne, 1918.

« Le talon d'Achille de la politique intérieure serbe est l'arbitraire administratif en Nouvelle-Serbie. Cela est de plus en plus évident, surtout à Skopié, le centre intellectuel et économique de la Macédoine. »

Témoignages français

Le commandant *J. Le Vallois,* qui connaît admirablement tous les problèmes balkaniques, écrit :

« Tout le sang versé par les Bulgares, dans les luttes terribles qu'ils ont soutenues pour la libération de la Macédoine, n'a eu pour résultat que de remplacer, pour leurs frères de race, le joug des Turcs, par un autre joug, incomparablement plus dur. »[1]

M. *L. Léger*, professeur d'histoire et de littérature slaves au Collège de France, membre de l'Institut, écrit :

« Sous prétexte que l'occupation d'Andrinople par les Bulgares n'avait pas été prévue dans les conventions et pour s'indemniser de l'aide fournie aux Bulgares lors du siège de cette ville (pendant la guerre des Balkans de 1912-1913), elle prétendait non seulement garder, mais serbiser la Macédoine. Or, pour serbiser les Bulgares, il y a divers procédés. Les Bulgares terminent généralement leurs noms en *ov,* les Serbes en *itch;* les Bulgares appartiennent à l'Eglise nationale présidée par l'*exarque :* les Serbes, eux, obéissent à un patriarche. *Par la douceur ou par la violence, les Serbes s'étaient appliqués à opérer ces deux transformations, mais ils s'étaient heurtés à de sérieuses résistances.* »[2]

Témoignages italiens

Le **Corriere d'Italia** du 6 janvier 1915. — « Lorsque l'existence de la Serbie parut sérieusement menacée par l'invasion autrichienne, les Serbes cherchèrent à obtenir, au nom de la fraternité slave, l'assistance de la Bulgarie. Mais à

---

[1] *J. Le Vallois*, L' « Eclair », du 24 juillet 1915.
[2] *Louis Léger*, « La Science et la Vie », p. 404, novembre 1915.

présent que le péril autrichien est provisoirement conjuré, les Serbes sont redevenus arrogants et provocants et, oublieux du slavisme, auquel ils ne se réfèrent que dans les moments critiques, *ils ont repris avec une cruauté inouïe les persécutions contre les Macédoniens. Des centaines de fugitifs arrivent chaque jour en Bulgarie et racontent les horreurs que la cruauté sanguinaire serbe a sur la conscience dans toutes les régions de la Macédoine.* »

Le prof. *Angelo Pernice* dans : « Origine ed évoluzione storica delle Nazioni balcaniche », un important ouvrage de 600 pages, écrit entre autres ce qui suit :

« La question macédonienne n'a pas été résolue à la conférence de Bucarest. Si le partage de la Macédoine a satisfait les exigences politiques et les ambitions de la Serbie et de la Grèce, il a fait passer le peuple macédonien sous une domination *plus dure et beaucoup plus tyrannique que celle dont il était « libéré », parce que les Serbes et les Grecs sont plus intolérants et plus experts dans les moyens d'extermination nationale que les Turcs* ».[1]

Témoignage belge

L'**Etoile belge** du 1er avril 1914. — « La Serbie fait tout son possible et ne s'arrête devant rien pour « serbiser » les Bulgares macédoniens. Les Serbes constituent une minorité insignifiante en Macédoine. La grande majorité est bulgare par la langue, par les sentiments et par la religion. Bitolia, par exemple, est une ville purement bulgare. On le sait très bien à Belgrade et c'est la raison pour laquelle on ne veut à aucun prix accorder à ces nouveaux sujets les droits dont jouissent tous les habitants de la Vieille-Serbie. Avant de leur accorder droits et libertés, le gouvernement serbe veut les assimiler et leur imposer la langue et la nationalité serbes. *C'est pour cela qu'il ferme les églises et les écoles bulgares et lorsque ces mesures paraissent insuffisantes, il ne*

---

[1] *Angelo Pernice*, « Origine ed evoluzione storica delle Nazioni balcaniche ». Ulrico Hœpli, editore, Milano, 1915.

recule même pas devant l'assassinat des insoumis de ce genre, après les avoir au préalable qualifiés de rebelle et d'assassins. »

Témoignages suisses

« Lorsque les troupes bulgares abandonnèrent les positions qu'elles occupaient au sud de Gidovichti, cent-treize soldats, blessés ou malades, restèrent en traitement au village de Pitchina.

Bien que le lazaret fut placé sous la protection du pavillon de la Croix-Rouge, il fut attaqué par la cavalerie serbe. Une épouvantable terreur s'empara des blessés et des malades. Une quarantaine, parmi les moins gravement atteints, parvinrent à prendre la fuite, mais leurs malheureux compagnons furent impitoyablement massacrés.

A Ouzem, les soldats serbes ont tué le notable bulgare Stoïmen Ivanoff, après avoir exigé de lui quatre-vingt louis d'or destinés, disaient-ils, à payer sa rançon. *A la reprise du village par les troupes bulgares, on trouva dans les tranchées serbes, pêle-mêle avec de nombreux cadavres de soldats, les corps de trois filles âgées de douze à quatorze ans, toutes trois victimes d'immondes souillures.*

La plupart des habitants de Kissilitza et de Drine, villages de l'arrondissement frontière d'Egri-Palanka, se réfugièrent sur territoire bulgare pour échapper aux exactions des soldats serbes. Partout où ils passaient, les Serbes exigeaient une rançon de vingt francs au moins par homme. A Zletovo, village de l'arrondissement de Kratovo, ils ont enlevé les membres de douze familles. *La femme du prêtre Constantin fut violée par une horde d'officiers, ils massacrèrent ses deux garçons et sa fille, âgée de quinze ans, fut enlevée.*

La femme du prêtre Alexo, du village de Chlégovo, district de Kratovo, ainsi que celles des prêtres Stoitche et Ponzo, de Paolichanti, Nicolas, de Sopot, et des vicaires de Chopsko-Rozare et de Kratovo, furent emmenées par des soldats serbes.

Un grand nombre de femmes des villages bulgares de Berovo, Vinitza, Leska, furent violées. A Erdjéli et Bogoslovetz, les soldats serbes violèrent des fillettes de neuf ans.

Le 2 juillet, les habitants de Radovich, avisés de l'arrivée de la cavalerie serbe aux abords de la ville, s'empressèrent de prendre la fuite. La plupart purent ainsi échapper au massacre. Néanmoins, quelques-uns de ceux-ci qui n'avaient pas su se hâter furent tués ou blessés. Les Serbes ayant mis le feu à la ville, les derniers survivants tentèrent de fuir, *mais ils furent rejoints par la cavalerie et massacrés.* La femme Petrof, qui se trouvait dans ce groupe avec son enfant, a été entraînée par un officier qui tenta de la violer. Comme elle lui opposait une vive résistance, il lui passa son sabre au travers du corps et assomma l'enfant.

En se retirant sur la rive droite du Vardar, les troupes serbes incendièrent les villages bulgares de Tremniek, Pardjévo, Bzovichta, Tchitchino, Gorno-Dissani, Dolno-Dissani, etc., etc.

Une dépêche du commandant des forces bulgares, datée du 23 juillet, fit connaître que le jour même les troupes serbes avaient tiré, à l'aide de mitrailleuses, sur une ambulance de campagne [1]. »

« Les Bulgares de Macédoine, délivrés du joug turc par les Bulgares, sont aujourd'hui placés sous le joug plus intolérable des Serbes et des Grecs. » [2]

« Les Bulgares attribués par le traité de Bucarest aux Grecs et aux Serbes se disent aujourd'hui plus malheureux qu'ils n'étaient sous le joug ottoman. » [3]

Témoignages tchèques

Le Tchèque *L. Niederlé*, le savant professeur d'archéologie et d'ethnologie à l'Université de Prague, sans doute, après Schafarik, le meilleur connaisseur de l'histoire slave, écrit :

---

[1] *Louis Eyer*, « Pro Bulgaria », pp. 81, 82. Vevey 1913.
[2] *Louis Avennier*, « La Suisse », du 18 février 1915.
[3] *Maurice Muret*, « Gazette de Lausanne », du 19 mai 1915.

« Le régime militaire serbe, qui aura à tenir la Macédoine sous les chaînes pendant plusieurs années, parle éloquemment de la nationalité de la Macédoine. Si elle était serbe, cette précaution eût été superflue. »[1]

Le journal tchèque le **Tchas**, en examinant la revision imminente de la constitution et la solution de la question de la succession au trône en Serbie, exprime l'opinion qu'il serait de la plus grande importance d'organiser équitablement l'administration dans les nouveaux territoires.

« La situation présente dans la Nouvelle-Serbie est intolérable et va non seulement à l'encontre de la constitution, mais encore de tous les principes économiques et civilisateurs. »

Témoignages serbes

Radnitchké Noviné[2], journal socialiste serbe. — *« S'il est vrai qu'on a libéré ces territoires, pourquoi alors y établit-on ce régime exceptionnel ? Si ce sont des Serbes qui les habitent, pourquoi ne les fait-on pas les égaux de tous les Serbes ?* Pourquoi n'applique-t-on pas la règle constitutionnelle selon laquelle « tous les Serbes sont égaux devant la loi » ? Si les guerres ont eu pour but l'*unification*, pourquoi cette unification n'est-elle pas, en fait, reconnue, et pourquoi crée-t-on des ordonnances exclusives, que des conquérants seuls peuvent créer pour des pays conquis ? D'ailleurs, notre constitution n'admet pas d'ordonnance de cette sorte ! »[3]

La **Pravda** du 13/26 novembre 1913. — « Si les députés des pays annexés siégeaient à la Skoupchtina, la presse étrangère,

---

[1] *Lubor Niederlé*, L' « Opinion libre », n° 11, 9 novembre 1913.

[2] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 150.

[3] Le Gouvernement serbe a publié pour les territoires nouvellement acquis, le 21 septembre/4 octobre 1913, un « règlement sur la sécurité publique » qui équivalait à une véritable dictature militaire et qui provoqua des cris d'effroi dans la presse étrangère. Ce « règlement » contient 31 art. et porte la signature du roi Pierre. C'est de ce régime exceptionnel dont parlent les *Radnitchké Noviné*.

mal disposée à l'égard de la Serbie, verrait se perdre le crédit où ses inventions malicieuses sur les atrocités serbes ont été tenues en Europe... ». « On ne peut pas se concilier une nation en lui réservant, de par la loi, une situation inférieure.»

De son côté le journal **Novosti** écrivait : « Un régime militaire convient parfaitement au pays conquis dont la population parle une langue différente, mais il n'en est pas de même pour un pays dont la population est entièrement serbe. C'est pourquoi, concluaient les **Novosti,** l'introduction d'un régime constitutionnel dans les territoires nouveaux est absolument justifiée. »

La **Pravda** du 28 novembre/11 décembre 1913 écrivait : « Comment, la population des pays annexés aura donc maintenant moins de droits qu'elle n'en avait sous le régime turc ? ».

— « Elle n'aura aucun droit, objectaient les **Novosti,** mais des devoirs seulement. »

La **Pravda** du 1er/14 décembre répliquait : « Il vaut mieux suivre Cavour que Bismarck, avec ces paragraphes de dictature, on marche droit à Saverne. »

Les **Radnitchké-Noviné** de Belgrade, du 12 avril 1914, écrivent dans une critique de la décision du gouvernement serbe d'envoyer dans les anciens territoires du royaume les soldats recrutés dans les nouveaux, et d'envoyer, au contraire, dans ces derniers les jeunes soldats des anciens territoires :

« La conclusion de cette mesure est un blâme pour le gouvernement serbe qui, cela est évident, n'estime pas la situation de la Serbie suffisamment sûre dans les nouveaux territoires et prend des mesures devant amener à tout prix la soumission des masses asservies et, plus tard, leur assimilation. »

Le 17 avril 1914, ce même journal écrit :

« Le Ministère de l'Intérieur permet et tolère en Nouvelle-Serbie l'activité purement politique, appelée « la Défense nationale » (Nurodna-Odbrana), qui est entièrement sous

l'influence de « La Main-Noire » ; il la laisse s'immiscer sans responsabilité aucune dans l'administration des nouveaux territoires et, sans aucun choix des moyens, assurer ainsi à son organisation d'une manière impudente et illégale par le pillage et le dépouillement de ce peuple accablé, des possibilités d'enrichissement. Cette puissante organisation est plus forte que la police. *« La Main-Noire » possède aujourd'hui encore le droit de prononcer des arrêts, de frapper et de mettre à mort. Et tout cela se passe sous le manteau du patriotisme. »*

A propos des paroles adressées par Sazonoff à la Serbie et à la Grèce, à savoir : qu'il ne suffit pas d'occuper une contrée, mais qu'il est encore indispensable de gagner l'amour et la confiance de la population, la **Pravda** de Belgrade fait remarquer dans un article de fond de son numéro 135 de l'année 1914 que « M. Sazonoff a parfaitement raison » et que dans les nouveaux territoires serbes, l'administration actuelle « non seulement ne saurait gagner l'amour et la confiance de qui que ce soit, mais qu'elle provoque bien plutôt le mécontentement, là même où on ne pouvait pas du tout s'y attendre. »

Le **Piémont** de Belgrade dit à ce sujet dans son numéro du 8 avril 1914 :

« Les territoires récemment libérés sont un véritable enfer, les fonctionnaires de police de Stojan Protitch, protégés par leur ministre tout puissant, se sont transformés en brigands. Il n'y a pas le moindre petit coin de Vieille-Serbie qui ne soit dépouillé par ces détrousseurs de grands chemins en uniforme. **Le régime des nouveaux territoires ébranlera notre pays jusque dans ses fondements. »**

Le **Srbsky List,** paraissant en langue serbe à Genève, dans son numéro du 6 mai 1918. publie une lettre ouverte signée de Milan Krlevitch au Ministre de la guerre de Serbie, général Bojidar Terzitch :

« Il serait trop long d'énumérer dans cette lettre tous vos

actes arbitraires et les crimes inouïs que vous avez commis, tels que par exemple :

1. Les bandes d'apaches organisées pour se débarrasser des officiers et soldats indépendants et de vos adversaires politiques ;

2. Les émeutes de la division de Schoumadia, surtout celle du 17 août 1917 ;

3. Les meurtres secrets et publics et surtout le massacre des sous-officiers et soldats dans la région de Moglen, mêlés dans l'affaire du 17 août 1917 ;

4. La haine que vous avez semée et continuez de semer parmi les Monténégrins et les sommes que vous avez versées et versez encore dans ce but ;

5. L'arrestation, l'exil et la condamnation des officiers monténégrins, etc. »

* * *

L'enrôlement dans les rangs de l'armée serbe des Bulgares-Macédoniens étaient pour ceux-ci une chose si détestable que souvent les recrues macédoniennes refusaient de prêter serment.

Voici en quels termes un Serbe raconte dans le journal socialiste de Belgrade **Radnitchké Noviné** du 14 avril 1914 un épisode qui se passa à Kragouevetz :

« La date de la prestation du serment était fixée au 10 courant. De joyeux qu'ils étaient pendant les fêtes de Pâques, les conscrits avaient ce jour changé complètement d'humeur. Ils étaient tous profondément tristes et semblaient être en proie à quelque obsession.

» Enfin l'heure attendue sonna. Les conscrits étaient rangés devant les casernes. Le commandant et l'aumônier ne tardèrent pas à venir et la cérémonie commença.

» L'aumônier rappela aux fils de la Nouvelle-Serbie[1] la fidélité qu'ils doivent à la Patrie et insista sur la nécessité pour les Serbes à consentir à de nouveaux sacrifices pour l'affranchissement de leurs frères subjugués au delà de la Save et du Danube.

[1] Nom que les Serbes donnaient à la Macédoine par eux annexée.

» Les nouveaux affranchis entendirent ce discours patriotique, muets et les yeux baissés.

» Le cri : *« nous ne voulons pas jurer »* retentit soudain au loin. Tout le bataillon, comme un seul homme, refusait de prêter serment.

» Je crois qu'il est inutile de vous décrire la suite des événements. J'ajouterai cependant que deux détachements du onzième régiment, baïonnette au canon, ont cerné *« leurs frères nouvellement libérés »*.

» La nuit est tombée sur ces entrefaites. Si ces malheureux ont survécu à leur manifestation spontanée, c'est ce que personne ne saurait dire. »

Témoignages bulgares

Nouvelles de Serbie [1]

Nous recevons de l'intérieur de la Serbie la lettre suivante :

« Les Macédoniens Bulgares se rendent à contre-cœur à la guerre : ils sont emmenés par force sur les positions. Bien qu'ils exposent leurs familles à des représailles terribles, ils préfèrent déserter que de s'enrôler dans l'armée serbe.

Cette attitude s'explique aussi bien par les sentiments hostiles qui animent la population macédonienne envers ses oppresseurs que par les souffrances inouïes qu'ils auraient à subir s'ils venaient à être enrôlés comme soldats serbes.

J'ai eu récemment l'occasion de m'entretenir avec un soldat blessé de nationalité bulgare, qui venait d'arriver du front de bataille. Il m'a rapporté que les vivres sont insuffisants et que les soldats passent souvent des journées entières sans recevoir leur portion. Malgré les grands froids qui sévissent, les soldats portent des vêtements d'été. Aussi la mortalité dans l'armée a-t-elle de beaucoup augmenté.

Le service sanitaire de la Croix-Rouge, surtout ces derniers temps, fait complètement défaut. Au cours des combats de Koulitch, vingt des camarades du blessé qui venaient de

---

[1] *L'Echo de Bulgarie*, nº 417, du 22 décembre 1914, v. s.

recevoir des blessures assez graves sont restés sans secours médical. Huit d'entre eux réussirent à rejoindre la gare la plus proche et à monter dans le train sanitaire; les autres au nombre de douze ont succombé à leurs blessures. Ajoutez à tout cela le traitement brutal des officiers serbes à l'égard des soldats macédoniens et vous aurez une idée exacte des conditions dans lesquelles ces soldats sont appelés à combattre pour une cause étrangère.

Ordinairement les blessés et les malades bulgares sont renvoyés sur le champ de bataille avant leur rétablissement complet. C'est ainsi qu'on s'est comporté à l'égard de trente-cinq Bulgares d'Uskub, qui, encore souffrants, ont été envoyés rejoindre leurs régiments vers la fin du mois dernier. Les prières et les protestations de leurs parents n'ont pas été prises en considération. Les autorités de Vélès ont arrêté la femme d'Aleko Peltanoff parce qu'elle pleurait la perte de son fils tué à la guerre. »

Les Serbes en Macédoine [1]

Sans se préoccuper de la situation extrêmement critique dans laquelle se débat leur pays, les autorités serbes en Macédoine redoublent d'ardeur dans l'accomplissement de leur ingrate mission et sévissent de plus en plus contre la population indigène. La relation des méfaits et des violences commises continuellement sur la population bulgare en Macédoine constitue une rubrique permanente de nos journaux; car chaque jour nous apporte de nouveaux renseignements sur les malheurs sans nombre endurés par nos conationaux subjugués. On nous communique maintenant les faits suivants :

Vers la fin du mois d'octobre des gendarmes serbes ont tué le maire (Bulgare) du village de Tchiflik, aux environs de Tsarévo-Sélo. Au lieu de procéder à l'arrestation des coupables, les autorités ont arrêté treize Bulgares innocents du même village et les ont emprisonnés. Sur la route de leur

---

[1] L'*Echo de Bulgarie*, n° 418, du 23 décembre 1914, v. s.

village à Tsarévo-Sélo, les malheureuses victimes ont été horriblement molestées par les gendarmes serbes qui les ont battues à coups de verges.

Des gendarmes serbes ont également essayé de tuer le maire du village d'Istevnik, dans la région de Tsarévo-Sélo. La victime n'a pu échapper à ses bourreaux que par miracle.

Au début du mois dernier, le nommé Thodor Ivantcheff, maire du village de Vinitza, arrondissement de Kotchani, a été arrêté et soumis aux pires traitements par les autorités serbes. Il n'a été jeté en prison qu'à l'état d'agonie. Non contents de l'avoir cruellement maltraité, les gendarmes lui ont enlevé une grosse somme d'argent.

Un grand nombre de réfugiés de la Vieille-Serbie ont été dernièrement installés dans le couvent de Leschko, arrondissement de Kratovo. Ces nouveaux venus chercheraient à se venger sur la population indigène des vicissitudes de la fortune.

Le 8 novembre, les Serbes ont enlevé de l'église de Tsarévo-Sélo tous les objets en or et en argent de la sacristie. La même méthode a été pratiquée au village de Blatetz, qui compte environ mille habitants.

Nous avons, d'autre part, reçu hier la communication ci-dessous de Kustendil :

« Les réfugiés parvenus de Tsarévo-Sélo et de Blatetz rapportent que les Serbes ont enlevé, il y a une semaine, tous les objets précieux des églises des villages de Drantché, Girliano, Dragobrachta, Laki, Lipetz, Vinitza, Razlovtzi, Mitrochitzi, etc. Les objets enlevés ont été transportés vers Chtip et Vélès ».

En Macédoine [1]

Le mécontentement parmi la population bulgare de Macédoine a considérablement augmenté ces derniers temps en raison des excès et des violences auxquels se livrent continuellement les organes des autorités serbes.

---

[1] L'*Echo de Bulgarie*, n° 432, du 10/23 décembre 1914.

Dans certaines localités ce mécontentement s'est traduit par des conflits armés survenus entre la population et les organes de l'autorité. Tel est le cas du village de Dragobrachta, région de Kotchani où, le 25 du mois dernier, les habitants pris d'un accès de désespoir en raison des sévices serbes ont engagé un véritable combat avec les troupes serbes qui ont eu un cavalier et un fantassin de tués. Les villageois, sans essuyer de pertes, ont réussi à se retirer dans les montagnes. Mais par contre leurs familles ont eu à subir la vengeance des soldats serbes. Le village fut mis en flammes et toute la population, formée de vieillards, de femmes et d'enfants, fut soumise à des tortures affreuses. Parmi les habitants qui ont été le plus maltraités se trouvent : Kolé Botcheff, Miloun Christoff, Kotzé Baltak, Kotzé Kapetansky et le prêtre Zafir Pétroff. Des réfugiés qui ont vu la scène rapportent que le prêtre Pétroff a succombé à ses blessures et que son cadavre a été enterré sur la route de Kotchani.

Les femmes qui ont été le plus molestées sont la femme du prêtre Pétroff, la belle-fille de Gueschew du quartier de Tchoucara, Stoïna du quartier de Krivorana. Toutes les maisons qui n'ont pu être dévorées par les flammes de l'incendie ont été démolies par les soldats.

Les vieillards, les femmes et les enfants arrêtés, on été emmenés à la prison de Kotchani. Parmi les détenus se trouvent la petite Blaja Daneva âgée de trois ans et Dostena Daneva âgée de douze ans.

En Macédoine [1]

On nous annonce de Gorna-Djoumaya :

Les autorités serbes en Macédoine ont procédé à l'enrôlement dans l'armée des vieillards âgés de 50 à 60 ans. Cette mesure, aussi bien que les violences continuelles des organes

---

[1] L'*Echo de Bulgarie*, n° 438, du 17/30 décembre 1914.

de l'administration, a suscité un exode en masse de nouveaux réfugiés.

Au cours de quelques jours seulement, du 4 au 8 décembre, cent soixante-dix réfugiés de l'arrondissement de Maleschevo sont arrivés dans notre ville. Ces réfugiés sont des villages suivants : vingt du village de Tsravnik, quarante du village de Razlovtza, trois de Pechtchevo, vingt du village de Trevotivichté, cinquante du village de Virné, vingt de Oumléno, quatre de Vladimirovo, six de Mitrochintzi et dix du village de Matchevo.

Ils rapportent avec effroi les excès et les violences des Serbes qui ont incendié tous les biens sis aux environs de ces villages. Toute communication entre les habitants des différents villages est absolument interdite. Il est également interdit aux villageois de se rendre à leurs travaux des champs. Malgré cet état de choses qui rend impossible la vie économique et malgré les réquisitions qui sont faites, sans aucun égard, les « porez » (impôts) continuent à être arrachés avec violence par les autorités.

Pour des raisons futiles et injustifiables, les Bulgares sont arrêtés et soumis à des bastonnades cruelles. En voici un exemple caractéristique : le 4 décembre, les autorités ont arrêté le vieillard Nicolas Illoff (60 ans), du village de Negrevo, région de Maleschevo, sous prétexte qu'il n'avait pas annoncé aux autorités le prétendu retour de ses trois fils qui se sont enfuis depuis longtemps en Bulgarie. Emmené à la prison de Pehtchevo, N. Illoff a succombé aux souffrances cruelles auxquelles on l'y avait soumis. Les Serbes l'ont enterré sans permettre à la famille de le voir.

Le maire du même village (Negrevo) est arrivé ici il y a une dizaine de jours, ne voulant pas mettre en exécution les décisions arbitraires et inhumaines des autorités serbes. Les Serbes l'ont remplacé par Grigore Dimitroff auquel ils ordonnèrent la mise en vente du mobilier des villageois qui ne s'étaient pas acquittés envers le fisc. Mais comme son prédécesseur, il a préféré quitter le village plutôt que de devenir l'agent des atrocités serbes.

La situation dans la région de Monastir [1]

(Lettre.)

Le 3 courant, les autorités serbes de Monastir ont procédé à l'arrestation de quatre-vingts personnes, originaires de la ville même, toutes accusées d'avoir voulu déserter! Ces nouvelles victimes ont été soumises aux pires tortures, après avoir été horriblement battues. Onze personnes ont succombé à la suite des mauvais traitements qui leur avaient été infligés ; tandis que treize autres ont été impitoyablement achevées à coups de revolver.

Les autorités militaires ont dernièrement entrepris l'enrôlement dans les rangs de l'armée des personnes âgées de 40 à 50 ans. Les enrôlés sont emmenés de vive force et il ne leur est même pas permis de faire les adieux à leurs parents. Ainsi le 15 novembre, un groupe de citoyens de la ville ont été, sur l'ordre d'un officier serbe, soumis aux pires traitements pour avoir voulu voir leurs fils avant que ceux-ci aient été expédiés pour la Vieille-Serbie. J'apprends même qu'à cette occasion les femmes auraient porté plainte auprès des consuls étrangers. Cependant, malgré la surveillance vigilante dont on entoure les conscrits, les désertions n'en sont pas moins nombreuses. Quatre-vingt-huit soldats originaires de la ville de Resna ont dernièrement pris la fuite sans qu'on ait pu les retrouver. Les autorités militaires serbes, en dépit des efforts déployés, ne sont pas parvenues à recruter la population rurale. La plupart des paysans ont, en effet, préféré gagner la montagne plutôt que de se résigner à servir dans les rangs de l'armée serbe. Le nombre des déserteurs de la ville de Monastir augmente également de jour en jour. Cent cinquante-six soldats ont dernièrement pris la fuite des casernes de la ville de Prilep.

Le 20 novembre, le nommé Pasko, ancien voïvode bulgare, a été tué en plein jour dans le village de Guiavato, aux environs de Monastir.

---

[1] L'*Echo de Bulgarie*, n° 442, du 21 janvier 1915, v. s.

Le 21 du même mois, un engagement sérieux a eu lieu aux environs des villages de Kroucha et de Tsaridvor, région de Resna, entre une bande locale et un détachement de gendarmes serbes. Ces derniers ont eu cinq tués. La bande a réussi à se retirer. Des arrestations en masse ont été effectuées à ce propos dans la région de Resna. Un grand nombre de femmes et même d'enfants en bas âge se trouvent également parmi les victimes de la haine que la population indigène inspire aux Serbes. La plupart de ces malheureux ont été conduits dans les prisons de Monastir, tandis qu'une partie a été retenue à Resna. Au cours du trajet de Resna à Monastir, plusieurs ont succombé à la suite des tortures auxquelles ils avaient été soumis. On annonce d'autre part qu'onze personnes ont également succombé dans les prisons de Resna à la suite des mauvais traitements qui leur ont été infligés. Trois femmes auraient accouché dans les cachots de Resna et comme les autorités avaient défendu qu'il leur fût prêté tout secours médical, les pauvres mères sont mortes avec leurs nouveaux-nés dans les bras.

Les prisons de Monastir regorgent de Bulgares, parmi lesquels on remarque également : Vassil Spassoff, Témelko Petroff, N. Spassoff et son frère Ivan, etc.

Au cours de la seconde quinzaine du mois d'octobre dernier, plus de 2000 conscrits serbes de la Vieille-Serbie sont arrivés dans notre ville. Ils ont été répartis comme suit : 200 à Okhrida, 100 à Resna et 300 à Dibra. Le 6 décembre, 250 hommes ont été encore expédiés à Okhrida. Le reste se trouve actuellement en garnison à Monastir.

On lit dans le numéro du 27 novembre 1914 du journal *Volonté*, sous le titre : « **Les souffrances des Bulgares en Macédoine** » : « On nous écrit de Gorna Djoumaïa : Malgré un froid rigoureux, d'innombrables troupes de réfugiés ne cessent d'arriver. Ces réfugiés ont été contraints de quitter leurs foyers par un hiver des plus rigoureux pour se soustraire à la terreur semée par les autorités serbes. Aussi, tous es villages frontières du district de Gorna-Djoumaïa regorgent-ils de réfugiés. Malgré toute la peine apportée à soula-

ger leurs maux, l'état de ces malheureux est vraiment lamentable.

Le 14 courant, Grigor Kostadinoff, Alex. Ivanoff, Nicolas Vassileff et Ivan Mouchkaroff, du village de Smoïmirovo, district de Maleehevo, tombèrent dans un guet-apens serbe. Les trois premiers réussirent à s'enfuir et se trouvent actuellement dans notre ville, tandis qu'Ivan Mouchkaroff, blessé, fut fait prisonnier par les Serbes. On ne sait rien du sort qui lui fut réservé.

La femme et l'enfant de Grigor Konstantinoff ont été arrêtés et maltraités; actuellement encore, ils sont détenus dans la prison de Berovo.

Le 16 courant, Gavril Ivanoff, Georges Mitoff et Nieolas Langoff revinrent au village, arrivant d'Istip, où ils avaient été lieenciés. Le jour même de leur arrivée, les autorités les sommèrent de payer 120 dinars chacun, et leur enjoignirent d'avoir à se tenir prêts pour un nouvel enrôlement. Sans en demander davantage, ces hommes abandonnèrent aussitôt leur village pour venir ici.

Le 13 novembre, des familles de l'Ancienne-Serbie, notamment de Kragoujevetz, furent installées à Berovo avec toute latitude d'incommoder à leur guise la population bulgare. Mêmes procédés à Tzarevo-Sélo, Pehtchevo, etc. »

On lit dans le numéro du 6 février 1915 du journal *Volonté* sous le titre : «**Nouvelles atrocités serbes en Macédoine**» : « Le 19 janvier des bandes serbes arrivèrent dans le village de Néjilovo (Kratovo) et se saisirent du vieux Krcsto Velkoff âgé de 80 ans, de sa femme Raïna et de sa fille Gurghéna, qu'ils battirent tous impitoyablement, après quoi ils abattirent un mouton pour faire ripaille (naturellement sans payer un centime). Il jetèrent à terre ce qu'ils ne purent manger et le piétinèrent. Dans le même village, furent battus par les gendarmes et les comitadjis serbes, les Bulgares : Hristo Alexoff, Stephan Alexoff, Petre Alexoff (quinze ans) et la femme Kotzana Janeva — précisons — furent violées : Persa Antova et Magda Petrova, la première par le gendarme Efrem et la seconde par le gendarme Savo.

Jane et Stephan Miteff du village de Valanovitz (Kratovo) furent arrêtées avec leur père Mité et furent emprisonnés à Kratovo après avoir été roués de coups. Stanichkoff, du village de Néjilovo, fut frappé à mort à la suite de la fuite de son fils Lazo.

Le 10 janvier, viol de la femme Raïna Vasseva par le gengarme serbe Erfem qui la roue de coups en guise de viatique. Mais le cas n'est pas isolé dans le village ; le gendarme serbe Ridis inflige le même traitement double à Gurghéna, une malheureuse fillette de quatorze ans. Raïna et Gurghéna sont laissées pour mortes. La première s'étant plainte au maire de la commune de Mouchkovo, celui-ci, bien loin de punir le coupable, railla la victime en lui disant : « Attends ! Demain je te dépêcherai d'autres gendarmes pour faire une partie de lutte avec eux. »

La Commission[1] (Carnegie) se rendit en plusieurs endroits (en Bulgarie) où les émigrés étaient temporairement réfugiés : Djoumaya, Samokov, etc. Le Gouvernement a compté qu'il y eut jusqu'à 111,560 émigrants qui se réfugièrent en Bulgarie. Ces réfugiés furent répartis en vingt-huit arrondissements. 50,000 d'entre eux environ vinrent des régions de la Macédoine qui appartiennent maintenant à la Serbie ou à la Grèce ; 2400 seulement furent rapatriés. Il en vint 30,000 des parties de la Thrace qui sont restées sous la domination turque. Ces chiffres furent publiés le 12/25 septembre (l'**Echo de Bulgarie**). Le 22 décembre/4 janvier 1914, un autre journal bulgare, le **Mir**, a publié une statistique plus détaillée de cette dernière catégorie de réfugiés. Malheureusement, depuis les événements de ces derniers mois, le nombre de ces émigrants venus de Turquie s'est élevé de 30,000 à 51,427 hommes, femmes et enfants. Cela représente la population de 108 villages qui furent abandonnés et de 10,934 maisons. L'hiver, qui s'annonçait déjà quand la Commission était en Bulgarie, est arrivé depuis. Par une correspondance de Haskovo, du 24 octobre/5 novembre, nous apprenons que ceux des émigrés qui

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale,* p. 137.

possédaient des chariots, des bœufs ou des chameaux, furent renvoyés à la suite de l'armée bulgare, à Gumuljina, et qu'on a dû en expédier encore 6209 par le chemin de fer. Mais tous les autres? Le même correspondant nous les représente insuffisamment vêtus et mal abrités, exposés au froid, menacés par la pneumonie et le typhus, et manquant parfois de pain pendant des semaines entières[1].

Une correspondance de Monastir, publiée le 29 novembre/12 décembre 1913 dans le journal bulgare **Mir**, relate : « Le 12/25 novembre, cinquante et un paysans bulgares ont été tués dans le quartier Boumba; un autre l'a été à Tchenguel-Karakolé, par les autorités mêmes. Les gendarmes pillent régulièrement les paysans qui reviennent du marché, après y avoir fait leurs ventes et leurs achats. Une quantité de paysans des villages de Ostribtsi, Ivanovtsi, Rouvtsi, Bala-Arkva, Vochéni, Borandi, ont disparu. Dans la localité de Krouchévo, on a frappé cinq personnes (suivent les noms); à Ostribtsi, neuf; à Ivanovtsi, huit; à Bérantsi, neuf; à Srédi, sept; à Obrachani, quatre; à Padilo, trois, etc. A Okhrida, depuis la retraite des « comitadjis » (au commencement d'octobre) toute la population est en proie à la panique. Pas de village qui n'ait ses victimes, surtout parmi les prêtres et les maîtres d'école. Rien qu'au commencement d'octobre, sont tués trois prêtres, cinq instituteurs et environ cent cinquante villageois ou citadins bulgares, sans compter cinq cents Turcs et Albanais. Des quartiers entiers sont détruits comme appartenant aux rebelles, entre autres, les maisons familiales des chefs Tchaoulev et Matov. Tous les jeunes hommes quelque peu intelligents, au nombre de cinquante, sont emprisonnés. On les torture au moins une fois par jour et on les laisse quelques fois trois jours sans nourriture. Tous les prêtres sont arrêtés, parce que, le 14 et 15 septembre, ils ont prié dans les églises pour le roi Ferdinand et l'archevêque Boris;

---

[1] Au moment où ce chapitre est sous presse, la reine Eléonora de Bulgarie parle encore dans la *Neue Freie Presse*, des 60,000 réfugiés qui se trouvent en Bulgarie, sans abris ni vêtements. (La remarque est due à la Commission Carnegie.)

questionnés, ils ont répondu que « tel était l'ordre de Tchaoulev ».[1]

Autres témoignages

Témoignage d'un professeur de l'Université de Czernowitz (Bukovine)[1].

« Très souvent les écrivains russes, serbes et autres écrivains slaves attaquaient la « pourriture » occidentale et promettaient au monde un avenir meilleur provenant des Slaves. J'ai pensé que ces Slaves apporteraient au monde des idées nouvelles et à l'Europe des moyens de rajeunissement. On a vu l'apparition de ces « idées » dans les territoires occupés par les Serbes. *La manière dont ces barbares y sévissent défie toute description. Les pillages et les assassinats y sont quelque chose de tout naturel. Des gens innocents, des citoyens honnêtes y sont privés de leurs biens et maltraités parce que Bulgares.* Les évêques, les prêtres, les instituteurs sont chassés sans façon, dépouillés et assassinés. On expulse au delà de la frontière des femmes toutes nues. »[2] Voilà ce que ces prétendus régénérateurs de l'humanité, ces rajeunisseurs de l'Europe, ont à opposer à la « pourriture » occidentale ! ! »

Le 2/14 octobre 1913, la correspondance suivante fut envoyée de Monastir à Vienne : « La ville de Monastir est presque entourée d'un cordon militaire. De peur qu'il ne se produise quelque mouvement parmi les Bulgares, les Serbes prennent des mesures de plus en plus draconiennes... Les pouvoirs publics veulent forcer les Bulgares à envoyer les enfants dans les écoles serbes. (Les écoles bulgares sont fermées.) Dans ce but, les gendarmes passent de maison en maison et préviennent que ceux qui n'enverront pas leurs enfants dans les écoles serbes seront punis d'amende : 100 fr. pour ceux qui n'envoient pas du tout les enfants à l'école ; 200 francs pour ceux qui les envoient dans les écoles autres que les Serbes (il y a quelques écoles « vlaks » ou roumaines);

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, pp. 171 et 172.
[2] *Dr Vl. Milkovitch*, L' « Opinion libre », n° 21, du 24 mai 1914.

600 francs pour ceux qui les envoient à l'étranger à l'insu des autorités. La jeunesse entre dix-neuf et trente ans n'a pas le droit de quitter le pays. »[1]

Voici un résumé de l'*Albanische Korrespondenz* que nous empruntons au **Mir** du 23 décembre/5 janvier 1913. A Kitchévo, cent cinquante paysans sont maltraités en présence des autorités ; *dix-sept personnes sont mortes de ces sévices et leurs cadavres ont été brûlés* Quant aux autres, sérieusement blessées, elles sont jetées dans une étable sans aucun secours médical. A Novo-Sélo, cinq paysans sont battus par les gendarmes serbes. A Planitsa, nous relevons six paysans tués par une patrouille serbe, quarante paysans tués en octobre et cinq maisons brûlées. Gvayacé est attaqué par une bande serbe : *quarante paysans sont mis à mort et leurs cadavres jetés dans les puits. En octobre, dans le même village, deux cents paysans sont massacrés et on s'empare de huit cents livres turques.* Toukhiné est pillé par une bande serbe. Pendant ce temps, à Uskub, on ouvre un théâtre serbe ; le ministère de l'instruction publique charge le professeur Ilits de recueillir les chants populaires des pays annexés, et le ministère de l'Intérieur cite comme une preuve de « l'extrême liberté de conscience accordée à toutes les confessions dans la pratique de leurs usages religieux », ce fait qu'on a permis aux musulmans de chasser pendant leurs jours de fête. *(Serbische Correspondenz.)*[2]

« Les évêques bulgares de Macédoine, expédiés par les autorités serbes, ont adressé à sir Edouard Grey un exposé relatif aux excès commis par les Serbes dans leurs diocèses respectifs et l'ont prié d'intervenir en faveur des Bulgares de Macédoine. »[3]

« D'après une nouvelle de l'Agence bulgare, les Serbes commettent de nombreux excès dans les régions nouvelle-

---

[1] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, p. 171.
[2] Idem, p. 173.
[3] *Journal de Genève*, n° 286, du 20 octobre 1913.

ment conquises. Ils ont condamné, par exemple 246 Bulgares, dont 11 prêtres, à dix ans de prison, pour avoir prononcé le nom du roi Ferdinand et du métropolite bulgare, pendant un service divin, au cours de la révolte albanaise, à Okhrida. D'autres sont condamnés comme comitadjis. Cette dernière accusation sert très souvent aux Grecs et aux Serbes pour combattre l'élément bulgare en Macédoine[1]. »

« On mande de Stroumitza aux journaux de Sofia que trois villages bulgares de la région de Tikwech ont été détruits et que les habitants ont été massacrés. Le doyen d'âge du village de Kireschnik, ainsi que tous les membres de la municipalité, avaient été tués. Le préfet de l'arrondissement de Negotin a frappé tous les paysans de la région de Tikwech d'un impôt forcé de cinq à cinquante francs par tête. »[2]

« Une collision sanglante s'est produite à Istip entre les habitants et la gendarmerie serbe parce que les habitants refusaient de se laisser incorporer dans l'armée serbe. De nombreuses familles fuient à Stroumitza. »[3]

« Le préfet de Stroumitza télégraphie que 1200 fugitifs provenant des districts d'Istip et de Keuprulu sont arrivés et 2000 autres sont attendus.

» En traversant la frontière, deux groupes de fugitifs ont été assaillis par des soldats serbes, qui en ont tué une quinzaine. »[4]

« Le correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, reproduit une information bulgare du Lloyd Ottoman suivant laquelle le nombre des musulmans bulgares (Pomaks) qui se sont réfugiés en Bulgarie pour échapper aux violences de la domination serbe dépasse 32,000 et augmente chaque jour. La Bulgarie officielle ne peut pas se soustraire plus longtemps à l'obligation de prendre plus résolument position. »[5]

---

[1] *Journal de Genève*, n° 314, du 17 novembre 1913.
[2] Idem, n° 277, du 9 octobre 1913.
[3] *Gazette de Lausanne*, n° 274, du 6 octobre 1914.
[4] Idem, n° 22, du 23 janvier 1915.
[5] Idem, n° 23, du 24 janvier 1915.

« *Au nord d'Uskub, sur la route de Katchanik, on a découvert les cadavres de 26 Bulgares qui avaient été libérés de la prison par les Serbes, puis assassinés.* En outre, 300 Bulgares de diverses villes de la Macédoine ont été emmenés par les Serbes à Katchanik. Les Serbes ont tué un grand nombre de Bulgares qui étaient occupés au transport de leurs convois. »[1]

« On mande de Kustendil : « *Les Serbes ont tué dans le bourg de Tsarevoselo onze personnes, dans le village d'Illiawo quinze et dans le village de Rzalowitza quarante.* A Kustendil, où le nombre exact des victimes est inconnu, des hommes et des femmes ont été arrêtés. Six bandes serbes, sous les ordres du major Vojna Popovitch, parcourent les villages, semant l'épouvante dans la population. Dans le district de Kotchani, les cruautés des Serbes rendent la situation chaque jour plus intenable. »[2]

« Le gouverneur de Stroumitza télégraphie qu'un nombre considérable de musulmans, hommes, femmes et enfants, se sont réfugiés hier en territoire bulgare devant la poursuite des Serbes. Les fuyards déclarent que l'agitation est extrême dans tous les villages des districts de Valandovo et de Tisewech à la suite des cruautés des autorités serbes. Hier matin, les populations soulevées ont tué les soldats serbes postés dans ces localités, mais des renforts de troupes sont arrivés aussitôt par chemin de fer d'Uskub et de Guevgueli et ont attaqué les rebelles. Ceux-ci sont restés pendant toute la journée dans les villages, finalement ils ont dû s'enfuir, poursuivis par le feu de l'artillerie et de l'infanterie. A la frontière, les fuyards ont tué les soldats de trois postes serbes et ont pénétré dans les villages bulgares de Tchepeli et de Zlechewo. Des mesures ont été prises pour désarmer les rebelles serbes qui sont arrivés ou qui arriveront encore à la frontière bulgare. »[3]

---

[1] *Gazette de Lausanne*, n° 297, du 28 octobre 1915.
[2] Idem, n° 92, du 5 avril 1915.
[3] Idem, n° 92, du 5 avril 1915.

Voici ce qu'écrit dans l'**Impartial Vaudois**, n° 47, *Spiro Kitintcheff*, un vaillant Macédonien :

« A Uskub, par exemple, ils commencèrent par forcer les commerçants d'enlever leurs enseignes qui toutes étaient en bulgare. Malheur à celui qui s'y refusait, car pendant la nuit quelques bandits venaient le prendre et l'emmenaient au siège de la « Main-Noire ». Elle était noire, en effet, cette maison, car celui qui y entrait ne voyait plus le jour. Moi-même j'ai risqué de laisser ma tête en ce lieu. Pourquoi ? Parce qu'un de leurs agents secrets qui inondaient la ville m'avait entendu siffler une chanson bulgare ! ! !...

...Pour pouvoir encore mieux exterminer la population bulgare, la « Main-Noire » avait à ses services des Turcs, anciens bandits qui étaient largement payés et qui ont commis des atrocités inouïes sur la paisible population. Ainsi à Uskub, un nommé Chouko, un nommé Métouche ; à Tikveche, un nommé Iaia Aga qui, avec leurs compagnons avaient, pendant la deuxième guerre balkanique, presque exterminé la population mâle de la région de Tikveche et Krivolak. Comme récompense de cet héroïsme, l'état-major général serbe leur a donné le grade de capitaine.

Les assassinats ne suffisaient cependant pas pour anéantir les Bulgares de Macédoine. Il fallait les ruiner aussi économiquement. Pour cela les autorités faisaient des réquisitions sans fin, elles imposaient des énormes contributions de guerre et se faisaient payer des impôts fantastiques. Ainsi celui qui payait sous le régime turc un impôt de fr. 200, comme c'était le cas de mon père, devait payer aux Serbes fr. 5000. Et à la fin qu'ont-ils imaginé ? Voilà : pour pouvoir appauvrir complètement les paysans, ils ont eu l'audace de prendre jusqu'à leur bétail, lequel était expédié en Serbie sous prétexte que ce bétail n'était pas aux paysans, mais qu'ils l'avaient volé aux Turcs. »

DEUXIÈME PARTIE

Les atrocités serbes en Albanie

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales

Dans la première partie de ce travail, on a pu voir, dans toute leur horreur, les actes de violence et les excès n'aboutissant que trop souvent à des meurtres individuels ou même à des assassinats en masse, auxquels les Serbes se livrèrent sur les populations chrétiennes orthodoxes de Macédoine, durant les guerres balkaniques. La paix de Bucarest ne mit même pas un terme à ces odieuses pratiques[1].

Or, détail qu'on on ne saurait trop mettre en évidence, c'est que ces populations appartenaient pour la plupart à la grande famille slave, qui comprend aussi les Serbes eux-

---

[1] Voici ce qu'écrivait en novembre 1913, au *Manchester Guardian*, un pasteur protestant habitant la Macédoine :

« La situation est de plus en plus intolérable pour les Bulgares ; » c'est proprement un enfer. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec des » paysans de l'intérieur du pays ; ce qu'ils racontent fait frissonner..... » les fonctionnaires et les officiers (serbes) volent en grand, grâce aux » douanes et aux fournitures militaires. La police est toute-puissante, » surtout la police secrète. Des bandes de terroristes serbes (comitad- » jis) recrutées par le gouvernement, fourmillent dans tout le pays. » Elles vont de village en village et malheur à qui ose leur refuser » quelque chose ! Ces bandes sont libres d'agir *comme elles l'entendent* » *pour serbiser la population.*

» On empêche des bergers de mener paître leurs troupeaux, sous » prétexte qu'ils pourraient ravitailler les bandes bulgares. En un mot, » c'est l'arbitraire anarchique dans toute sa beauté.

» Nous aurons bientôt une famine, car *les Serbes ont tout pris*, et » dans les conditions actuelles personne ne peut gagner sa vie. Tout le » monde voudrait émigrer, mais il est impossible d'obtenir même la » permission d'aller jusqu'au village voisin. »

En ce qui concerne les procédés serbes pendant la guerre, voici ce qu'on peut lire dans le rapport de la Commission Carnegie :

mêmes. On avait ainsi à faire à des peuples congénères et même, à entendre certains « savants » serbes, à quelque chose de plus. Car depuis de longues années, en falsifiant toutes les données de la science, la propagande pan-serbe ne cessait de soutenir que les Slaves Macédoniens n'étaient rien d'autre que des Yougo-Serbes parlant la langue et ayant les us et coutumes des Serbes. Elle s'était même donné tant de peine, cette propagande, que, les sympathies politiques de l'heure aidant, elle avait réussi à induire en erreur une bonne partie de l'opinion publique civilisée.

Congénères ou non, il y avait un autre fait qui aurait dû donner à réfléchir aux Serbes et influencer leur manière d'agir ; ces populations de Macédoine étaient de même religion qu'eux.

Et alors sous l'empire de ces diverses considérations on est tout naturellement amené à se dire que si les Serbes ont eu une attitude à ce point inhumaine à l'égard des Macédoniens chrétiens-orthodoxes, qu'ils prétendaient être leurs frères de race, à quels excès n'ont-ils pas dû se livrer dans les contrées habitées par des populations tout à fait allogènes, professant un autre dogme chrétien — le catholicisme — ou appartenant à une religion différente — telle que l'islamisme — et parlant un idiome absolument étranger ?

« La vie des individus a été vraiment à vil prix pendant ces mois » de guerre et la propriété privée n'en a eu aucun. Le vol était devenu » aussi commun que le viol... »

Et ailleurs la même Commission constate :

» ... Souvent nous apprenons que des biens qu'on a pris ainsi sont » envoyés *en Serbie ou en Grèce*. Nous connaissons le cas où les officiers » serbes ont reçu des *souscriptions* (souligné dans l'original) pour la » Croix-Rouge. d'autres où les ressources de la région ont été entière- » ment épuisées par des contributions réitérées. »

Et voici encore un autre témoignage :

« L'occupation serbe a été fatale pour la Macédoine ; un exemple » entre tant : Monastir comptait, avant l'invasion serbe, 80,000 habi- » tants ; après l'entrée des Serbes le nombre se réduisit à 20.000, avec » tendance à devenir encore moindre. Tout le monde quittait tout » et se réfugiait à Salonique, Florina et ailleurs ; les musulmans, une » fois mis en mouvement, ne s'arrêtaient qu'en Turquie ; bon nombre » se réfugia en Albanie. Ne pouvant vendre leurs immeubles, ils pré- » férèrent tout abandonner et s'enfuir au plus tôt. La vie commerciale, » si intense avant la guerre, cessa tout d'un coup ; la misère fit irrup- » tion en même temps que les armées serbes. »

Poser la question c'est la résoudre et on frémit rien que d'y penser. D'ailleurs les faits sont à l'appui de cette réflexion et dépassent tout ce que l'imagination peut inventer tant furent terribles les excès commis par les Serbes sur les populations albanaises, habitant des contrées que leur propagande, à coup de faux historiques et géographiques, s'est évertuée à imposer au monde, comme un prolongement de la *Stara Serbia*, alors qu'en réalité elles font simplement partie de l'Albanie dont elles constituent la région nord-est.

Les termes manquent pour rendre tout ce qui s'est passé. Il n'est pas jusqu'au mot massacre qui ne paraisse faible tant fut grande la part des raffinements et du sadisme au cours de ces horreurs.

La Commission Carnegie n'a pas cru devoir pousser son enquête dans les contrées albanaises du nord et du sud. Elle avait déjà suffisamment à faire à constater les crimes gréco-serbes en Macédoine proprement dite et ce qu'elle a vu l'a remplie d'épouvante. Qu'en eût-il été et que n'eût-elle pas eu à dire si elle s'était rendue en Albanie !

On pourra trouver sommaire la documentation de ce travail relativement aux événements de la première guerre balkanique, notamment en ce qui concerne les atrocités d'Albanie, mais la faute en est aux magnats de la presse continentale qui n'ont pas permis la publication des relations qu'immanquablement leurs correspondants dans les Balkans leur ont fait parvenir. Le mot d'ordre du « petit père » et de M. Schneider était de taire tout ce qui eût pu décréditer Serbes et Grecs. Comme il s'agissait surtout d'Albanais et d'Albanie, ce mot d'ordre était scrupuleusement observé, la politique tzarienne, prédominante à l'époque, n'admettant à aucun prix qu'il pût y avoir quelque part, dans un coin des Balkans, une nationalité albanaise. Depuis longtemps, sur les instances gréco-serbes, Pétersbourg avait décrété l'anéantissement de cet antique et noble peuple.

Seule la presse anglo-saxonne s'occupa quelque peu des massacres perpétrés en Albanie, mais ses relations ne sont pas complètes, car il n'a pas été permis aux correspondants anglais et américains de faire d'enquêtes approfondies sur

place. Indépendants et honnêtes, ces correspondants étaient tenus en suspicion par les Serbo-Monténégrins et par les Grecs dont *ils se refusaient à transmettre et à propager les mensonges* [1].

Restent les rapports officiels, consulaires ou autres, qui ne peuvent pas ne pas stigmatiser, avec toute la sévérité qu'elle mérite, la conduite des Serbes et des Grecs. Malheureusement ces rapports ne sont pas accessibles aux profanes, ils sont destinés à être ensevelis sous la poussière des archives en attendant qu'ils tombent eux-mêmes en poussière, ignorés et modestes... à moins que quelque fureur bolchévique ne vienne les dégager et secouer leur torpeur pour la plus éclatante publicité.

Il y a bien aussi la presse austro-germanique, qui, elle, a enregistré beaucoup de choses tenues cachées aux peuples latins, grâce à la conspiration du silence ourdie par les magnats de la presse boulevardière. Mais pour éviter jusqu'au soupçon de faire un procès de tendance nous n'avons pas voulu, dans les circonstances actuelles, puiser dans les journaux de langue allemande. Et nous ne nous sommes pas écar-

---

[1] On sait qu'à plusieurs reprises, au Monténégro, les correspondants des journaux impartiaux ont été enfermés, parfois pendant plusieurs jours, dans des écuries infectes et des caves humides. C'était pour les empêcher de *voir* et *d'entendre* en même temps que pour les mater et les rendre dociles aux suggestions venant *d'en-haut*.

C'est d'ailleurs un procédé cher aux Serbes et qu'ils ont déjà maintes fois pratiqué.

M. *Aug. Meylan*, dans sa relation « A travers l'Albanie », rapporte un fait qui prouve que la prétention des Serbes d'imposer *leurs mensonges* aux journalistes occidentaux n'est pas d'hier.

« A peine installé, dit M. Meylan, les démarches commencent ; ...le » commandant en chef, général Protitch (c'était en 1878), auquel je » m'étais fait recommander, m'envoyait un télégramme par lequel il » m'annonçait que les expériences de la dernière guerre avaient com- » plètement édifié le gouvernement serbe ; on ne tolérait plus de jour- » nalistes ; *on les avait comblés d'attentions et de décorations et les ingrats* » *avaient calomnié le pays.* »

Il est heureux pour ces pauvres Serbes, *injustement calomniés (!)* — malgré décorations ! et autres attentions ! — par les journalistes de 1877, qu'ils aient été si complètement réhabilités depuis les guerres balkaniques, par les représentants de certaine presse continentale contemporaine « dont le libéralisme — à l'exemple du classique *lucus a non lucendo* — consiste surtout à se permettre toutes sortes de libertés envers la vérité !

tés de ce principe. D'ailleurs, notre travail s'adressant surtout aux nations de l'Entente, il était tout indiqué de recourir de préférence aux sources anglo-latines. De sorte que, pour le moment, nous ne sommes pas en état de donner des précisions de détail : par exemple sur l'affaire *Prohaska*, ce consul austro-hongrois horriblement maltraité puis ignominieusement mutilé par les Serbes pour avoir voulu protéger contre leur rage sanguinaire, les femmes et les enfants albanais réfugiés à son consulat.

Il en va de même du martyre des prêtres catholiques albanais martyrisés et *crucifiés* pour les faire abjurer le catholicisme et embrasser l'orthodoxie, et qui sont morts dans des tortures épouvantables, victimes d'une foi que dignement ils ne voulaient pas renier.

Qui saura jamais dans tous leurs sanglants détails les tortures infligées par les modernes croisés de l'orthodoxie serbo-monténégrine aux populations albanaises catholiques de Bérane, d'Ipek, de Diacovo, de Prisrend et d'ailleurs ? Et quant aux musulmans d'Albanie, ainsi que nous l'avons déjà dit, les termes manquent pour qualifier les horreurs dont ils furent victimes.

Comme dans un rêve, vaguement, oh ! très vaguement, les peuples de l'Europe occidentale apprirent à l'époque que les Serbes, ce peuple élu du « petit père », avaient procédé à des exécutions — à des répressions, disait-on modestement — quelque part, là, dans les pays des farouches Arnaoutes, vers Prisrend, vers Diacovo, vers Liouma et vers Dibra et ailleurs encore ; un peu partout, quoi ! Mais personne ne se préoccupait outre mesure de savoir à quoi rimaient ces exécutions. Aucun gouvernement, aucune institution humanitaire n'a demandé qu'il fût projeté un peu de lumière pour voir ce qui se cachait derrière ces pseudo-répressions, comme les qualifiaient les Serbes et leurs amis.

Les gouvernements se taisaient, car tel était l'ordre de Pétersbourg. Quant aux peuples, ils ne pouvaient rien savoir de plus que ce qu'on voulait bien leur en dire, et les journalistes, oh les journalistes ! ils jubilaient, ils exécutaient la danse du scalp en chantant sur tous les tons les louanges de

la *vitalité débordante des jeunes peuples des Balkans*, autour des 3000 massacrés de Liouma ou des autres victimes que par centaines on immolait un peu partout dans l'Albanie nord-orientale au Moloch du pan-serbisme.

Car ce que Belgrade et ses protecteurs et ses amis qualifiaient de simples répressions, d'exécution de quelques individus turbulents, c'étaient en réalité des massacres en masse de populations, sans distinction d'âge ou de sexe, massacres froidement conçus et préparés avant même la déclaration de guerre à la Turquie. C'était tout un peuple qu'on exterminait ; c'étaient des centaines de villages qu'on mettait méthodiquement à sac, qu'on incendiait et dont on anéantissait la population ; ceux qui échappaient au fer et au feu — car on compte par centaines les victimes, la plupart des enfants en bas-âge, jetés vivants dans les brasiers qui consumaient ce qui avait été leurs habitations — mouraient de faim et de froid dans les cavernes des montagnes où ils se réfugiaient pour échapper à la rage sanguinaire de ces fauves à face humaine.

C'est sur les ordres de Belgrade que tout cela avait lieu ; les comitadjis de Voïa Tancossitch ouvraient la marche, répandant la terreur et la mort. A défaut d'armée turque inexistante en Albanie, depuis l'affaire de Koumanovo[1], c'est sur les populations inoffensives[2] que les Serbes exercent ce

---

[1] Voici ce que dit à ce sujet le commandant serbe *Dobrivoï Lazarevitch* dans sa brochure, « La Main-Noire » :

« ... quoiqu'ils (les chefs de la Main-Noire) eussent dû voir que notre » part dans la guerre avec les Turcs ne pouvait être envisagée que » *comme une opérette dans l'ensemble des opérations militaires* (c'est » nous qui soulignons), ce dont les Bulgares s'étaient parfaitement » rendu compte puisqu'ils nous demandèrent l'envoi de renfort d'une » armée à Andrinople, dès qu'ils se furent avisés que nous n'en avions » pas trop besoin pour poursuivre la campagne en Macédoine. »

M. *Protitch*, de son côté, dans la brochure « Les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique », brochure publiée en 1913 sous le pseudonyme Balkanicus, parlant de la bataille de Koumanovo, dit :

« Koumanovo fut un désastre pour toute l'armée turque du Vardar, » commandée par Zekki pacha. Complètement désorganisée, cette armée » se retira *toute* dans la direction de Monastir, poursuivie dans sa » retraite par les Serbes jusqu'à Monastir même. »

[2] Non seulement ces populations étaient inoffensives, mais trompées par les proclamations des *libérateurs balkaniques*, elles les avaient accueillis avec des sentiments tout différents de l hostilité ou même de l'indifférence. Voici ce que dit M. *St. Protitch* (Balkanicus), à plusieurs reprises ministre du royaume de Serbie, dans sa brochure déjà citée:

qu'on pourrait appeler leur « verve » sanguinaire, déçue par la débandade et le désarroi turcs. Ils s'abattent sur une région comme une nuée de sauterelles, ne laissant que ce qu'il fallait à l'armée régulière qui suivait, pour procéder à des rapines plus méthodiques. Quant à la vie humaine, comitadjis et réguliers en prenaient fort à l'aise avec elle. Ceux-ci n'y apportaient seulement qu'un peu plus de discipline, sans que les opprimés pussent s'en féliciter ; le résultat sanglant n'en était que plus complet. Telle était la manière. Les villages investis, on réunissait en un point désigné les hommes valides et « dans le tas » on faisait jouer les mitrailleuses. Puis cette belle besogne chrétienne accomplie, évidemment pour que nul parmi les survivants n'« en ignore », la soldatesque, rassurée par cette intimidation préalable, se livrait à des perquisitions domiciliaires à la recherche d'armes. En réalité, c'était pour toucher la « récompense » de l'action d'éclat précédente. L'opération terminée, on finissait en apothéose par l'incendie du village dans lequel on poussait à coups de crosse femmes et enfants pour animer le tableau[1]. Tout cela faisait partie d'un plan mûrement

---

« De Prizrend à Alessio, il y a 150 kilomètres. En certains points, » les *Albanais servirent eux-mêmes de guides à l'armée serbe. Ils lui pro-* » *curèrent des vivres*, car à travers ces gorges, ces défilés, il était im- » possible de porter avec soi d'abondantes provisions. Malgré tout, on » souffrit naturellement beaucoup de la faim. On ne souffrit pas moins » du froid. Le thermomètre descendit à —12° ; néanmoins un unique » soldat tomba malade en route. C'est *seulement après le passage de* » *l'armée* qu'il y eut un essai de résistance *dans le pays de Liouma et* » *dans un quartier de Dibra ;* des embuscades, cela va de soi. Cette » tentative de résistance, *rapidement et complètement* réprimée, ne fut » pas renouvelée d'ailleurs par la suite. »

Ceux qui savent lire entre les lignes, ceux qui sont familiarisés avec les détours et les arcanes du langage diplomatique n'ont pas besoin qu'on attire leur attention sur des points particuliers ; sans que nous mettions les points sur les i, ils voient toute la bassesse de la perfidie serbe et toute l'étendue de la terrible réalité qui se cache sous le dernier paragraphe de cette citation.

[1] « Les envahisseurs détruisirent 300 villages et 35,000 habitations, » laissant sans asile 330,000 âmes. 20,000 femmes et enfants furent » fusillés ou tués à coups de baïonnettes par les Serbes et les Monté- » négrins. » — *Boston Daily Globe* du 8 novembre 1915.

A la même date, le *Boston Herald*, sous la plume de M. Geo. Fred. Williams, écrivait : « Je crois en un Dieu de châtiment et de vengeance. Quiconque a manié le glaive périra par le glaive ; la fétidité des gaz de guerre allemands doit avoir pour les tranchées serbes la même saveur que la puanteur des cadavres albanais dont les Serbes ont jonché leur passage en Albanie. »

conçu et aussi délibérément exécuté. Ne devait-on pas exterminer les allogènes du pays pour permettre que quelques dizaines d'artisans-pionniers du serbisme, émargeant au fonds de la propagande de Belgrade, qu'on avait eu la précaution d'établir dans le pays avant la guerre, pussent assurer la *majorité* dont on voulait se prévaloir. Cela aurait permis à la Serbie de s'approprier le pays par self-détermination du peuple, comme on a pris l'habitude de dire depuis quelque temps.

Les officiers se faisaient un devoir de ranimer les « défaillances » de leurs subordonnés (voir enquête Carnegie). Au besoin ils sévissaient immédiatement contre ceux de leurs hommes qui, ayant la *conscience délicate*, paraissaient bouder à la besogne. En tous cas, ils ne se ménageaient guère à donner l'exemple des brutalités et du pillage. Sous ce rapport, ils payaient largement de leurs personnes et c'était leurs revolvers qui donnaient le signal des massacres. Ils obéissaient ainsi aux ordres reçus au moment de l'entrée en campagne. Aussi ne songeaient-ils *qu'à attiser la haine des leurs et à l'exacerber par des mensonges*. Il n'est pas jusqu'au sexe auquel appartiennent les mères qui n'ait voulu jouer son rôle dans cette curée. N'est-ce pas à une des réceptions officielles du Konak de Belgrade, quelques jours seulement avant la déclaration de la guerre, qu'une grande dame — grande par son rang, mais hélas ! point par le cœur — s'écriait à voix assez haute pour être entendue de tous les traîneurs de sabre qui lui faisaient cercle :

« Surtout n'en laissez pas ! » Mot si bien pris à la lettre qu'il devint l'obsession des blessés dans le délire de la fièvre, tel ce jeune et brillant officier, fils d'un haut dignitaire du royaume, qui ramené blessé à Belgrade, ne cessait de crier :

— Tuez-les ! Tuez-les tous ! N'en laissez pas !

C'était l'ordre qu'il avait reçu au moment de quitter Belgrade et cet ordre il l'avait scrupuleusement exécuté partout sur son passage et il ne pouvait l'oublier même sur son lit de douleur [1].

---

[1] Du reste, la haine des Serbes contre les Albanais, dont le plus grand crime est de se trouver sur le chemin de l'Adriatique, fait l'objet en Serbie d'une éducation en règle. Dès leur plus jeune âge, on y in-

A ce sujet, le rapport de la commission Carnegie reproduit (page 271) une déposition extrêmement caractéristique. C'est celle d'un instituteur bulgare d'Uskub, que nous transcrivons :

« *Vasili Smilev, instituteur bulgare à Uskub.* — Il » raconte qu'à l'arrivée de l'armée serbe à Uskub, les auto- » rités serbes engagèrent les instituteurs bulgares à se join- » dre aux bandes qu'ils étaient en train de former pour » poursuivre les bandes turques[1]. Il servit vingt ou trente » jours dans l'une de ces bandes, mais la quitta parce qu'on » y était constamment occupé à incendier, à torturer et à » tuer. Il assista au massacre de dix-huit Turcs qu'on avait » rassemblés dans l'école bulgare de la Tchaïr, nom d'un » quartier de la ville. On les tua en plein air et on jeta leurs » cadavres dans un puits, à côté des briqueteries. Cet événe- » ment arriva à neuf heures du soir, quatre jours après la » fête de Saint-Paraskeva. Vasili put nommer quatre d'entre » eux. Un peu plus tard, il vit le chef de police serbe, Lazar » Hyts, déjà responsable du massacre décrit plus haut, orga- » niser le pillage du village de Butel. *Tout près de ce village,* » *il rencontra quantité de villageois albanais qui fuyaient* » *leur commune*[2]. Un major serbe souleva le voile d'une » jeune fille et l'embrassa ; il fut tué par le père, sur le coup ; » là-dessus, la bande serbe massacra l'ensemble des fugitifs, » hommes et femmes, au nombre de soixante. Le témoin » avait vu le drame de ses yeux et l'avait rapporté, dès ce » moment-là, au consulat russe[3]. Après cela, il refusa d'a-

---

culque aux enfants, en même temps que d'autres données tout aussi édifiantes et nobles, la phobie de l'Albanais. La poésie, cette musique des mots qui, comme l'autre, devrait adoucir les mœurs, elle-même s'en mêle. Dans ses « Chants choisis de combat », le poète serbe Voïslav Ilitch chante les exploits de ces sept farouches bouchers de Belgrade qui massacrèrent 24 Albanais :

» en chantant et en buvant l'arack de leurs gourdes,
» l'eau-de-vie merveilleuse de Valyévo... »

[1] C'était là un grossier mensonge serbe, car tout le monde sait — et les Serbes l'ont avoué — qu'il n'y avait plus ni bandes, ni armée régulière turque dans le rayon d'Uskub, où s'est surtout manifestée l'activité des bandes formées par les autorités serbes. Le but de ces formations était évidemment tout autre.

[2] Souligné dans l'original.

[3] Admirons la candeur du témoin ! Comme si à cette époque les consuls russes n'approuvaient pas purement et simplement, si même ils n'étaient pas de mèche !

» voir plus longtemps rien de commun avec les bandes ser-
» bes. Dans la suite, il fut expulsé d'Uskub avec les autres
» maîtres d'école bulgares. »

Ce sont là des faits arrivés durant la guerre balkanique. Après la paix de Bucarest, la situation devint peut-être pire quoiqu'ayant perdu de son acuité. Ce qui la rendait intolérable c'est que, avec la conclusion de la paix, elle se présentait comme définitivement stabilisée. Les populations opprimées ne conservaient plus aucun espoir d'une délivrance même lointaine ; l'avenir se présentait sous les couleurs les plus sombres. Il ne s'agit plus de massacres en masse, du moins pendant quelques mois ; mais les assassinats et les meurtres toujours nombreux, remplacent *les exécutions et les répressions* du temps de guerre. Les Grecs dans le sud et les Serbes dans le nord y procèdent méthodiquement. Tous ceux qui, directement ou indirectement, gênaient leurs manœuvres de dénationalisation étaient impitoyablement supprimés, ce qui présentait aussi l'avantage d'être un exemple *salutaire* pour le reste de la population qui n'avait qu'à se soumettre ou à s'expatrier en abandonnant tout. C'est alors que les Serbes mirent en pratique ces *fameuses convocations* à Belgrade et Cettigné, où les *convoqués* n'arrivaient jamais, car il leur *arrivait* toujours des accidents mortels en cours de route? Tantôt c'était le fusil d'un des hommes de garde qui partait au moment où la victime s'y attendait le moins ; tantôt c'était la baïonnette d'un des gardes qui *se* plongeait par mégarde dans la poitrine de celui qu'on devait accompagner à Cettigné ou à Belgrade. [1]

---

[1] Les Grecs, eux, procédaient d'une manière quelque peu moins compromettante pour les autorités, dans l'Albanie du Sud et dans l'Epire du Nord (La Tchamouria). «... à cette époque-là (pendant l'occupation
» grecque) on n'avait qu'une chance sur deux de ne pas rencontrer à
» chaque pas quelqu'un *de ces inconnus* malheureusement *trop connus*,
» que les autorités grecques avaient régulièrement enrégimentés, pour se
» défaire des personnes qui s'opposaient à la réalisation de leurs des-
» seins et pour semer la terreur dans le reste de la population ». (L'*Albanie* du 25 juin 1918, Correspondance de Kortcha.)

En note, la rédaction de l'*Albanie* ajoute :

« *Un tel fils d'un tel a été assassiné par des inconnus*. C'était le refrain
» que répétaient invariablement pour les trop fréquents homicides —
» on en enregistrait parfois trois, quatre et même plus par jour — les

Après l'assassinat c'est la spoliation, un autre genre d'extermination. Durant la guerre les Serbes avaient tout pris [1] ; pendant la paix ils prirent ce qui restait encore aux malheureux habitants : *la terre.*

Car ayant supprimé les habitants, les Serbes se mirent à installer des colons, afin que leurs hommes d'Etat fussent à même de prouver, le cas échéant, que le pays était habité par des Serbes.

Belgrade télégraphiait à ce sujet en date du 8 mars 1914 (traduction de l'italien) :

« Le roi a signé le règlement pour la colonisation des nouveaux territoires.

« En vertu de ce règlement, ont droit de coloniser les régions inhabitées des nouveaux territoires, en premier lieu

---

» organes que la propagande pan-hellénique faisait publier à Coritza à » l'époque de l'occupation grecque ». (*L'Albanie* du 25 juin 1918.)

La Commission Carnegie rapporte de son côté :

« La vie des individus a été vraiment à vil prix pendant ces mois de » guerre et la propriété privée n'en a eu aucun. Le vol était devenu » aussi commun que le viol... là où la Commission était attendue (c'était » après la conclusion de Bucarest), comme dans la Thrace orientale, » nous avons vu un journal bulgare noter *que les horreurs ont diminué.* » De l'autre côté, à la frontière albanaise, où *ces horreurs allaient recom-* » *mencer, on (les Serbes) a eu soin de s'opposer au passage de la Com-* » *mission.* (C'est nous qui soulignons.) Un journal serbe (le *Targoviski* » *Glassnik*) a même soulevé à ce sujet une question... en disant qu'une » enquête internationale... c'était là selon lui une limitation de la sou- » veraineté, une intervention dans les droits de l'Etat. »

[1] Voici ce que nous racontait au début de 1913 un pauvre paysan de Kalmi, village de la Mouzakia dans l'Albanie du Sud, que les Serbes venaient à peine d'évacuer :

« Outre ce qu'ils (les Serbes) consommèrent en produits du pays, » sans payer bien entendu, durant tout leur séjour, outre nos réserves » et notre bétail et nos bêtes de somme qu'ils nous prirent par réqui- » sition de leur gouvernement, ils emportèrent en partant tout ce qui, » dans nos pauvres ménages, pouvait présenter une valeur, fut-elle » minime. C'est même cette attitude des soldats serbes, qui nous a été » en quelque sorte une consolation dans notre présente détresse ; car » nous avons ainsi appris qu'il existe sur la terre un autre peuple encore » plus gueux que nous. Tenez, les soldats serbes m'ont pris tout ce qui » était transportable, mais ils ont mis le comble à leur vilenie lorqu'ils » emportèrent jusqu'à un vieux cruchon dans lequel on conservait le » vinaigre et jusqu'à un tas de misérables chiffons, restes et déchets, » qui s'accumulent au fond des armoires de tout ménage pauvre. Ces » chiffons, absolument sans aucune valeur intrinsèque, je me serais » bien gardé d'introduire chez moi, s'il s'était agi de les prendre du » dehors... »

les citoyens serbes de ces territoires [1], puis ceux de l'ex-territoire national (Royaume de *Serbie*) et en dernier les Slaves de l'étranger. »

Et qu'on ne s'y trompe pas ; dans les *régions inhabitées* sont comprises non seulement celles dont les Serbes avaient exterminé les habitants, mais aussi celles dont ils s'étaient contentés de déposséder et d'expulser les occupants légitimes coupables de ne s'être pas pliés aux mesures de dénationalisation mises en œuvre par les Serbes. [2]

Avant de clore le chapitre de toute cette débauche de sang, de vol et de rapines, qu'il nous soit permis de citer un cas, plutôt une catégorie de cas tragi-comiques, qui n'en constituent pas moins une charge accablante contre le régime serbe. C'est le cas de ces Albanais musulmans, convertis par force à l'orthodoxie, qui se trouvèrent du jour au lendemain affublés de beaux prénoms serbes, jamais jusqu'alors entendus dans leur pays. Les pauvres gens ne pouvaient pas se les rappeler et ce d'autant plus que les Serbes, fidèles à leur louable habitude, ne se firent pas faute d'allonger, par surcroît, de la désinance *itch*, les noms patronymiques albanais, de leur sujets allogènes ; les quiproquos ne se comptaient plus ; on en vit à Podgoritza de ces malheureux Albanais qui, devant quelque redoutable représentant de l'auto-

---

[1] Il s'agit du petit nombre d'artisans-pionniers stipendiés, que la propagande pan-serbe avait installés dans les centres macédo-albanais, bien avant la déclaration de guerre à la Turquie. Il faut avouer que ces propagandistes par le travail, avaient bien mérité de leur patrie, car durant la guerre ils ont rendu des services inappréciables à l'armée serbe comme guides et surtout comme indicateurs et informateurs.

Mais cette mesure du gouvernement de Belgrade constituait encore une prime à la trahison, accordée à ceux des habitants des contrées albanaises et macédoniennes, qui — on en trouve malheureusement chez tous les peuples — avaient consenti à trahir leur patrie et à assassiner leurs propres frères.

Et c'était en outre une prime d'encouragement pour tous ceux dont la foi nationale pourrait éventuellement faiblir sous la pression d'inéluctablables nécessités de la vie matérielle.

[2] Les Grecs de leur côté ont procédé d'une façon analogue. Par une loi promulguée en 1914 la Grèce avait donné une apparence pour ainsi dire légale à la saisie des immeubles et des terres des musulmans de la Macédoine et des Albanais de l'Epire et des contrées de l'Albanie du sud que la Conférence de Londres lui avait attribuées. — Les dispositions de cette loi ont déjà été mises en exécution.

rité, suaient à grosses gouttes sous l'effort pour se rappeler leur nom chrétien ! Finalement les autorités elles-mêmes, durent leur conseiller de se faire écrire chacun son nom sur un morceau de papier, à produire en guise de pièce d'identité, à toute demande des organes du gouvernement !

* * *

Même après la délimitation, arbitraire au possible, des frontières entre la Serbie et l'Albanie, le gouvernement de Belgrade, n'a pas cessé de molester les populations albanaises restées au delà de ses frontières. On verra par les documents que nous produisons comment se produisit la révolte des montagnards albanais en 1913, son développement, et la conduite des révoltés à l'égard de ceux de leurs oppresseurs qui tombèrent entre leurs mains (voir Rapport Carnegie). On verra aussi ce qu'a été la répression serbe, si on peut considérer comme une répression le massacre de populations inoffensives, longtemps après que tout mouvement insurrectionnel eût été étouffé dans le sang.

A ces documents nous n'avons rien à ajouter ; car nous pensons qu'il est superflu d'insister sur la rectification qu'essayèrent de faire accréditer les Serbes.

Les incursions des Albanais en territoire serbe et leurs prétendues attaques contre des détachements de police serbe, sont des griefs vieux comme le monde ; on les trouve toujours à la base de toutes les entreprises militaires ayant pour but l'envahissement et la conquête du territoire d'autrui : tous les peuples ont eu à pâtir de semblables imputations mensongères au cours des siècles ; les Serbes doivent également en avoir eu leur part ; n'empêche qu'à la première occasion ils s'en servent contre des peuples plus faibles qu'eux.

* * *

Et nous arrivons à la fin du premier semestre de 1915 ; c'est de l'histoire d'hier, aussi nous n'insisterons pas sur les événements qui eurent pour théâtre cette partie des Balkans. Peu après le déclenchement de la guerre mondiale le roi d'Albanie est obligé de quitter le pays ; les Grecs, sous l'insti-

gation de puissances diversement intéressées et sous prétexte de rétablir l'ordre, étendent leur occupation sur les districts de l'Epire du Nord et de l'Albanie du Sud, qu'ils convoitent plus particulièrement. Peu après, c'est l'Italie qui, sous d'autres prétextes, occupe, pour commencer, l'île de Saseno, puis Vallona et finalement étend peu à peu sa domination sur autant de pays qu'elle en peut occuper. C'était la curée ; la Serbie et le Monténégro ne pouvaient par rester les bras croisés ; en bons voisins de l'Albanie, ils devaient en toute justice hériter de ses dépouilles. Le prétexte ? Mais les sempiternelles incursions des Albanais sur territoire serbe. Et ces incursions commencent de très bonne heure. M. R.-A. Reiss en signalait déjà à la fin de janvier ; mais il doit se tromper, tout comme il se trompe lorsqu'il affirme tant d'autres choses sur lesquelles nous nous réservons de revenir plus loin. En tout cas pour ce qui est des incursions albanaises les assertions de M. Reiss sont démenties par le déroulement même des événements.

En effet, d'après M. Reiss, les Serbes attaqués par les Albanais en janvier, *attendent que de nouvelles attaques aient lieu vers la mi-mai* pour se décider à sévir contre leurs *agresseurs* en entreprenant une « Strafexpedition » qui leur permettra d'occuper toute l'Albanie dans un délai de dix jours ! Or, tous ceux, qu'ils soient des Balkaniques ou des étrangers, qui connaissent les Serbes, n'ignorent point que ceux-ci sont absolument incapables de toute longanimité, à moins qu'ils n'y soient contraints par le respect qu'impose la force. Car en fait de longanimité c'en est une bien longue d'attendre de janvier jusqu'en mai, surtout lorsqu'il s'agit des Serbes, chez lesquels la soif de la vengeance l'emporte sur tout autre sentiment.

« Celui qui ne sait pas se venger ne sera jamais admis en paradis », enseigne un proverbe serbe.

On est donc forcément amené à penser qu'une *première tentative des Serbes*, en janvier 1915, *de se faire attaquer par les Albanais* pour acquérir le droit d'occuper leur pays par représailles, se heurta à quelque puissant *veto* intéressé, venu du dehors. On a dû négocier et cela a dû être long et

difficile, à juger par les articles de presse de l'époque, pour arriver à mettre, en parfait accord, tous les points sur tous les i. « Pendant ce temps — de l'aveu même de M. Reiss — les révolutionnaires restent inactifs ». La raison? Mais c'est qu'ils attendent que les *négociations* entre la Serbie et... mettons... la Patagonie, *aient abouti* et que *le droit d'envahir l'Albanie ait été reconnu aux Serbes.*

C'est donc juste au moment voulu que les *Albanais, dociles comme toujours,* recommencent *leurs incursions* et... le reste suit comme prévu par *les intéressés.*

Décidément, *l'explication de la combinaison* n'a pas été emmanchée avec tous les soins voulus par M. Reiss.

Il s'efforce, par une vraie avalanche de détails — les uns plus inutiles que les autres — de suppléer à la pauvreté de sa documentation et au manque complet de toute preuve acceptable; il cite pêle-mêle des noms de personnes et d'institutions politiques[1] connus pour avoir pris une part active dans les mouvements balkaniques de cette dernière décade,

---

[1] Nous avons sous les yeux la correspondance que M. Reiss adressait à la *Gazette de Lausanne* le 28 juin 1915, de Kragujevatz. On y trouve de tout dans cette correspondance; l'Autriche qui frustre la Serbie de ses droits sur l'Albanie et qui fournit des armes aux Albanais en 1913, afin que, sous les ordres « d'officiers et d'agents (?) austro-hongrois », ils pussent envahir la pacifique Serbie.

Le gouvernement serbe avait cependant prétendu, et cela bien avant M. Reiss, que cette révolte était « le résultat combiné des agissements des Albanais de l'Albanie autonome et des menées bulgares ». Qui croire? le gouvernement serbe ou M. Reiss?

Quelques lignes plus loin, les Jeunes-Turcs rivalisent avec l'Autriche en manœuvres contre la Serbie, bien entendu, et le prince Cyrille de Bulgarie se met sur les rangs pour occuper le trône albanais.

M. Reiss n'ignore aucune des réunions qui se tiennent tantôt *chez le fameux Prink Bib Doda,* tantôt *chez Akif Pacha.* Il connaît même les personnages qui prennent part à ces conciliabules, ainsi que la portée des délibérations.

Il sait encore que des « officiers autrichiens deviennent mahométants afin d'inspirer confiance aux Albanais (?) et qu'en même temps on cherche à réconcilier les Albanais musulmans avec les catholiques. » En effet, il n'y avait que les Autrichiens — toujours eux — renégats pour réaliser cette réconciliation.

En attendant, « les bandes albanaises sont commandées par des officiers autrichiens et jeunes-turcs ». Il y manque bien les officiers bulgares, mais leur tour viendra, lorsqu'il s'agira de *recruter les Albanais, pour massacrer la population de la Serbie occupée ou pour traîner en Asie-Mineure les 8000 jeunes filles serbes que les Bulgares vendirent aux Turcs !*

pour ne pas laisser au lecteur la latitude de raisonner et de passer par le crible de la logique les affirmations que M. Reiss avance, d'ordre de ses précieux amis. Malgré cela, on voit du premier coup les lacunes qui laissent percer le bout de l'oreille de l'inassouvissable impérialisme serbo-monténégrin.

Un autre démenti aux assertions de M. Reiss, encore plus cinglant si possible, est donné par la matérialité des faits.

« Les bandes albanaises, dit-il, commandées par des officiers autrichiens et jeunes-turcs et munies de canons et de mitrailleuses, s'attaquent le 12 mai contre les postes-frontières serbes. Or, le 26 mai, les troupes serbes, nécessairement très peu nombreuses à cause de l'état de guerre, se trouvent avoir tout ensemble *brisé la résistance des Albanais* et occupé les *villes d'Elbassan, de Tiranna et de Spas;* autant dire toute l'Albanie. Pour un tour de force, c'en est un, et même pour ceux qui connaissent le pays, impossible à exécuter, si *des bandes albanaises* ou autres, même *sans canons et mitrailleuses*, avaient opposé la moindre résistance.

Mais M. Reiss, en admirateur très humble et très obéissant des faits et gestes du gouvernement serbe, répète *les mensonges qu'on lui dicte*, et cette attitude est d'autant plus regrettable, qu'en sa qualité de citoyen suisse, il a beaucoup contribué à établir le crédit que l'opinion publique a accordé aux racontars serbes. C'est ainsi que la vérité a été truquée et qu'on a presque escamoté les nouvelles dévastations et les nouveaux massacres perpétrés par les Serbes au cours de cette *promenade militaire*, qui les a ramenés pour la seconde fois, dans l'espace de trois ans, sur les bords de l'Adriatique.

Car, fidèles à leur politique albanaise traditionnelle, les Serbes répandirent de nouveau l'épouvante parmi les populations et jonchèrent le pays de nouvelles ruines sur leur passage. Les censures militaires, amicalement disposées envers eux, n'ont pas laissé transpirer grand'chose de cette nouvelle activité serbe en Albanie.

C'est à peine si on a su qu'il y a eu *de nouvelles répressions*[1].

Parmi les journaux suisses, seuls à notre connaissance le *Neuchâtelois* et la *Sentinelle* (de La Chaux-de-Fonds) ont eu le courage de s'en occuper, avec un retard de plus de six mois, puisqu'il n'en a été question qu'en décembre 1915.

Ce n'est qu'en Amérique, aux Etats-Unis, que le nouveau calvaire imposé au peuple albanais a trouvé un écho généreusement sympathique. La presse s'est occupée de la situation désespérée créée en Albanie par suite de l'invasion étrangère, et l'élite des intellectuels américains a tenu à exprimer de différentes manières (meetings, initiatives de secours, études historiques dans les publications scientifiques, appels aux autorités, etc.) sa sympathie envers le peuple martyr.

Au grand meeting tenu à Boston le 7 novembre 1915 prirent part plusieurs milliers de citoyens de la grande république, parmi lesquels on a noté la présence de plusieurs notabilités de la patrie de Franklin. La résolution de ce meeting, approuvée à l'unanimité par l'assistance, porte entre autres :

«... Depuis la déclaration de la guerre européenne..... » la Serbie, le Monténégro et la Grèce, au lieu de respecter » l'intégrité de cet Etat souverain, créé par les grandes puis- » sances de l'Europe, ont envahi son territoire, dans *le seul* » *but de conquête, se sont emparés de ses récoltes et de ses* » *troupeaux, ont incendié ses villages, passé son peuple au* » *fil de l'épée et laissé la misère et les épidémies sur leurs* » *pas...* »

---

[1] Comme en passant, et sans y insister autrement, l'Agence Havas communique en date du 16 juillet 1915 :

« Ces derniers jours, à la suite de provocations d'agents étrangers » (il n'en a jamais manqué toutes les fois que les Serbo-Monténégrins » en ont eu besoin pour l'exécution de leurs plans), certaines tribus » albanaises se sont révoltées contre les autorités monténégrines. Des » *mesures énergiques* ont été prises pour *punir les coupables* et empê- » cher de *nouvelles révoltes.* »

Nul doute que, comme au temps du ministre Sébastiani, « l'ordre a régné à Varsovie » ; la seule différence qu'il y a entre les deux situations, c'est qu'en Albanie il n'y avait pas eu de révolte. Les Serbes et les Monténégrins occupaient depuis le mois de mai tous les points stratégiques du pays et avaient en outre procédé au désarmement. (Voir les dépêches de l'époque de l'Exchange Company de Londres.)

Parlant à ce même meeting, M. Geo-Fred. Williams, l'éminent homme politique et généreux philanthrope, a dit :

« Lorsque j'ai quitté l'Albanie, des milliers d'Albanais, hommes, femmes et enfants, mouraient d'inanition, bien qu'absolument innocents (When I came away, thousands of them were starving, though innocent of any wrong). »

* * *

Un autre moyen d'extermination des irréductibles Macédoniens et des allogènes Albanais a été fourni aux Serbo-Monténégrins par la guerre mondiale. Sous le couvert de nécessité stratégique, ils assignaient aux contingents macédoniens ou albanais, incorporés dans leur armée, les points les plus exposés du front de guerre en ayant toujours soin de les tenir sous la menace des mitrailleuses, prêtes à sévir contre toute velléité de recul ou de désertion.

Dans le récit de deux officiers français rapporté par l'*Idea Nazionale* de Rome, en date du 26 octobre 1915, on lit ce qui suit :

« La lutte qui suivit dans les rues de Belgrade fut acharnée, quoique l'armée régulière serbe n'eût pas attendu l'ennemi dans la ville et eût préféré occuper dès le commencement des positions un peu plus en arrière, mais plus propres à une longue résistance. On avait toutefois laissé à Belgrade, pour ménager aux Austro-Allemands la réception convenable, des contingents d'irréguliers. A noter parmi ceux-ci des *groupes d'Albanais* habitant les territoires conquis par les Serbes dans les deux guerres balkaniques, et qui sont devenus fidèles sujets de leur nouveau dominateur. Avec les Albanais restaient à Belgrade de nombreux comitadjis serbes, bandes de volontaires irréguliers, dont la plume peut difficilement rendre l'audace et le mépris de la mort, surtout lorsqu'il s'agit de défendre l'indépendance nationale. »

Ainsi donc, l'armée régulière nationale s'était prudemment esquivée, laissant pour défendre la capitale serbe les malheureux Albanais — dont les bataillons, pour des raisons faciles à comprendre, quoique régulièrement enrégimentés, ne sont pas considérés comme partie intégrante de l'armée

régulière — et pour les maintenir au feu, des bandes d'irréguliers, de comitadjis dont le *mépris de la vie...* des autres ne *saurait être décrit.*

Cette manière, doublement profitable pour les bourreaux, de se défaire en bloc des éléments allogènes, a été bien souvent répétée par les Serbo-Monténégrins durant la présente guerre.

Placés ainsi entre les mitrailleuses adverses et celles de leurs propres dominateurs, des bataillons entiers de Macédoniens et d'Albanais furent anéantis jusqu'au dernier homme sans grand danger ni compromission flagrante pour les Serbes.

* * *

Les lecteurs bénévoles qui, dans l'intérêt supérieur de la vérité et de la justice, auront parcouru ce travail, ne peuvent pas ne pas avoir noté notre souci d'appuyer tout ce que nous avançons par des documents d'une authenticité et d'une impartialité incontestables. Nous pouvons même nous vanter de n'avoir rien dit qui ne pût être prouvé par des témoignages irréfutables; cela non pas tant pour convaincre les lecteurs — car déjà dans la seule énonciation des faits il y a assez de véracité pour gagner la confiance et entraîner la conviction — mais bien pour confondre l'impudente outrecuidance des Serbes, lesquels profitant de l'engouement, par trop inexplicable, du monde civilisé européen en leur faveur, se permettent toutes les impertinences et en usent avec la vérité de la manière la plus exemplairement inconvenante.

N'est-ce pas dans la *Serbie*, interprète autorisé en Suisse des idées des hautes sphères gouvernementales serbes, qu'on a pu voir étalée l'accusation la plus sacrilège contre les maîtres de la pensée française, que tout le proche orient à très juste titre vénère comme les seuls dispensateurs de la lumière de la science et des sentiments les plus élevés et les plus nobles, dont puisse s'enorgueillir l'humanité en général et dont nous, les Balkaniques, nous avons tiré le profit le plus clair?

Mais laissons plutôt la parole à la *Serbie*, sauf à préciser après les faits auxquels s'appliquent les imputations blasphématoires.

Dans le n° 30 du 17 août 1918 de la *Serbie*, sous le titre : « Les Bulgares tels qu'ils ne sont pas », nous lisons :

« On peut dire la même chose de la Bulgarie, qui a poussé » à tel point sa propagande que, pour affaiblir l'effet des » témoignages bulgares, reposant sur les sources bulgares, » les Bulgares sont arrivés à s'adresser maintenant *aux* » *témoignages étrangers, inspirés par leur propagande* ou » provenant de l'ignorance de la situation réelle en Bulgarie. » Un exemple amusant de cette *psychologie extraordinaire*[1] » vient d'être fourni par le centre bulgare à Lausanne... » Nous faisons allusion au livre récent de M. Mikoff sur les » jugements étrangers sur la Bulgarie. Nos lecteurs connais- » sent l'œuvre magistrale[2] de M. le Dr V. Kuhne : *Les Bul-* » *gares peints par eux-mêmes* (Genève 1917). C'est un recueil » imposant d'extraits des journaux bulgares, une collection » très riche de documents authentiques sur la psychologie » générale et spéciale du peuple... Son livre est devenu une » sorte de bréviaire pour tout homme politique qui s'inté- » resse aux Balkans...[3] Pourtant, après beaucoup de ré- » flexions, les Bulgares ont trouvé un moyen pour affaiblir » l'effet du livre de M. Kuhne. Un Bulgare, M. Mikoff, a eu » l'idée ingénieuse d'*opposer aux témoignages bulgares les* » *témoignages étrangers.* C'est ainsi qu'il a ramassé[4] toute » une collection de déclarations faites auparavant par des

---

[1] Vouloir s'appuyer sur les enseignements de ceux qui font autorité dans toutes les branches de la science qui se propose la recherche de la vérité, est, pour la mentalité serbe, une *psychologie extraordinaire !* et avec raison, car les Serbes ne se préoccupent que de ce qu'ils peuvent avancer eux-mêmes et de ce que peuvent écrire sous leur dictée d'illustres inconnus.

[2] *Asinus asinum fricat.*

[3] Des journalistes bulgares — nous ne voulons pas dire des folliculaires — peut-être tout aussi illustres que M. V. Kuhne, écrivant sous l'empire des passions politiques, qui deviennent les guides — et quels guides ? leurs écrits constituant un *bréviaire*, dit M. Kuhne — *de tout homme politique* pour les questions des Balkans... Cela, par exemple, c'est trop fort ! Il n'y a que ceux qui sont trop infatués d'eux-mêmes, comme les Serbes et les Grecs, pour le croire et le prétendre. Les autres Balkaniques (Albanais, Bulgares) en sont franchement incapables.

[4] Ramasser ! Où ça ? Pas en tout cas dans le bourbier de mensonges et de falsifications dans lequel se vautrent les Serbes et leurs amis !

» *Français, Anglais, Italiens ou bien Américains !* Et avec » un orgueil bien mérité, il se tourne devant le public et lui » dit :

» — Ne croyez pas aux mensonges contenus dans le livre » de M. Kuhne. Ce sont les Bulgares qui ont fourni au » Dr Kuhne les matériaux, mais les Bulgares ne brillent pas » par l'amour de la vérité. Lisez plutôt ce que les étrangers » ont dit de nous et vous verrez les Bulgares tels qu'ils sont. » Les Bulgares peints par eux-mêmes, ce ne sont pas les » vrais Bulgares ! » (Les passages soulignés l'ont été par nous.)

Dans toutes les choses de ce monde, bonnes ou mauvaises, il y a une limite qu'on ne saurait dépasser sans imposer... l'admiration! Les générations humaines admireront les Romains non seulement parce qu'ils se sont élevés au summum de la noblesse et de la grandeur, mais aussi parce qu'ils ont atteint le nec plus ultra de la bassesse et de l'abjection. — Les Serbes, eux, incapables d'en *faire autant*, tâchent de s'imposer à l'attention du monde par l'excès de l'inconscience et de la fatuité. — Car sait-on qui sont ces *étrangers, ces Français, ces Anglais, ces Italiens, ces Américains* qui — tout comme un Dr Kuhne, un Dr Reiss ou un E. Denis — se sont laissés *inspirer par la propagande* bulgare ou entraîner par leur ignorance et dont M. Mikoff a *ramassé* les déclarations? Rien moins que G. Aubaret (délégué plénipotentiaire de la France à la Commission pour l'organisation de la Turquie d'Europe), le baron Adolphe d'Avril (diplomate et écrivain français), A. Balbi (géographe italien de célébrité mondiale), Victor Bérard, Ami Boué, Cousinéry, Lamartine, Th. Allom (l'architecte et voyageur-explorateur anglais), Blanqui (le célèbre économiste français), Cyprien Robert, Lejean, Malte-Brun, Aug. Dozon, Anatole Leroy-Beaulieu, Elisée Reclus, Louis Léger, Robert Pelletier, et tant et tant d'autres dont le nom et les œuvres sont autrement célèbres que ne pourront jamais l'être ceux des pauvres brochuriers volontairement ou inconsciemment égarés dans le maquis de la menterie serbo-monténégrine.

Car la pseudomanie des Serbes et des Monténégrins est

quelque chose de phénoménal, quelque chose qui s'impose à l'esprit dès le premier contact avec eux; cela revêt tous les caractères d'une épidémie contagieuse qui atteint même les étrangers, pour peu qu'ils se mettent à fréquenter plus que de raison les milieux serbes ou qu'ils en épousent la cause; les exemples sont trop nombreux.

Le Russe M. E.-D. Miagkoff, correspondant du *Rousskoïé Slovo*, dans son *Calvaire du Peuple Serbe*, dit, plein d'indulgence :

« Les Monténégrins, enfants primitifs de la nature, men-
» tent souvent d'une manière désintéressée et inconsciente. »

Pauvres chers menteurs inconscients et désintéressés !

D'un autre côté, M. le professeur Peneff, après avoir passé en revue toutes les manifestations de l'activité intellectuelle serbe, et avoir relevé les plus impudentes parmi les falsifications fabriquées par les savants serbes, se voit obligé de « convenir que le peuple serbe possède une capacité extraor-
» dinaire d'inventer, de tromper soi-même et de tromper les
» autres. »

M. J. Ivanoff, professeur à l'Université de Sofia, va plus loin encore : il prend en flagrant délit de faux M. J. Tsviitch, professeur à l'Université de Belgrade, qui *s'est fait un nom parmi les spécialistes de la géographie des Balkans*. C'est à propos de l'ethnographie de la Macédoine que M. Tsviitch, voulant faire profiter son pays de la quasi-célébrité qui s'attachait à son nom, se permit une série de falsifications progressives en raison directe de l'accroissement des appétits de la Serbie. Mais, pour son malheur, le professeur de Belgrade finit par se centredire, par se désavouer, en un mot, M. Tsviitch en arriva à s'infliger des démentis à soi-même[1].

---

[1] Voir les *Annales des Nationalités*, N° 22, du 15 novembre a. c. « La Macédoine et la science serbe », par M. J. Ivanoff, professeur à l'Université de Sofia.

Voici encore un exemple de falsification serbe. Nous l'empruntons à la *Correspondance balkanique* du 8 juin 1918 :

« ***Les mémoires du général Draguischevitsch.*** — Selon le *Moravski Glas*, paraissant à Niche, dans les mémoires du général serbe, Yovan Draguischevitsch, on trouve les déclarations suivantes : « Chargé par le roi Milan, d'élaborer une carte pour le pays de la Morava que la Serbie convoitait et dont elle sollicitait la possession au Congrès de Berlin (1878) le dit général fit une nouvelle carte basée sur celle de

Quoique ce soit là un sujet qui ne rentre pas dans le cadre que nous nous sommes fixés, nous ne pouvons terminer cette introduction à la deuxième partie de ce travail sans mentionner à titre d'exemple quelques faits de la pseudomanie dont les acteurs furent des étrangers qui se sont érigés en champions convaincus du panserbisme.

Voici M. R.-A. Reiss, professeur de police scientifique à l'Université de Lausanne, qui, dans une conférence sur la Serbie, faite à Lausanne le 15 février 1916, affirme *ex cathedra* une quantité de choses les unes plus merveilleuses que les autres sur le peuple serbe. Pour en donner une idée, nous en retenons l'affirmation suivante :

« La nation serbe, dit M. Reiss, est composée essentielle-
» ment ($^{9}/_{10}$) de paysans. Mais ces paysans, contrairement à
» une opinion *préconçue*, *ne sont nullement des ignorants.*
» *Tous savent lire et écrire* et, dans leur pays, c'est à l'école
» qu'est réservé le bâtiment le plus confortable et le plus
» coquet. Les Serbes aiment à se tenir au courant des évé-
» nements et *chaque paysan lit en moyenne trois journaux*
» *chaque jour*. C'est une véritable privation pour lui lorsque
» cette pâture intellectuelle vient à lui manquer. »

Or, voilà qui est diantrement faux ! Décidément M. Reiss est atteint par la contagion qui règne à l'état endémique chez les Serbes ; ce n'est pas nous qui démentirons ses assertions ; ce sont les Serbes eux-mêmes qui s'en chargent.

Léjean qu'il falsifia en remplaçant le mot « Bulgares » par le mot « Serbes ». Il présenta cette carte au cartographe expert du Congrès de Berlin, Kiepert, le célèbre ethnographe, qui devait se prononcer sur sa valeur scientifique. Celui-ci déclara ouvertement que le général serbe avait falsifié la carte de Léjean, en lui montrant la carte véritable de Léjean, lequel, quelques années auparavant, avait été proclamé membre de la Société des savants serbes, justement pour cette carte ; cette société serbe ne contestait pas à cette époque que le pays de la Morava fût un pays peuplé de Bulgares. Le général serbe, deuxième délégué serbe, attaché au premier délégué, Christitsch, au Congrès de Berlin, raconte en toute franchise dans ses mémoires qu'il rapporta ce fait à Christitsch et de quelle façon il s'était justifié de cette falsification devant Kiepert, en en rejetant toute la paternité sur les savants serbes, parmi lesquels il n'y avait personne ayant quelque notion de l'ethnographie de la Péninsule des Balkans; plusieurs parmi eux, dit-il, ne savaient pas lire une carte. Les mémoires du général Draguischevitsch ont dans ce cas une grande importance parce que témoignages d'une personne revêtue d'une mission officielle. »

Voici M. Jovan Tomitch, professeur, directeur de la Bibliothèque nationale, membre de l'Académie des Sciences, qui, à propos de l'ouvrage *O Yougoslovenskom Pokrétou*, de M. Miloslave Stoïadinovitch (Genève 1917), dit :

« Il paraît que M. Stoïadinovitch a beaucoup lu, mais » étant trop jeune, il comprend mal les affaires. Ainsi par » exemple il demande le suffrage universel pour le peuple » serbe. Cela ne peut pas se faire. En Serbie, il y a environ » 80 % d'illettrés ; si l'on donne le droit de vote à ces masses » d'illettrés, elles vont ruiner le pays en peu de temps. »

Et d'un.

M. Slavko M. Kossitch, dans sa brochure : *Pour la démocratie yougoslave*, publiée en serbe, à Genève, en 1918, dit :

« ... Mais voyons maintenant quelle est la situation littéraire en Serbie ? La dernière édition de l'annuaire du » royaume, celle de 1900, nous donne les tableaux suivants » des personnes sachant lire et écrire :

Citadins	166,580	Hommes	351,791
Paysans	256,853	Femmes	71,642
Total	423,433	Total	423,433

» En pour cent, ces mêmes chiffres, sans les enfants de » six ans et au-dessous, sont comme suit :

Citadins	55.00 %	Hommes	33.84 %
Paysans	15.01 %	Femmes	7.36 %
Total	21.03 %	Total	21.03 %

» D'après ces données, il y a donc en Serbie 78.97 % d'illettrés. Mais si on met en ligne de compte toute la population, c'est-à-dire avec les enfants de six ans et au-dessous, » le nombre d'illettrés est d'environ 85 %.

» Depuis l'année 1900, non seulement il n'y a pas eu d'amélioration dans la situation de l'instruction, mais, tout au » contraire celle-ci n'a fait qu'empirer. La preuve, nous » l'avons éloquente dans les nombreuses plaintes adressées » par les intellectuels du pays, ainsi que par le fait qu'environ 300 écoles primaires ont dû cesser de fonctionner » durant la dernière dizaine d'années.

» Dans le discours que M. Jovan Skerlitch, professeur à » l'Université de Belgrade, prononça en 1913 dans la Skoup- » chtina nationale, il est dit :

» Notre école primaire est délaissée... Même dans nos » anciennes frontières notre enseignement subit une terrible » crise. Nous n'avons pas même la moitié des écoles que » nous aurions dû avoir, et le quart des écoles qui existent » restent vides sans élèves et sans maîtres.

» . . . . . .

» De tous les départements le plus de femmes lettrées » donne, non pas celui de Belgrade, comme on pourrait » s'y attendre, mais le département de Kraïnski dans lequel » vivent des *Serbes* qui parlent le roumain ! Ce département » vient en tête avec un pourcentage de 14 % tandis que celui » de la capitale (la ville de Belgrade non comprise) n'a à pré- » senter que 5 % ! »

Et voilà, de deux !

Il nous reste encore le témoignage du *Manchester Guardian*, reproduit par le *Corriere della Sera* du 8 novembre 1913. Il y est dit textuellement : « La Serbia non è un paese di popolazione colta ; ha l'80 per cento dei suoi abitanti analfabeti. »

Comme on voit, nous sommes très très loin des trois journaux par jour de M. Reiss, qui ne peut pas même alléguer pour son excuse l'ignorance de la situation de la Serbie.

Inféodé corps et âme depuis quelques années à la cause serbe, ayant eu l'occasion et le loisir d'approfondir toutes les questions qui s'y rattachent, pendant ses longs séjours en Serbie, M. Reiss devait bien connaître la situation réelle. C'est donc sciemment qu'il a débité ces contre-vérités fabuleuses. C'est donc en pleine connaissance de cause qu'il a abusé, qu'il a fourvoyé ceux qui honorèrent de leur présence sa conférence du 14 février 1916[1].

Ce n'est pas d'ailleurs le premier ni le seul tour que

---

[1] La *Feuille d'Avis de Lausanne* du 15 février 1916 qualifie la conférence de M. Reiss de *captivante* — elle devait l être comme le sont tous les produits de l'imagination — et finit le compte-rendu par le traditionnel « on a chaleureusement applaudi le conférencier *documenté*. »

M. Reiss joue à ceux qui font crédit à sa parole. Depuis surtout qu'un aéroplane serbe l'a enlevé à « une hauteur dépas-
» sant 3000 mètres, afin de s'assurer personnellement[1] s'il
» est possible d'apercevoir les croix rouges placées sur les
» hôpitaux à Vertekope, que les ennemis *ont intentionnelle-*
» *ment bombardés* »[2]. M. Reiss a perdu tout contact avec les
» réalités et tel le Socrate des *Nuées* d'Aristophane, *il plane*
» *dans les airs et il ne fait aucun cas du soleil de la vérité.*

Et c'est ainsi que peu à peu M. Reiss en est arrivé à s'imaginer que sa parole seule, sans aucune preuve, suffisait, qu'elle valait bien celle du *Maître* et que le moyenâgeux *magister dixit* pouvait bien être renouvelé en sa faveur.

« J'ai déjà déclaré que je ne permets pas de mettre *mes paroles en doute* », dit M. Reiss dans la *Gazette de Lausanne* du 12 janvier 1916.

Devant un tel degré de suffisance, le mieux serait peut-être de s'incliner et se taire, c'est le procédé recommandé à l'égard de certaine catégorie de malades qu'il ne faut pas contrarier. Mais M. Reiss n'est point malade, il a pleine conscience de ce qu'il fait et de ce qu'il dit, il en revendique la responsabilité et puis... la vérité ne perd point ses droits, même en présence des cas morbides les plus graves. La

---

[1] La modestie de M. Reiss n'a pas de limites ; l'exorde de sa conférence précitée en est un exemple frappant. Il y dit entre autres qu' « il a pris résolument parti pour le droit contre l'injustice, sans se laisser arrêter par les *menaces de mort* qu'on ne lui a point ménagées (!!). La *reconnaissance* de ses concitoyens l'a amplement récompensé de son effort. »

On sait d'ailleurs, par d'autres déclarations tout aussi modestes, que M. Reiss s'est concédé une importance exagérément disproportionnée avec ses aptitudes. *Motu proprio*, il s'est érigé en juge informateur, enquêteur scientifique, juge et arbitre arbitraire en dernier ressort. Il a constitué des dossiers, il a même *fixé dès aujourd'hui l'histoire de la cause ou plutôt du prétexte direct de la conflagration européenne* (!) (*Gazette de Lausanne* du 10 août 1915).

Ailleurs (*Gazette de Lausanne* du 28 octobre 1915) en réponse à quelqu'un qui l'aurait accusé de faire la chasse aux décorations, M. Reiss, avec une modestie qui l'honore, étale devant les yeux des lecteurs tous les rubans qu'il possède afin que personne n'en ignore. Il va même plus loin, il dépose le bilan financier de son entreprise serbophile et c'est là que sa modestie éclate dans toute sa splendeur immaculée.

[2] Ordre du général P. Bogovitch, du 29 mai 1917, portant citation de M. Reiss à l'ordre du jour de l'armée, publié par le *Journal officiel* du ministère de la guerre de Serbie. Salonique, du 8 avril 1917.

maxime *amicus magister, sed magis amica veritas* est pour les honnêtes gens, de tous les temps et de tous les pays. Or, les faits contredisent toujours les affirmations de M. le professeur relatives aux Serbes, à leurs amis et à leurs ennemis. De sorte qu'à les constater tels qu'ils sont nous servons du même coup et la vérité et notre cause.

Si, à notre connaissance, M. Reiss n'a pas, brutalement, prétendu que le gouvernement bulgare aurait livré aux Turcs huit mille jeunes filles et femmes serbes[1], il n'en est pas moins allé de sa petite insinuation mensongère. Dans la *Gazette de Lausanne* du 3 avril 1918, il affirme, sur la foi de ses fameux *dossiers d'enquête*, qu'après la répression de la révolte serbe du printemps 1917 « tous les insurgés échappés » aux massacres, de même que la population paisible des » contrées où la révolte a eu lieu, ont été envoyés en Asie-» Mineure. Les villages ont été incendiés et le *pays vidé*, » comme disent les témoins ».

Nous ne ferons pas à M. Reiss l'honneur de nous attarder à le démentir. Ce qu'il affirme avec tant de présomption est tellement monstrueux, qu'il faut vraiment être Serbe ou satellite des Serbes pour avoir le front de l'avancer. Nous lui ferons toutefois remarquer que, pour un professeur de *police scientifique*, c'est agir avec une légèreté impardonnable que de répandre, sans pseudonyme protecteur, des illogismes d'un tel calibre.

---

[1] Le gouvernement serbe, lui, n'a pas reculé devant cette stupide monstruosité.

Abusant de la vogue imméritée que la question serbe avait acquise dans l'opinion publique européenne, grâce à une campagne journalistique longue et effrénée, menée à grands coups de grosse caisse, ce gouvernement voulut exploiter aussi le chapitre des déportations. Et pensant faire un coup de maître et dépasser tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans ce domaine, il lançait de Corfou des dépêches aussi maladroitement absurdes que la suivante :

« Corfou. fin mai 1918.

» Le ministre Iovanovitch a déclaré à la Skoupchtina que le haut » commandement bulgare avait livré aux Turcs, à titre de butin de » guerre, huit mille jeunes filles et jeunes femmes. » *(Gazette de Lausanne*, 6 juin 1918.)

Nota. — Le gouvernement serbe donne ici la mesure de ce qu'il serait capable de faire en pareille occurence. Il juge des autres par lui-même.

M. Reiss, mieux que quiconque, devrait savoir que les témoignages des soi-disant *témoins oculaires*, qui n'ont pas à redouter les sévérités du Code pénal pour faux témoignage, comme c'est ici précisément le cas, sont *presque tous* sujets à caution. Et même nous avons en l'affaire un motif de plus qu'il en soit ainsi : il s'agit en effet de témoins serbes faussant volontiers la vérité à l'encontre du vieux grognard de la pièce classique et de prisonniers bulgares qui, terrifiés, répétaient tout ce qu'on leur soufflait ou suggérait.

Quoi qu'il en soit, l'*énormité* incohérente lancée par M. Reiss a fait le tour de la presse intéressée et a servi en quelque sorte de point d'appui, peut-être même de point de départ, à la légende encore plus déraisonnablement monstrueuse de huit mille jeunes filles serbes garnitures de harems turcs [1].

---

[1] « Comment naissent les légendes. » — La *Gazette de Lausanne* du 6 juin 1918 (n° 153) reproduit une dépêche de Corfou aux termes de laquelle le commandement suprême bulgare aurait livré 8000 jeunes femmes à la Turquie. Il s'agit là d'une pure calomnie, mais qui montre bien les incroyables moyens dont se sert le gouvernement serbe pour tromper les neutres.

On pouvait en effet lire dans le N° 35 de *La Serbie* du 2 septembre dernier : « *Le Temps* du 8 août publie la lettre d'un Serbe, que nous reproduisons ici. Cette lettre, il l'a écrite dans les montagnes avec le sang de ses veines ouvertes et il y annonce que 6000 enfants et jeunes filles ont été traînés en Turquie par les Bulgares ». A la science de se prononcer tout d'abord sur la possibilité pour un homme, qui se vide ainsi, de faire de la littérature et d'avoir encore assez de sang-froid — à défaut du sang chaud qui a coulé — pour faire parvenir sa prose à destination. Mais ce n'est pas là que nous voulons en venir. Il y a mieux encore.

La Serbie a depuis resservi sa première histoire sous forme de reproduction d'un entretien avec Pasitch à Londres et naturellement en réitérant son profond dégoût de pareils procédés.

L'histoire reparaît maintenant en troisième édition, avec une nouvelle variante sur la fois précédente, qui n'en augmente pas la vraisemblance pour tout esprit non prévenu.

On voit le truc : répéter à différentes reprises dans l'espoir que la répétition finira par conférer l'authenticité aux faits qu'elle colporte.

On ne saurait que plaindre ceux qui sont forcés de recourir à de pareilles manœuvres et déplorer, presque encore plus, qu'il se trouve des grands journaux, qui veulent être informés, pour leur accorder aussitôt — sans critique aucune — l'hospitalité de leurs colonnes. Surtout par ces temps de papier si cher et de surabondance de nouvelles vraies !

En octobre 1915, M. Reiss se fait le promoteur d'un appel[1] au Conseil fédéral suisse en vue d'une intervention des neutres en faveur de la population civile serbe que les Bulgares et les Austro-Allemands *massacraient impitoyablement*[2]. Inutile d'ajouter que tous les milieux serbes et serbophiles font chorus. Or, M. Reiss savait parfaitement bien que ce qu'il avançait était faux ; qu'en réalité, il ne s'est agi que de répressions militaires, incontestablement méritées par la population des pays serbes occupés, et permises de tous temps par les lois de la guerre. *Dura lex, set lex.*

Nous laissons de côté les justifications qu'ont pu présenter les états-majors austro-germano-bulgare. Nous ne nous en tiendrons qu'à ce que disent les milieux sympathiques à la Serbie et, avant tout, à ce que dit M. Reiss lui-même dans une autre circonstance.

Dans sa conférence du 14 février 1916 déjà mentionnée, M. Reiss s'exprime en ces termes :

« L'armée serbe est profondément inspirée de l'esprit dé-
» mocratique. Tous les citoyens serbes valides portent les
» armes. Le premier ban est entièrement équipé. Une partie
» du second et le troisième (landsturm) n'ont pour tout équi-
» pement que le fusil, le ceinturon et la cartouchière. Ils
» vont au combat avec leurs vêtements de tous les jours. Ils
» n'en sont pas moins régulièrement incorporés dans l'armée
» et quand les Austro-Hongrois, affectant de les considérer
» comme des francs-tireurs, les fusillent sans autre forme de
» procès lorsqu'ils tombent entre leurs mains, ils commet-
» tent un acte absolument contraire aux lois de la guerre. »

---

[1] On se rappelle aussi les hauts cris qu'avait jetés à l'époque le gouvernement serbe dans les journaux à sa dévotion. Inutile d'ajouter que tout cela était fait pour masquer la vérité.

[2] On était plus expéditif à cette époque-là. On *massacrait* tout simplement, en attendant que M. Reiss et le gouvernement serbe eussent trouvé quelque chose de plus féroce : les déportations chez les Turcs !

Notons en attendant la modestie exemplaire de M. Reiss. Son appel est encombré d'affirmations telles que :

» Je sais ce que les Bulgares ont fait...
» J'ai vu les villes... et les villages détruits...
» J'ai examiné beaucoup de leurs victimes...
» Moi qui y étais, j'affirme que... »

C'est là plus qu'un demi-aveu. C'est la preuve que M. Reiss savait parfaitement ce qu'il en était de ces massacres de *prétendus non-combattants civils.* Il le savait même bien avant le grand public, et c'est précisément pour induire en erreur ledit public qu'il lance son appel dans les colonnes de la *Gazette de Lausanne* du 25 octobre 1915.

D'autre part, voici ce que les journaux, côté Entente, publiaient à la même époque :

L'*Idea Nazionale* de Rome, en date du 26 octobre 1915, rapporte en ces termes le récit de *deux officiers français* venant de Salonique :

« Avec les Albanais restaient à Belgrade de nombreux comi-
» tadjis serbes... parmi les comitadjis se trouvaient des vieux
» et des enfants (dei ragazzi) et même des femmes qui atten-
» daient l'envahisseur avec des bombes ou des fusils ou des
» couteaux, ou en se tenant tout près de tas de cailloux. Tout
» ce monde fit de vrais et réels prodiges de valeur et d'hé-
» roïsme... »

Le *Corriere della Sera* du 28 octobre 1915, par dépêche de Bucarest de son *service particulier,* complète ce récit de la façon suivante :

« Les Serbes se battent en désespérés. Des *citoyens* (citta-
» dini) *armés de fusils, des vieux, des femmes et des enfants*
» *avec des bombes à main descendent dans la rue pour*
» *combattre aux côtés des soldats.* Chaque maison, même la
» plus pauvre, possède sa provision de *cartouches et de mu-*
» *nitions...* »

La *Gazette de Lausanne* du 7 novembre 1915 rapporte d'après une dépêche de Copenhague en date du 6 novembre :

« Le correspondant du *Berlingske Tidende* avec les trou-
» pes autrichiennes en Serbie mande de Belgrade :

» ... où se trouve le seul hôtel encore ouvert. Dans cet
» hôtel les Allemands et les Autrichiens se réunissent et boi-
» vent de la bière toute la journée. En face des fenêtres de
» l'hôtel se dresse une potence où l'on pend les patriotes ser-
» bes. Il n'y a que les habitants les plus pauvres qui soient
» restés dans Belgrade. Fréquemment, lorsque les soldats

» font des patrouilles dans les rues, ils essuyent des coups de » feu ; les assaillants sont rarement pris... »

Après les journaux qu'on peut qualifier d'éphémères, voici une publication qui, elle, est destinée non seulement à survivre à la guerre mondiale, mais même à en rester le monument le plus grandiose que les lettres françaises aient élevé en souvenir de cette guerre ; nous voulons parler du **Panorama de la Guerre.** Tout le monde connaît ce *remarquable tableau historique et documentaire* auquel a collaboré *l'élite intellectuelle de la France* (académiciens, historiens, écrivains militaires, anciens ministres, parlementaires, correspondants de guerre, publicistes, etc., etc.). L'ouvrage conçu et publié par le lieutenant-colonel Rousset comprend plus de trois mille photographies (dont plusieurs du service officiel de l'armée) et de très nombreuses illustrations exécutées par des artistes éminents, pour *la plupart autorisés à prendre leur sujet sur les lignes de feu.*

C'est précisément une de ces compositions, une grande planche hors texte en couleurs, qui vient ajouter un nouveau démenti aux racontars du Gouvernement serbe et aux affirmations du professeur R.-A. Reiss. C'est le tableau de Thiriat, classé sub. N° 65 et portant comme légende : **En Serbie.** *Femmes et enfants serbes défendant leur pays.*

Est-il bien nécessaire, après cela, d'insister sur la fausseté des prétendus massacres de la population serbe ? Nous aurions voulu nous arrêter ; malheureusement, le mensonge serbe a la vie dure et l'imagination intéressée de ses serviteurs, parmi les publicistes occidentaux, est bien féconde.

Depuis les événements de l'automne de cette année, le mensonge serbe est devenu plus impudent que jamais, car cette fois-ci il se sent étayé de l'imposture grecque.

Le monde civilisé a été inondé de dépêches, d'articles et d'entrefilets de journaux, dans lesquels les intéressés décrivaient sous les couleurs les plus sombres et dans les termes les plus pathétiques les souffrances des populations macédoniennes et les prétendus excès auxquels se seraient livrés les Bulgares au moment de leur retraite. C'étaient les agences

télégraphiques serbe et grecque et aussi, pour la Suisse, le service télégraphique particulier de la *Gazette de Lausanne* (R.-A. Reiss?) qui se chargeaient de cette malpropre besogne. Malheureusement pour les Serbo-Grecs et pour leur claque habituelle, l'opinion publique ne s'est pas émue outre mesure de ce nouveau vacarme tendancieux, et les fauteurs en ont été pour leurs frais.

Car tous ceux qui lisent et qui raisonnent ont remarqué du premier coup le *silence absolu* des communiqués officiels anglais, français ou italiens sur les actes répréhensibles imputés aux Bulgares. C'est le démenti le plus cinglant que les états-majors alliés aient pu[1] opposer eux-mêmes à l'imposture serbo-grecque et aux contre-vérités débitées par certains publicistes intéressés.

Et si l'on nous opposait qu'il n'y a là qu'un démenti passif, pour ainsi dire, nous pourrions l'appuyer d'un autre contre lequel les plus exigeants et les plus délicats ne pourraient réellement avoir rien à dire.

Le *Times* du 4 novembre 1918 publie un rapport que son correspondant particulier dans les Balkans lui adresse d'Uskub; nous en extrayons les lignes ci-après qui se réfèrent tout particulièrement à notre sujet :

« Les Bulgares n'ont pas été *si bêtes d'opprimer ce peuple* » (les Macédoniens) comme ils l'ont fait dans les anciens ter- » ritoires serbes[2]. Ils ont fait tout leur possible pendant ces » trois dernières années pour gagner son loyalisme; mais la » population était exposée, sous le régime bulgare, aux pri- » vations qu'elle n'avait jamais connues auparavant et elle le » reproche à la Bulgarie[3] ».

---

[1] Tout le monde sait que pour des raisons faciles à comprendre les alliés, Anglais, Français et Italiens n'ont pas permis aux contingents serbes et grecs de devancer leurs propres armées durant la dernière occupation de la Macédoine ; dès lors, si des méfaits avaient été consommés par les Bulgares, ce seraient les grands Alliés qui auraient dû les constater et les dénoncer les premiers.

[2] A ce moment, le correspondant du *Times* n'avait pas encore *pu visiter les anciens territoires serbes;* ce qu'il en dit résulte de ce qu'ont pu lui *raconter les Serbes dont l'imagination, à leur plus grand dam, comme à celui des autres, est sans cesse prête à toutes les déviations, dénaturations et exagérations.*

[3] Le passage souligné l'a été par nous. Cette citation a été empruntée à la *Serbie* du 18 novembre 1918.

Nous nous en voudrions de rien ajouter à ce qui précède, de crainte d'en atténuer l'effet tout particulièrement accablant.

* * *

Dans des communiqués officiels serbes et grecs et dans des correspondances tendancieuses des publicistes intéressés, M. R.-A. Reiss en tête, il a été affirmé que les populations macédoniennes « saluaient avec enthousiasme l'arrivée des troupes serbes ». Voilà qui est encore plus faux que tout le reste. C'est la *Serbie*, journal hebdomadaire paraissant à Genève et dont M. le Dr Lazare Marcovitch, professeur à l'Université de Belgrade, est le rédacteur en chef, qui nous en fournira la preuve. Dans le numéro du 18 novembre 1918 de la *Serbie*, sous le titre « Le régime bulgare en Macédoine », on peut en effet lire ce qui suit :

« Le *Times* du 4 novembre publie un *très intéressant rapport* de son *correspondant particulier* sur la situation en Serbie du sud :

« Quant aux sentiments que la réoccupation de la Macé-
» doine a éveillés parmi la population, *j'ai l'impression géné-*
» *rale*, après mes conversations avec plusieurs habitants, que
» ce sont manifestement des sentiments de confiance et d'une
» *satisfaction sobre et raisonnée.* » (Les passages soulignés l'ont été par nous.)

Pour tous ceux qui savent ce que parler veut dire, les lignes qui précèdent sont plus que suffisantes pour réduire à néant tous les racontars. Mais il y a plus. Il est matériellement impossible que des populations bulgares ou albanaises puissent acclamer comme des libérateurs les Serbes et les Grecs, qui ne les libéraient de rien du tout. Voit-on les Allemands libérant les Français du Nord ! Mais après le correspondant du *Times*, voici celui du *Corriere della Sera*. (Rien, comme on voit, des illustres inconnus à la Reiss, Kühne et consorts !) Or, M. Arnaldo Fraccaroli dans son ouvrage « Dalla Serbia alle trincee di Salonicco » (Milan 1916) écrit les lignes suivantes :

« Ce qu'il y a d'étrange dans la situation, c'est que Monas-
» tir, qui est serbe depuis trois ans à peine, *n'a en fait de*
» *Serbes que les officiers de la garnison et les fonctionnaires*
» *du gouvernement;* sa population se compose de nationa-
» lités divisées en groupes presque équivalents : *Bulgares,*
» *Musulmans (Albanais), Koutzo-Valaques d'origine rou-*
» *maine et Grecs.* Durant les trois dernières années de leur
» occupation, les Serbes *n'ont pas su, peut-être même, n'ont*
» *pas pu aller au cœur des Macédoniens.* C'est la raison pour
» laquelle maintenant (l'auteur écrivait à l'époque de la
» retraite serbe de 1915-1916), au moment critique, la Serbie
» ne peut nullement compter sur *l'aide spontanée des popu-*
» *lations.* »

Et plus loin :

« Je m'engage dans ce chemin de montagne de cette Ba-
» bouna, escarpée et rocheuse, qui constitue la muraille de
» la Macédoine serbe. Je retrouve, *mais plus rares, les petits*
» *groupes de maisons* que j'avais déjà vus sur la large chaus-
» sée qui s'allonge sur l'espace de 40 kilomètres de Monastir à
» Prilep et qui est parmi le peu de bonnes routes que possède
» la Serbie. Ce sont des villages *habités presque totalement*
» *par des paysans et des pâtres de nationalité bulgare.*
» Ceux-là n'ont rien à craindre de l'arrivée des Bulgares. Ils
» n'ont pas bougé lorsque la menace était très proche. Quel-
» ques-unes de ces familles *ont fourni dans le passé des*
» *« comitadjis » pour l'agitation bulgare* du temps des
» Turcs.

» Dès lors, il est bien compréhensible que maintenant ils
» ne s'émeuvent point de la venue possible des soldats de
» Ferdinand. *Il se peut* qu'ils s'unissent à eux... »

Et plus loin encore :

« La Serbie, malgré le changement de noms des rues et
» des drapeaux sur les hampes, n'a pu serbiser la population
» macédonienne. Il y a *beaucoup de paysans bulgares*, il y a
» *trop de Musulmans* et pas mal de *Roumains qui ne veulent*
» pas être nommés Koutzo-Valaques, et *quelques Grecs*, à

» peine *quelques Grecs d'importation récente.* **Mais de Serbes** » **pas un pour ainsi dire**[1]. »

Après cela, il faut être serbe ou serbophile, pour exécuter toutes sortes de variations sur de prétendus « accueils enthousiastes » de la part des populations macédoniennes et sur des excès non moins imaginaires des troupes bulgares sur ces mêmes populations. Mais nous l'avons dit, l'impudence du mensonge serbe est phénoménale.

---

[1] Les passages soulignés l'ont été par nous.

CHAPITRE II

Les atrocités commises par les Serbes dans l'Albanie septentrionale

après l'amnistie accordée en octobre dernier

(Extrait du *Corriere delle Puglie*, quotidien paraissant à Bari (Italie), année XXVIe, N° 354, du 21 décembre 1913.)

Le rapport officiel aux Grandes Puissances

Les premiers en Europe nous sommes en mesure de publier la liste complète des atrocités commises par l'armée serbe dans les districts de Dibra, de Basse-Dibra et de Liuma, dans l'Albanie septentrionale, après l'amnistie accordée en octobre dernier par le Gouvernement de Belgrade, à la suite de la révolte des Malissores albanais.

C'est un document d'une importance extraordinaire qui vient d'être remis au gouvernement d'une des grandes puissances par son propre délégué plénipotentiaire, qui a recueilli les notes et les noms personnellement sur les lieux mêmes, théâtre des atrocités et de la terreur.

Voici l'extrait intégral du rapport officiel :

District de Dibra

A **Klosse**, les bandes serbes massacrèrent à la baïonnette : Ahmet Ali et son frère ; Nezir Souléyman et Mehmet Salih.

Le village entier fut mis à sac.

A **Vari Karda**, en plein jour et devant tous les habitants réunis à cet effet, Eumer Halil, Osman Chira, Kérim Zéinel, Ismaïl Alouche et Sul Hodja (prêtre musulman) furent tués à la baïonnette et réduits en cadavres informes.

Leurs maisons furent incendiées après avoir été pillées.

A **Pilat,** des visites domiciliaires ont été exécutées sous prétexte de rechercher des dépôts clandestins d'armes ; de nombreuses maisons furent saccagées ; celle de Hassan Pata a été incendiée et son propriétaire égorgé sous les yeux de sa vieille mère, de sa femme et de ses enfants.

A **Kraïtsa,** la maison de Mouharren Derviche a été incendiée après avoir été saccagée.

A **Serghén,** toutes les maisons préalablement saccagées ont été incendiées.

A **Sopot,** le village fut complètement saccagé et pillé ; beaucoup de maisons ont été brûlées ; tout le bétail a été volé et les nommés Ali Kamber avec son domestique, Hamza Dicha et Salich Selim tués à la baïonnette.

A **Dibra** (ville), quelques heures avant l'assaut des Malissores, le préfet et le commandant militaire de la place arrêtèrent dix-huit notables, desquels, sans aucune forme de procès, ils passèrent par les armes : Ramis Karanfil, Scheik Husséin, Numan Hassan et Savfet Bey ; les autres n'eurent la vie sauve que grâce aux Malissores qui, entre temps, entrèrent dans la ville, que l'armée serbe dut évacuer en toute hâte.

A leur rentrée à Dibra les Serbes mirent à sac toute la ville et emportèrent du butin pour plus d'un million de livres turques. De nombreuses habitations ont été incendiées, notamment celles de Ali Bey, de Rakip Kiatib et de Kourtiche Aga. Les Serbes massacrèrent en outre avec une cruauté inouïe beaucoup de personnes parmi ceux qui étaient restés tranquillement chez eux et n'avaient pris aucune part dans le mouvement insurrectionnel. A noter parmi les personnes massacrées les suivants : Kourtiche Aga, Behdjet Effendi, Hadji Suréya Effendi, Réchit Effendi Kussari et Saadullah Shtrasimir.

Actuellement la ville de Dibra est presque déserte, car les habitants se sont enfuis dans les montagnes. Dans la ville même il reste à peine deux cents ou trois cents individus des deux sexes.

A **Ghuritsa**, le lendemain du passage de l'officier délégué par le gouvernement autrichien pour constater l'évacuation du territoire de la part des Serbes, ceux-ci réapparurent à l'entrée du village et tuèrent une femme et un enfant de cinq ans ; ils blessèrent aussi une autre femme.

A **Homèche**, de 150 maisons que comptait ce village il n'en reste que trois ; toutes les autres furent incendiées après avois été mises à sac.

Après la soumission les Serbes massacrèrent : Mussa Ismaïl, Chémcheddin Baïram et Halit Souléyman, rentrés au village après l'amnistie. En outre ils ont emporté une première fois 1000 moutons, 150 bœufs et 40 chevaux ; la seconde fois ils emportèrent 50 moutons, 9 bœufs et 9 chevaux.

A **Choupentsé**, après avois dévalisé les maisons et emporté les effets et toutes les provisions, les Serbes massacrèrent : Alisse Muslim et son frère Abdi, Hassan Abas et Dalip Elmas.

A **Hokchatine**, des 74 maisons de ce village il n'en reste pas une intacte ; elles furent toutes saccagées et incendiées. Les nommés Ferhat et Nazif furent tués à la baïonnette. Tout le bétail a été emporté.

A **Topolian**, village de 68 maisons, il y eut pillage et incendie général. Le nommé Abdullah Djafer a été égorgé pour n'avoir pu compléter la somme de cinq livres turques (115 lires italiennes), rançon exigée par l'officier serbe, commandant le détachement. Les soldats serbes emportèrent tout le bétail.

A **Kovatchichta**, Malik Baïram, Aziz Hadji, Ahmet Ramadan, Léka, Destan Yachar, Séifeddin Elès, Souleyman Ramadan furent massacrés.

Le bétail volé s'élève à 150 moutons, 41 bœufs et 13 chevreaux.

Le nommé Rachit Redjep n'a eu la vie sauve que grâce à une somme de 150 livres turques (environ 3450 francs) payée à titre de rançon au commandant du détachement serbe.

A **Ghuritsa** (village près de Topolian), 14 hommes furent massacrés, parmi lesquels le syndic du village ; deux femmes furent en outre tuées : Naïlé Séfer et Zémané Ibrahim, ainsi qu'un garçon de 8 ans : Ismaïl Mehmed, un autre de dix ans : Baïram Elès, un de 7 ans : Rahman, deux de 12 ans : Hassan Ali et Elias ainsi que la fille de Husséin Tchoka.

A **Golévichta,** le village entier a été mis à sac, 74 maisons furent incendiées, et les nommés Halil Numan et Noureddin Moustafa furent égorgés.

Du bétail, les Serbes ont emporté une première fois 1000 moutons, 30 bœufs et 35 chevaux et la seconde fois 23 chevaux, 40 bœufs et 500 moutons.

A **Kartchichta,** les deux seules maisons musulmanes du village furent incendiées. En outre, 60 moutons, 2 bœufs et 4 vaches furent emportés.

A **Blat,** les Serbes incendièrent 75 maisons et massacrèrent Redjep Léche avec son frère Abdi et un fils de celui-ci nommé Baïram, comme aussi la femme de Islam Quarana.

Le village fut saccagé complètement et le bétail qui s'y trouvait, soit 90 moutons et 50 bœufs, fut emporté.

A **Zogaï,** le village fut dévalisé ; des effets, les provisions pour l'hiver et tout le bétail furent emportés. Les Serbes y incendièrent 124 maisons et tandis que le feu réduisait tout en cendres, ils y jetèrent vivants une femme : la nommée Rihané, deux jeunes filles : Fazilé et Muslimé, un garçon de 7 ans nommé Baïram.

Ils tuèrent en outre à coups de baïonnettes : Hadji Muslim, Nézir Aziz, Halil Numan et Zéïnel Hassan.

Revenant une seconde fois à Zogaï, les Serbes massacrèrent : Mustafa Muslim, Aziz Youssouf, Adem Chaban et Edine Nourka. Ils enlevèrent aussi 7 vaches et 6 moutons échappés au premier pillage.

A **Magillar,** 10 maisons furent saccagées et incendiées. En outre, les Serbes tuèrent à coups de baïonnettes : Elmas Selman et son fils Selman, Malik Redjep et son fils Murat,

Hassan Suléyman, Abdullah Kehaya, Haïreddin Hassanet ses trois fils : Eumèr, Ramis et Tevfik ainsi que son frère Rakip et son père Hassan, Rustem Mehmet, Numan Chemchédin, Ramadam Baïram et Eyub Edhém.

Les autres habitants du village durent livrer, pour avoir la vie sauve, 50 bœufs, 2 vaches et 113 chèvres.

A **Potchichta,** les Serbes tuèrent Muharhém Muharhém et son fils Behdjet. Ils emportèrent en outre 100 montons et 9 bœufs ainsi qu'une sommes de 150 livres turques (environ 3450 francs) produit de l'exploration des poches des villageois.

A **Kartchichta-la-Basse,** les Serbes dévalisèrent la maison de Mehmet Eyoub après avoir égorgé le propriétaire sous les yeux des siens.

A **Tchernena,** ils incendièrent 23 maisons et ils massacrèrent Hassan Abbas et sa femme, Ramadan Salih et Rustém Soulyéman.

Ils saccagèrent complètement le village et emportèrent tous les effets, les provisions et le bétail.

A **Blats,** le village fut complètement incendié après avoir été pillé. Les habitants furent tous passés au fil de l'épée indistinctement, aussi n'y a-t-il pas possibilité d'établir la liste des victimes.

Revenus une seconde fois sur l'emplacement de Blats, les Serbes y surprirent 250 moutons, 37 vaches et 28 chevaux qu'ils enlevèrent après avoir tué les bergers.

A **Spas,** ils saccagèrent toutes les habitations et ils en incendièrent dix. Ils enlevèrent tout le bétail qu'ils purent surprendre, soit : 150 moutons, 4 chevaux et 13 bœufs.

A **Glaboutchichta,** après avoir pillé toutes les habitations, ils y mirent le feu ; 30 maisons furent réduites en cendres.

En outre, ils massacrèrent sous les yeux des habitants : Adil Bilhal, Ahmed Abbas, Mustafa Murtéza, Djelallédin, Destan et son frère Moussa, Haïreddin Maksout, Lutfi,

Féisoullah, Réchit Murtéza et son fils Fettah, Gazzanfer Zéïnel et d'autres.

Les Serbes emportèrent en outre 150 bêtes à laine, 11 bœufs et 1 âne.

A **Puldjichté,** les Serbes enlevèrent 103 moutons, 15 bœufs, 14 chevaux, 7 ânes et 65 livres turques en or (environ 1500 francs). Revenus sur leur pas une seconde fois, ils surprirent et emportèrent 5 moutons, 10 bœufs et 1 cheval.

A **Obok,** le village entier fut saccagé et le notable Ramadan Baïram égorgé.

Une première fois, les Serbes enlevèrent un troupeau de 120 moutons et puis revenus une seconde fois, ils surprirent 25 moutons, 2 bœufs, 1 cheval et 2 ânes.

A **Peziak,** ils incendièrent ou détruisirent toutes les habitations. Des habitants, ils massacrèrent les nommés : Yahya Ismaïl, Malik, Mahmout, Séifoullah, Abbas et Vehbi Souléyman. Les Serbes enlevèrent en outre 14 bœufs, 50 moutons et 1 âne.

A **Erébara,** le village entier fut saccagé et les nommés : Ibrahim Osman, Jounous Kourtiche, Djafer Démir et Destan Ishak furent massacrés.

Ils enlevèrent en outre 3 chevaux, 1 âne et 8 moutons.

D'un pâturage à proximité de ce village les Serbes enlevèrent un troupeau de 150 moutons appartenant à Choukri Béy.

A **Voynik,** les Serbes saccagèrent et incendièrent toutes les habitations au nombre de 51 et tandis que les flammes accomplissaient l'œuvre de dévastation, les soldats serbes massacraient à coups de baïonnettes tous ceux qu'ils rencontraient ; à noter parmi les victimes Sinan Ibrahim, Nazif Numan, Ali Sélim et Idris Chaban. En outre Chamé a été égorgée sous les yeux de ses enfants après avoir été torturée.

Tout le bétail surpris, soit 100 moutons, 8 bœufs et 9 chevaux, fut emporté.

A **Allai-Béy**, les Serbes pillèrent tout le village et incendièrent 65 maisons ; ils massacrèrent les nommés : Ibrahim, Zëinel Dalip, Salih Ahmet, Ali Sélim, Haïdar Chaban et son frère Haïreddin, Haïreddin Moutché, Ali Osman, Numan Elmas, Séifeddin Sélim, Zëïnel Saïp, Salih Souléyman, Fazli Abbas, ainsi que les femmes Chamé, Qamilé, Alié, Nimetallah, Hibé, Zaïdé, Fatimé et une fillette de cinq ans.

Tout le bétail surpris soit dans le village, soit dans les pâturages, a été enlevé.

A **Avalan**, le village fut saccagé et 4 maisons incendiées ; le notable Ismaïl Ismaïl fut égorgé et le bétail surpris, soit 99 moutons, 6 chevaux et un âne, fut enlevé.

A **Tchaka**, après le pillage du village, 9 maisons furent incendiées. Des habitants de ce village, les Serbes tuèrent à coups de baïonnette les nommés : Béchir Rustém, Husséin Abbas, Chahin Numan et Zéinoullah.

Ils enlevèrent en outre 13 bêtes à cornes.

A **Kuvatitcha**, le village tout entier a été mis à sac et 32 maisons furent incendiées ; les nommés Elias Daout, Noureddin Nourtché, Salih Osman et Zéinel Troza furent massacrés.

Les Serbes enlevèrent 2 bœufs, 30 moutons et 9 vaches.

A **Blata supérieure**, le village tout entier fut pillé, 18 maisons ont été incendiées. Abdul Aziz et Abdurrahman furent les seules victimes des Serbes. En outre 42 moutons et 2 chevaux furent enlevés.

A **Blata inférieure**, après le pillage, le feu réduisit en cendres 25 maisons ; le nommé Ali-Blata avec ses deux fils moururent dans les flammes.

Les Serbes emportèrent en outre 30 moutons, 4 vaches et 3 chevaux.

A **Léchan**, après le pillage, le village entier fut incendié et tout le bétail surpris dans les étables ou dans les pâturages fut enlevé.

District de la Basse Dibra

A **Ravdichté,** le village a été pillé et saccagé de fond en comble; 38 maisons et une trentaine d'étables furent incendiées. Les victimes, massacrées comme d'habitude à coups de baïonnettes, s'élèvent au nombre de 65 hommes. A noter en plus qu'un garçonnet de six ans, fils d'un notable du pays, fut jeté vivant dans les flammes.

Les Serbes enlevèrent en outre 400 moutons, 150 chèvres, 60 vaches et 22 chevaux.

L'exploration des poches des habitants épargnés produisit la somme de 20 livres turques (environ 450 francs) que les Serbes s'approprièrent.

A **Zimar,** les Serbes saccagèrent et incendièrent 7 maisons; ils massacrèrent à coups de baïonnettes : Ahmet Chaban, Mulaïm Elmas, Suléyman Zékir, Véissel Riza et Salih Chaban.

Le bétail enlevé par eux s'élève à 245 moutons et 12 bœufs.

A **Starovetz,** le village entier fut mis à sac et 42 maisons réduites en cendres. Les victimes humaines furent : Husséin Moudja, Rechit Rahman et une femme nommée Zobéida.

Le bétail surpris et enlevé par les Serbes s'élève à 300 bêtes à laine, 30 bêtes à cornes et 4 chevaux.

A **Bahutaï,** les Serbes forcèrent les nommés Ramadan Méhmet et ses compagnons à exécuter des tours d'équilibre, puis ils les égorgèrent. Ils enlevèrent 10 chevaux.

A **Toumim,** mise à sac du village et incendie de deux maisons, un couvent et une mosquée. Mazloum Youssouf et un garçon de dix ans furent massacrés. Tout le bétail surpris emporté.

A **Dotchichta,** après le pillage, 55 maisons furent incendiées. Parmi les victimes horriblement massacrées on a pu reconnaître les cadavres de Malik Baïram, Ramadan Ahmet, Eumer Sadik, Zéinoullah Hassan, Halil Younous, Moussa Baïram, Chaban Halil.

En outre 400 moutons et 200 chevaux furent enlevés par les Serbes.

A **Zagrad,** les soldats incendièrent 8 maisons et volèrent 3 chevaux.

A **Belluvé,** les Serbes saccagèrent tout le village et emportèrent tous les effets transportables.

A **Graïdan,** après avoir été mises à sac, 22 maisons furent incendiées. Aziz Chemehéddin, Hassan Zékiria, Djafer Youssouf, Emroullah Mahmout, Mont, Békir, Hassan Dourmiche, Rustém Hassan et son frère Zékiria, Bédjet Nouri et sa femme, Ismaïl Djélil et son frère Elias, Elès Hassan, Emroulah Démir, Sinan Djafer, Aziz Kourtiche, Maksut Numan et Ferhat furent massacrés à coups de baïonnettes sous les yeux des leurs.

Les Serbes enlevèrent en outre tout le bétail.

A **Muhur,** ils dévalisèrent toutes les habitations et en incendièrent 14. Ils volèrent en outre une première fois 200 moutons, 100 agneaux, 30 vaches et 15 chevaux, ainsi que plus de 300 livres turques (environ 7000 francs), produit de l'exploration des poches des habitants. A un second passage par ce même village, les troupes serbes volèrent 10 moutons, 10 agneaux et un cheval. Elles massacrèrent en outre à coups de baïonnettes onze notables.

A **Luznia,** après le pillage de toutes les propriétés privées, les Serbes mirent le feu à cinq maisons parmi les principales. Ils enlevèrent tout le bétail surpris dans les étables, soit plus de 1500 bêtes à laine et 200 bêtes à cornes. Les victimes humaines, massacrées à la baïonnette, s'élèvent à 45 personnes, dont les noms ont été soigneusement vérifiés et notés.

A **Tchatouche,** 4 maisons ont été incendiées et la nommée Asma Hassan, ainsi que Zéinel Chaban et Osman Numan massacrés ; 3 chevaux ont été volés.

A **Brechdan,** les Serbes pillèrent et incendièrent 17 maisons. Ils y massacrèrent les nommés Abédin Osman, Chahine Mehmet et Salih Kadri. En outre 25 chevaux furent enlevés.

A **Ouchtéléntsa,** le village entier a été mis à sac et treize maisons réduites en cendres. Les nommés Numan Rustém, Muslim Zéki et Mehmet Gota ont été massacrés. Le bétail enlevé se compose de 17 chevaux et 6 bœufs.

A **Déchat,** les Serbes incendièrent 15 maisons et jetèrent vivants dans les flammes un garçon de 10 ans, deux de 7 ans et deux femmes. Ils volèrent 50 bœufs et 500 moutons.

A **Sohodol,** ils mirent le feu à 3 maisons et massacrèrent 4 hommes, les nommés Abdullah Abédin, Toussoun Dalip, Souléyman Bahtiar et Dalip Ismaïl, une femme (Bélouré) et son enfant de 6 ans (Mazloum).

Ils enlevèrent en outre 200 moutons et 30 chevaux.

A **Borovian,** les Serbes incendièrent deux maisons et égorgèrent, sous les yeux des siens, Rustém Mouharrém

Ils enlevèrent en outre 27 bêtes à cornes, 119 moutons et 5 chevaux.

A **Rachnopoïé,** ils saccagèrent bien toutes les habitations, mais ils ne réussirent à en incendier aucune. Ils tuèrent à coups de baïonnettes six notables (ce sont les nommés Baïram Mehmet, Malik Rakip, Selman Rakip, Behdjet Behloul, Osman Azan, Haïreddin Malik) et enlevèrent 20 bœufs.

A **Tchérian,** les Serbes incendièrent les habitations et tuèrent trois hommes (Fazli Souléyman, Yachar Héïbat et Bektache Arslan) et une femme (Zobéïda). Ils enlevèrent 14 chevaux et 60 moutons.

A **Pilaf,** toutes les maisons furent saccagées et 5 d'entre elles incendiées. Les Serbes tuèrent à coups de baïonnettes, sous les yeux de sa vieille mère, Dalip Ramadan.

A **Pilaf-Mahalla,** après avoir mis à sac toutes les habitations, ils en incendièrent huit. Ils tuèrent Hassan Féttah, Salih Youssouf et sa fillette de 6 ans nommée Fatimé. En outre, la soldatesque serbe jeta vivants dans les flammes un garçon de 5 ans, Choukri, et un autre de 4 ans, le petit Hassan.

Le bétail enlevé fut de 100 bœufs, 15 vaches, 200 moutons et 8 chevaux.

A **Polloïan,** le village fut pillé de fond en comble et le feu mis à trois maisons. Il y eut onze victimes humaines (Haïreddin Vechta et son frère Aziz, Youssouf Uka, Haïreddin Chkurti, Husséin Zéinel, Haïreddin Halil, Saït Pacha, Emine Chahin, Elès Numan et son frère Osman avec le fils de ce dernier). Comme bétail, ils volèrent 50 moutons, 12 bœufs et 4 chevaux.

A **Glitchesse,** toutes les habitations furent saccagées et cinq incendiées. Les Serbes égorgèrent trois hommes (Djafer Rustém. Destan Hassan et Djémal Salih) et une femme (Aïché). Ils enlevèrent 250 moutons et 30 chevaux.

A **Limian,** le village tout entier fut mis à sac ; parmi les habitants les suivants furent massacrés à coups de baïonnettes : Hassan Chahin, Séifoullah Ibrahim, Abdurrahman Fettah, Kérim Sadik, Baïram Djélil.

200 moutons, 20 vaches et 10 chevaux furent aussi enlevés.

A **Pishkupia,** après le pillage de toutes les habitations de ce village, 57 maisons parmi les plus importantes furent incendiées : les nommés Djelaleddin Abbas, Ali Eumer, Djelman Selman, Hassan Arslan, Haïreddin Chaban et Mourat Démir furent massacrés.

Le bétail enlevé s'élève à 180 bêtes à cornes, 450 bêtes à laine, 15 mulets et 20 chevaux.

A **Triptché,** le village a été mis à sac et le nommé Zéinoullah Ahmet a été férocement égorgé sous les yeux des siens.

Deux chevaux et 57 moutons ont été enlevés.

A **Tchidhna,** trente maisons furent réduites en cendres. Les victimes humaines sont trois hommes (Kitan Keloche, Hassan Han, Arslan Sadik).

500 bêtes à laine, 200 têtes de gros bétail, 13 chevaux et 3 ânes furent en outre enlevés.

A **Rhénes**, les Serbes incendièrent cinq maisons, égorgèrent sur le seuil de sa maison Zéïnel Ahmet et enlevèrent 100 bêtes à laine, 12 vaches et 5 bêtes de somme.

Et la relation des massacres se poursuit et la liste terrifiante s'allonge formant le martyrologe du jeune peuple albanais. Des détails circonstanciés ont été fournis sur les atrocités commises dans d'autres régions du district de la Basse Dibra dans l'Albanie septentrionale, comme

à **Diviak** (pillage général, assassinat d'un homme, Béqir Souléyman, et rançon de 45 livres turques payées au commandant serbe par les habitants pour arrêter le massacre. Tout le bétail enlevé.)

A **Vénichté**, pillage, incendie ; les nommés Béqir Assim et Idris Tahir furent égorgés, le bétail enlevé.

A **Slatina**, 30 maisons furent incendiées, Bahtial Idris brûlé vif, 1365 têtes de bétail furent enlevées.

A **Troïak** et **Vélécha**, 41 habitations furent réduites en cendres, les nommés Zaïm Idris, Abbas Husséin et Salih Kadri assassinés, 660 têtes de bétail enlevées.

A **Kal**, 30 maisons incendiées, la femme Davéché jetée dans les flammes, Baïram Rustem égorgé sur le seuil de son habitation, 576 têtes de bétail enlevées.

A **Slave**, pas de victimes humaines, la population, n'ayant pas confiance en l'amnistie serbe, s'était enfuie dans les montagnes. Le village pillé de fond en comble, 32 maisons réduites en cendres et 319 têtes de bétail, surprises dans les pâturages furent enlevées.

A **Dardha**, mise à sac générale ; deux victimes : Noureddin Souléyman et Ramadan Sinan ; 380 têtes de bétail enlevées.

A **Retcha**, pillage général et enlèvement de 600 têtes de bétail.

A **Cuhmat La Pallaman,** pillage, incendie de huit maisons. Trois femmes assassinées : Rihané, Selvié et Aïché, et trois hommes : Youssouf, Baïram et Baïram. Le bétail enlevé dépasse 1340 têtes.

District de Liuma

Non moins terrifiantes sont les horreurs perpétrées dans le district de Liuma et plus spécialement :

A **Chulan,** pillage général, incendie. Toute la population égorgée sauf trois personnes qui, entendant les hurlements d'effroi des femmes et des enfants, comprirent ce dont il s'agissait et se sauvèrent dans la forêt.

A **Dodé** et **Kiuchtan,** les maisons furent pillées et incendiées ; il y eut 13 victimes humaines.

A **Topojan,** les habitations furent réduites en cendres et la population de plus de 500 âmes exterminée.

A **Tchérine,** tout a été pillé. Le bétail, soit plus de 350 têtes, enlevé. 23 victimes humaines parmi lesquelles 7 religieux.

A **Krouchévo,** par ordre de Loglop, secrétaire du gouvernement serbe de Prizrend, la famille de Hadji Ibraïm, composée de 8 personnes, dont 3 femmes, un bébé d'un an, 2 fillettes de 4 ans et une de 6 ans, a été froidement massacrée par la soldatesque.

A **Buchtrina** et **Bilouche,** pillage et incendie général. La population, sans distinction de sexe et d'âge, passée au fil de l'épée ou brûlée vive. Le bétail surpris dans les pâturages enlevé après le massacre des bergers.

A **Kékiaï** et **Matrantza,** pillage général, le bétail enlevé, soit environ 600 têtes.

A **Vasse, Palouche, Qabere, Dratch,** pillage général, toutes les provisions et tous les objets et effets ayant une valeur quelconque, emportés ; le bétail, soit plus de 800 têtes, enlevé.

A **Djiné, Luzène, Kalisse, Vile**, outre le saccage, il y eut 71 maisons incendiées, 123 victimes humaines, hommes, femmes et enfants, 2121 têtes de bétail enlevées.

A **Emichté,** pillage et incendie de 21 maisons; 15 victimes, parmi lesquelles une femme, un bébé de 3 mois, un garçonnet de 4 ans, un de 5 ans, deux de 8 ans; 480 têtes de bétail enlevées.

A **Djafere, Brégas, Mintché, Loëna, Perbrek,** toutes les habitations furent rasées, les populations cernées par les soldats serbes furent impitoyablement massacrées. Plusieurs furent pendus aux branches des arbres, les plus nombreux furent égorgés ; il y en eut qui furent jetés dans les flammes et d'autres qui subirent des tortures encore plus atroces avant de mourir. Rien qu'à Brégas, grand village de plus de 150 maisons, les victimes, hommes, femmes et enfants, sont évaluées à plus de 1300 personnes, et à Perbrek, leur nombre doit dépasser largement les 400 personnes. Parmi la population entière de ces cinq villages, il n'y eut que deux habitants de Djafère et cinq de Mintché qui réussirent à se soustraire à l'extermination.

D'autres scènes de férocité et de carnage se déroulèrent à **Séroï,** où 130 maisons furent brûlées, 55 hommes et 2 femmes massacrés.

A **Bardoftsa** et **Novossel,** les deux villages furent complètement incendiés; la population put se sauver dans les montages, sauf la femme de Islam Ilandji avec ses quatre enfants en bas âge et toute la famille de Ramadan Youssouf, qui furent tous brûlés vifs. Le bétail surpris dans les pâturages, 1620 têtes, dont 320 têtes de gros bétail, fut enlevé.

A **Sula-è-Fuchese** et à **Arras,** 34 maisons furent incendiées; il y eut 11 victimes humaines, et tout le bétail, soit 610 têtes, enlevé.

CHAPITRE III

Extraits du Rapport présenté à la Dotation Carnegie (Enquête dans les Balkans)

Quant aux Serbes, nous en avons un témoignage authentique : une lettre d'un militaire serbe publiée par le journal serbe socialiste **Radnitchké Noviné** du 9/22 octobre. Le contenu de cette lettre ne ressemble que trop à celui des lettres des soldats grecs. Il est vrai qu'il s'agit ici d'une expédition faite pour réprimer une révolte :

Mon cher ami — écrit le militaire — *je n'ai pas le temps de t'écrire longuement, mais je peux te dire qu'il se passe ici des choses affreuses. J'en suis terrifié et je me demande sans cesse comment les hommes peuvent être assez barbares pour commettre de telles cruautés. C'est horrible. Je n'ose pas — le temps, du reste, me fait défaut — t'en parler davantage, mais je peux te dire que Liouma (c'est une région albanaise le long de la rivière du même nom) n'existe plus. Tout n'est plus que cadavres, poussière et cendre. Il y a des villages de 100, 150, 200 maisons où il n'y a plus un seul homme, mais, à la lettre, plus un seul. Nous les réunissions par groupes de 40 à 50 et ensuite nous les perçions de nos baïonnettes jusqu'au dernier. Partout on pillait. Les officiers chargeaient les soldats d'aller vendre, à Prizrend, les objets volés.*

Le journal qui a publié cette lettre ajoute :

Notre ami nous raconte des choses encore plus affreuses. Mais elles sont si horribles et si déchirantes que nous préférons ne pas les publier.

On sait que l'expédition albanaise, dont le correspondant des *Radnitchké Noviné* parle ici, eut pour but la répression des clans albanais qui s'étaient révoltés contre les Serbes à

cette époque. La révolte albanaise a été représentée du côté serbe comme le résultat combiné des agissements des Albanais de l'Albanie autonome et des menées bulgares. Ces deux causes sont vraisemblables, mais elles n'excluent pas une troisième : l'état des esprits de la population albanaise soumise à la Serbie. Cette population avait des raisons personnelles de se plaindre de l'administration serbe. Voici comment l'événement est expliqué dans une lettre d'Elbassan, que le journal bulgare publie (*L'Echo de Bulgarie*, du 28 septembre) et qu'il dit provenir « d'une source très sûre ». La commission n'a pas pu vérifier ses affirmations, mais, après tout ce qu'elle a vu et ce qu'elle a entendu dire, après la lettre authentique mentionnée ci-dessus, elle ne croit pas devoir les mettre en doute.

« Le 20 septembre dernier, nouveau style, l'armée serbe a enlevé tout le bétail de la Malésia de Dibra. Les pâtres ont été forcés de se défendre et de se battre, mais ils ont été tous tués. Avec ces pâtres, les Serbes ont tué les deux chefs de clan de Liouma : Mehmed-Edem et Djafer-Eleuz, et se sont mis à piller et incendier tous les villages situés sur leur chemin : Pechkiapa, Pletza et Dochichti, dans le Dibra inférieur, Alaï-Beg, Machi, Para, Obokou, Klobotchichta et Solokitzi, dans le Dibra supérieur. Dans tous ces villages, les Serbes ont commis d'affreux massacres et des viols sur des femmes, des enfants et vieillards. Dans la ville même de Dibra, l'autorité a publié l'ordre de ne pas ouvrir le bazar le dimanche et la défense aux habitants de sortir de leurs maisons ce jour-là. Elle a arrêté quarante-huit notables. Lorsque les Serbes ont vu que les habitants des villages pillés et désignés ci-dessus étaient venus pour réclamer leur bétail et qu'ils entouraient la ville, ils firent sortir de prison les notables arrêtés et les tuèrent de la façon la plus honteuse. Dès lors, la terreur et le désespoir régna parmi les Albanais de Dibra et des environs et ils se sont révoltés. Ils ont attaqué les Serbes soit avec des armes, soit avec des haches, des pierres ou des bâtons; ils en ont tué quelques-uns et chassé les autres de la ville. Les hommes tués sont presque tous des

fonctionnaires serbes, et les soldats restés vivants se sont enfuis de l'autre côté de la rivière la Radika. »

Après ce récit, on ne doutera pas non plus de la véracité du tableau d'ensemble publié par le même journal le 3/16 octobre[1] :

« Les villages de Lochani, de Liseitchani, de Gitoché, de de Dibritach, de Harlichté, de Dessovo, de Gradechnitsa, de Ptchélopek, de population mixte albanaise et bulgare, ont été pillés et incendiés. Plusieurs familles musulmanes de ces villages, parmi lesquelles des femmes et des enfants, ont été massacrés sans pitié. En entrant dans le village de Portchassié, l'armée régulière serbe emmena tous les maris hors du village et, là, fit venir les femmes pour leur demander de l'argent en guise de rançon si elles voulaient que leurs maris fussent libérés. Cependant, après le paiement de la rançon, ces malheureux furent enfermés dans la mosquée, que l'on fit sauter à l'aide de quatre bombes. Dans le village de Sulp, septante-trois Albanais ont trouvé une mort horrible et quarante-sept autres du village de Ptchélopek ont été lâchement assassinés. Le préfet de Krouchévo, d'ailleurs, ne disait-il pas ouvertement d'incendier, après le retour de l'armée serbe des frontières albanaises, tous les villages situés entre Krouchévo et Okchrida ? »

Les pétitionnaires albanais, qui se sont adressés le 21 septembre aux grandes puissances, au nom des populations de Djakova, Ipek, Goussinié et Plava de l'ex-vilayet de Kossovo, n'exagéraient donc pas quand ils constataient, au lieu de cet autre théâtre de la révolte, « que les troupes régulières serbes et monténégrines, depuis le premier jour où elles ont envahi le territoire albanais, ont tout entrepris et tout exécuté, soit pour faire perdre leur nationalité originelle aux habitants, soit pour y supprimer brutalement la race shkiptare.

---

[1] Voir encore la *Reichspost* du 29 septembre et l'énumération des massacres commis au cours de la première quinzaine de septembre 1913, dans la pétition citée ci-dessus, des représentants albanais réunis à Scutari, le 21 septembre.

» Incendies des maisons et des villages entiers, meurtres en masse de populations désarmées et innocentes, violences inouïes, pillages et brutalités de toutes sortes, voilà les moyens dont les troupes serbo-monténégrines se sont servies et se servent encore dans le but de transformer entièrement la physionomie ethnique des régions exclusivement habitées par les Albanais. »

CHAPITRE IV

Autres témoignages sur les atrocités serbes

M. *Katzlerovitch*, socialiste serbe, déclare : *L'insurrection albanaise a été étouffée par la Serbie dans le sang. L'armée serbe a incendié 35 villages albanais sans permettre à leurs habitants de les quitter. Je ne vais pas parler des atrocités anciennement commises sur les Albanais. L'armée serbe, d'ordre de son gouvernement, a massacré 120,000 Albanais*[1].

M. *E.-D. Miagkoff*, correspondant du journal **Rousskoïe Slovo,** dans sa brochure *Le Calvaire du peuple serbe*, publiée sous le double patronage des couleurs nationales serbes et du « Comité de secours aux prisonniers russes et serbes en Autriche », dont elle porte l'estampille humide, dit (p. 30) :

« En descendant de Bania vers Padouiévo et puis à Kossovo-Polié par une route battue et large, nous rencontrâmes des convois interminables, des chariots vides, traînés par des bœufs. Les chariots étaient réquisitionnés chez les Albanais et dirigés vers Kurchumbié pour y être chargés d'équipements, de munitions et d'approvisionnements.

Ces Albanais, beaux, de haute taille, carrés d'épaules, à l'air flegmatique, contemplaient avec indifférence le flot des réfugiés qui venait à leur rencontre.

Leur visage était pensif et sérieux. Se souvenaient-ils de leur dernier soulèvement de l'an 1913 et de son issue sanglante, de leurs villages brûlés et saccagés, des fusillades en masse, ou bien observaient-ils simplement avec le fatalisme oriental le spectacle qui se déroulait devant leurs yeux ? »

« ...La première guerre balkanique, qui tua du coup le commerce salonicien, causa aussi la mort effective d'une

---

[1] *Bulletin International* N° 4 *de la Commission Internationale socialiste à Berne* (1916).

grande partie des négociants de l'intérieur, notamment de l'Albanie ; ceux qui eurent la vie sauve virent leurs comptoirs incendiés ou pillés. Presque tous furent ruinés, laissant dans les portefeuilles des maisons de Salonique pour plusieurs centaines de millions d'effets à payer... »[1]

Lorsque vers la fin de mai 1915, les Serbes envahirent l'Albanie du côté de Struga et Dibra, quoique n'ayant rencontré aucune résistance, ils incendièrent les villages Skroska et Pichkach (entre Qafthana et Qukes), Rhaïtza, Kotodèche ainsi qu'une quinzaine d'autres villages dans les districts de Goloberdha et Tcherménika. Plus avant, vers Elbassan, ils mirent à sac le village Miraka et ils anéantirent par le feu Kerhaba, gros et important village, dont ils exterminèrent par le fer les habitants.

Répression sanglante. — L'Agence bulgare annonce qu'à la suite de la révolte albanaise et de la répression par les Serbes, de nombreux massacres de Bulgares et d'Albanais se produisent, surtout dans la région de Kalkandel et de Gostivar, Gora. Les Bulgares émigrent de cette région sur territoire bulgare. Les fuyards annoncent que leur pays n'est plus maintenant qu'un amas de ruines.[2]

Un appel albanais aux nations civilisées. — Les notables albanais des diverses régions du pays adressent aux nations civilisées l'appel suivant :

« Le peuple albanais qui, depuis des siècles, a toujours versé son sang pour obtenir sa liberté et qui a ouvert la voie des succès aux peuples balkaniques, n'a pas encore obtenu justice. Dans l'Albanie du Sud, des centaines de nos frères languissent dans les prisons grecques ; même la coiffure nationale est un prétexte à poursuites par les autorités locales. A Goritza et à Delvino, qui ont été promises à l'Albanie, l'anarchie complète règne. Les Serbes poursuivent leur œuvre de désorganisation dans l'Albanie du Nord ; chaque jour, de nouveaux massacres de familles entières se produi-

---

[1] *Feuille d'Avis de Lausanne* du 20 juillet 1916.
[2] *Journal de Genève*, N° 273, du 7 octobre 1913.

sent. Récemment, des bergers albanais ont été pendus et leurs cadavres transpercés de coups de baïonnettes ; l'innocence n'est pas même respectée ; les Serbes brûlent vifs tous les enfants dont ils peuvent se saisir.

Toutes ces cruautés qui ont pour but l'extermination de notre race, ont poussé les Albanais à bout ; n'ayant plus rien à perdre et étant arrivés au bout de leur patience, nos malheureux frères ont eu recours au dernier moyen dont ils pouvaient encore disposer, c'est-à-dire de vendre chèrement leur vie en défendant l'honneur de leur patrie. Leurs souffrances les ont poussés à chercher une mort horrible dans les champs de bataille.

Au nom de l'humanité, nous faisons appel aux nations civilisées pour intervenir auprès des grandes puissances afin qu'elles ne permettent pas que nos populations, qui luttent depuis des siècles pour leur existence nationale, soient anéanties par les Serbes et les Grecs. »[1]

La révolte albanaise. — On mande de Valona au Bureau de correspondance viennois : On communique d'une source touchant de près au ministre de l'agriculture, Hassan bey, que l'assertion serbe, suivant laquelle ce dernier serait l'instigateur du mouvement albanais, ne répond pas à la réalité. Les soulèvements, qui ont eu un caractère local, ont été motivés par les agissements inhumains des Serbes. Comme ces derniers commettent, encore aujourd'hui, des actes de cruauté dans le territoire de Kotchavo, Hassan bey redoute la possibilité d'un soulèvement dans cette région.[2]

Nous lisons dans le journal italo-albanais **Kuvêndi :**

« Certains journaux balkaniques se sont empressés de signaler les incendies des villages évacués par les Bulgares en accusant ces derniers de les avoir provoqués. Accusation portée, ils en ont tiré ensuite les conséquences : les Bulgares incendient les villages, car la population n'est pas bulgare, ce qui prouve que la Macédoine ne leur appartient pas. »

---

[1] *Journal de Genève*, n° 267. du 1er octobre 1913.
[2] *Journal de Genève*, N° 276, du 10 octobre 1913.

Nous aurions beaucoup à dire au sujet de telles affirmations arbitraires, mais nous les renvoyons à meilleure occasion parce que nous pensons de nous en servir en séance appropriée. D'ailleurs, la défense des intérêts bulgares n'est pas notre affaire.

Nous nous bornerons à dire à ces messieurs : les persécutions, les excès de toutes sortes, les incendies, les dévastations, les massacres que les Grecs et les Serbes ont commis en 1913 en certaines régions, sont la plus belle preuve que les habitants de ces territoires-là ne sont ni Grecs ni Serbes, que la population de ces provinces est purement albanaise, qu'on ne doit jamais plus permettre aux autorités serbes et grecques d'y rentrer, puisque ces régions doivent appartenir à l'Albanie. [1]

Le Neuchâtelois (de Cernier), du 9 décembre 1915. — « Après l'expulsion du prince de Wied, l'Albanie fut occupée par les pays voisins. Le Monténégro occupa Scutari, Alessio, etc., etc. Les Serbes prirent Elbassan et la Grèce occupa Koritza, Arghyrocastro, etc. Les Italiens s'établirent à Valona, ce port naturel, merveilleux à tous les points de vue.

. . . . . .

Les Monténégrins, dès leur arrivée en Albanie, s'emparèrent des intellectuels et des chefs, les emmenèrent à Podgoritza où ils furent gardés prisonniers. [2]

Les Serbes, de leur côté, fusillèrent ou pendirent quelques chefs [3]. Quant aux Grecs, ils se contentèrent de persécuter les Musulmans-Albanais.

Malgré la façon dont se sont comportés ces Etats envers les Albanais, nous les voyons cependant se soumettre de bonne grâce aux gouvernements qui les dirigent. » [4]

---

[1] Journal italo-albanais *Kuvêndi*, N° 14, Rome, 8 octobre 1918.

[2] Voir d'autres documents où il est rapporté que les Monténégrins exécutèrent plusieurs intellectuels dans la ville même de Scutari et qu'à Podgoritza ils assassinèrent lâchement le chef albanais Iç. Bolatin avec ses fils et ses neveux.

[3] Voir les citations où les atrocités des Serbes sont décrites.

[4] Ce même exposé avait été publié par *La Sentinelle* (La Chaux-de-Fonds), du 11 décembre 1915.

L'**Idea Nazionale,** du 26 octobre 1915, sous « La lutte acharnée autour de Belgrade » rapporte, d'après une correspondance de Turin, le récit de « deux officiers français revenant du front serbo-austro-tédesque » ; on y lit entre autres :

« La lutte qui eut lieu dans les rues de Belgrade fut acharnée, quoique l'armée régulière serbe n'eût pas attendu » l'ennemi dans la ville. Elle avait préféré occuper dès le » commencement des positions un peu plus en arrière, mais » plus propres à une longue résistance.

» On avait toutefois laissé à Belgrade, pour faire aux austro-allemands la réception obligatoire, des contingents d'irréguliers.

» A noter parmi ceux-ci des groupes d'Albanais habitant » les territoires conquis par les Serbes dans les deux guerres » balkaniques, et qui sont devenus fidèles sujets de leurs » nouveaux dominateurs. Avec les Albanais se trouvaient à » Belgrade de nombreux comitadjis serbes, bandes de volontaires irréguliers, dont l'audace et le mépris de la vie, surtout lorsqu'il s'agit de défendre l'indépendance nationale, » peuvent difficilement être décrits d'une manière adéquate. » Parmi les comitadjis se trouvaient des vieux et des adolescents (dei ragazzi). En outre, les femmes attendaient l'envahisseur avec des bombes, des fusils ou des couteaux, ou » près d'un tas de cailloux. Tout ce monde accomplit de » vrais et réels prodiges de valeur et d'héroïsme. Surtout » les chefs du gros de l'armée austro-allemande craignirent » de ne pouvoir endiguer le désordre que le courage désespéré des volontaires répandait dans les rangs de l'armée » d'invasion. »

L'**Albanie,** n° 2, du 1er octobre 1915. — « Une dépêche de Salonique, qui a fait le tour de la presse, dit :

« Plusieurs fugitifs de la Nouvelle-Serbie sont de nouveau arrivés à Salonique. Les autorités de la frontière grecque n'ont pas permis aux personnes des classes pauvres de continuer leur voyage sur Salonique ; ces fugitifs campent actuellement à la frontière où ils ont dressé des tentes..... Pour que les malheureux habitants des territoires annexés par la Ser-

bie, qu'il s'agisse de Bulgares ou d'Albanais, se soient résignés, aux approches de l'hiver, à abandonner leurs foyers et à aller vivre sous des tentes, il faut que leurs souffrances aient dépassé la limite.

La situation de ces fugitifs doit être bien triste, mais combien plus triste celle de leurs frères d'infortune qui ont dû quand même rester dans le pays, faute peut-être de pouvoir abandonner femmes et enfants ou de les traîner avec eux. »

L'**Albanie**, nº 4, du 1er novembre 1915. « Martyrs albanais. » — « Les Monténégrins viennent de tuer un grand nombre de patriotes albanais arrêtés à Scutari et dont le crime a été d'aimer leur pays.

Parmi ces martyrs figure aussi le grand publiciste Moustafa Hilmi Leskoviki. Cette noble victime de la folie exterminatrice des Monténégrins, dirigea le journal nationaliste albanais *Combi*, publié naguère à Monastir. Il collabora... au *Skipetari*... »

L'**Albanie**, nº 5, du 16 novembre 1915. — « Le premier soin des Monténégrins en entrant à Scutari a été d'arrêter l'élite des patriotes qui se trouvaient dans la ville, d'en emprisonner les uns et de reléguer les autres à Cettigné. Quelques-uns même, pour des raisons que nous ne connaissons pas, furent exécutés sans autre forme de procès. »

L'**Albanie**, nº 6, du 1er décembre 1915. — « On n'a voulu non plus se rappeler ni noter que durant les révolutions albanaises qui se sont succédées de 1908 à 1912, aucune — et nous insistons sur ce point — aucune plainte n'a pu être formulée contre les révoltés ; on a feint d'oublier aussi que lors de l'entrée triomphale de 30,000 Malissores (montagnards albanais) à Uskub, en 1912, on n'a eu à enregistrer la moindre violence, la moindre vexation. Pourtant ces montagnards étaient des irréguliers et pour les sept-huitièmes des musulmans, de ces musulmans-là qu'on disait être des sauvages, des cruels et des sanguinaires. Tout cela passa inaperçu, et l'opinion publique ne s'est même pas émue

outre mesure de la conduite des armées, pourtant régulières et se prétendant civilisées, des alliés balkaniques, lorsque celles-ci envahirent le territoire albanais à la suite de leur croisade contre la Turquie.

Des milliers et des milliers d'Albanais inermes furent massacrés froidement et de propos délibéré ; des centaines de villages furent rasés au sol ou incendiés ; d'autres, également par centaines, méthodiquement pillés par les Grecs et les Serbes : les Monténégrins incendiaient, après l'avoir dévalisé, le marché et une grande partie de Scutari..... »

L'**Albanie**, n° 8, du 1er janvier 1916. — « ...Nous reproduisons ci-après l'article que le journal *The Washington Times* consacre à notre malheureuse patrie :

« ...Des informations de source très authentique parvenues en Amérique nous ont appris que des crimes, que la conscience endurcie de l'Europe n'aurait pas tolérés en temps normaux, ont été perpétrés sur le sol de cette malheureuse Albanie, dont les pauvres habitants ont été pris entre les griffes de la rapacité et de l'avidité gréco-serbes.

Les Albanais sont en train de souffrir beaucoup plus que tout ce que les Belges n'ont subi, et cela sans bénéficier de cette vaste et grande sympathie qui fut exprimée... aux habitants du petit pays du nord de l'Europe.

. . . . . .

Il est vraiment et mille fois regrettable que, malgré l'engagement formel pris par Ed. Grey et suivant lequel les puissances reconnaîtraient les droits légitimes des petites nations, la malheureuse Albanie ait été abandonnée sans défense aux agissements des Grecs et des Serbes, ces enfants gâtés de l'Europe. »

L'**Albanie**, n° 11, du 16 mars 1916. — « Parmi les ennemis de l'Albanie, les plus implacables sont les Serbes. Ces derniers ne manquent pas une occasion de foncer sur leur proie pour la dépecer.

Au lendemain de la première guerre balkanique, des milliers de jeunes Albanais sont passés par les Serbes au fil de l'épée de la façon la plus inhumaine...

La révolution intérieure sur les territoires purement albanais octroyés à la Serbie, éclatée à la suite des mauvais traitements infligés par les nouveaux dominateurs, est réprimée avec une cruauté qui n'a pas son égale dans l'histoire du martyrologe des peuples.

Malgré une amnistie générale et complète, deux mois après, sans motif aucun, les Serbes commettent des atrocités qui font pousser des cris d'horreur aux rares témoins impartiaux qui en appellent à la conscience universelle. »

.....et les exploits de ces mêmes Serbes, aidés par leurs congénères et alliés, les Monténégrins, envers les populations albanaises des districts de Pristina, de Diakova, de Prizren, d'Ipek et d'ailleurs en 1912-1913.

Pour ces malheureuses populations, dont le seul tort était de faire partie d'une nationalité non-serbe, de parler un idiome étranger et de professer une religion — le catholicisme et l'islamisme — différente de celle des envahisseurs, il ne s'est pas agi d'une simple dénationalisation, mais bel et bien d'*extermination*, depuis longtemps préméditée et par des massacres en masse impitoyablement réalisée. — Tout ce qui est tombé aux mains des Serbes, hommes, femmes, enfants y a passé ; par dizaines de mille se comptent les victimes que les mitrailleuses serbes ont fauchées ; des contrées naguère prospères et pleines de vie furent dévastées par le fer et par le feu ; les quelques misérables débris, qui, en se traînant dans les bois et dans les gorges inaccessibles, réussirent à se soustraire à la fureur exterminatrice des Serbo-Monténégrins, ont dû, lorsque, longtemps après, un certain calme s'étant rétabli, il leur fut permis de rejoindre leurs habitations incendiées, ont dû, disons-nous, renier la religion de leurs pères, s'affubler de nouveaux noms à désinence serbe et s'habiller à la manière des conquérants, sous peine de se voir retrancher du nombre des vivants.

Ce sont là des faits sur lesquels la presse serbophile, elle-même, n'a pas pu, malgré son désir du contraire, passer l'éponge de l'oubli : obligée de quitter sa tour du silence, à la suite des cris d'indignation et d'horreurs poussés par les

publicistes anglo-saxons, dont la robuste probité est proverbiale, cette *certaine presse* dut finalement confesser les monstruosités qu'on reprochait à ses protégés ; bien entendu que ce faisant les journaux serbophiles n'omirent rien de ce qui eût pu servir pour justifier, pour faire excuser possiblement ces excès ; d'aucuns s'y prirent en chargeant à fond les victimes, ces farouches Arnaouds et ces sauvages montagnards des Alpes albanaises ; d'autres s'efforcèrent de trouver l'excuse des crimes terrifiants, commis par les Serbo-Monténégrins — et aussi par les Grecs dans l'Epire et dans l'Albanie du Sud — dans la *« vitalité débordante des jeunes peuples des Balkans » ;* à cette *vitalité* il fallait un dérivatif ; ce furent les massacres des Albanais !

Quant aux Serbes, ils ne se donnèrent même pas la peine d'essayer de justifier leurs méfaits ; sûrs de l'impunité, leur gouvernement continua de plus belle ; les populations bulgares et musulmano-albanaises de la Macédoine, en firent par la suite la triste expérience ; c'est à peine si quelqu'un parmi leurs publicistes s'est daigné d'esquisser, dans la presse occidentale, un semblant d'explication, dans laquelle, comme on devait d'ailleurs s'y attendre, les rôles entre bourreaux et victimes furent intervertis.

. . . . . .

La population des districts en question, épouvantée par tout ce que les fuyards rapportaient sur les faits et gestes des Serbes à Koumanovo, à Pristina, à Katchanik et leurs autres étapes précédentes, non seulement s'est soigneusement gardée de tout geste qui aurait pu être mal interprété par les envahisseurs, mais encore pour rendre à ceux-ci plus manifeste la pureté de ses intentions à leur égard, les accueillit avec la formule de salutation la plus en honneur chez les Serbes tout comme les femmes musulmanes de Perlépé, de Monastir et d'autres districts de la Macédoine, s'imaginaient pouvoir détourner de la tête de leurs enfants le glaive de ces mêmes envahisseurs *en traçant d'une main tremblante le signe de la croix sur les portes de leurs habitations.* — Inutile d'ajouter que tant le *Pomozi bog* comme aussi le signe

de la croix n'ont rien préservé et n'ont en rien modéré la fureur homicide des croisés du XXe siècle[1].

Ibalha, gros village, habité en majorité par des musulmans, chef-lieu du district de Dukaghini, dans la région de Puka. Lors de la dernière invasion serbe, Ibalha fut saccagé et incendié et ses habitants massacrés. Ce n'est qu'après l'occupation austro-hongroise que les survivants de ses anciens habitants, auxquels se joignirent les rescapés des autres villages des alentours, qui avaient subi le même sort qu'Ibalha, se hasardèrent de retourner dans ce qui avait été leur village. Sous la protection des autorités austro-hongroises ils rebâtirent des habitations, une mosquée et une école pour les deux sexes. Malheureusement le mauvais sort s'est de nouveau abattu sur ce malheureux village. En janvier dernier, l'école prit feu accidentellement, croyons-nous, et devint la proie des flammes. Pour une agglomération de si minime importance et déjà si cruellement éprouvée, c'est là une perte difficilement réparable; néanmoins nous ne désespérons point d'entendre un de ces jours que les bons Ibalhassiens réussirent à reconstruire pour la troisième fois en trois ans leur école[2].

---

[1] *Albanie*, nº 1/(12) du 25 avril 1918.
[2] *Albanie* nº 3/(14) du 25 juin 1918.

TROISIÈME PARTIE

Les atrocités serbes en Bulgarie. Les procédés envers les Austro-Hongrois. La « famille serbe » (!?)

CHAPITRE PREMIER

Les atrocités serbes en Bulgarie

Décidément, l'impérialisme serbe ne peut se manifester que par des persécutions, par des vols et des viols, par des massacres, en un mot par l'extermination la plus raffinée de toute une population. Cela a été déjà constaté en Macédoine et en Albanie. Maintenant ce sont les mêmes faits qui vont se répétant en Bulgarie. On sait qu'une partie de la Bulgarie occidentale a été envahie par les Serbes durant la seconde guerre des Balkans de 1913. Or, ici aussi le scénario n'a pas changé : vols, viols, comme partout ailleurs. Et cependant, à les entendre, il s'agissait rien moins que d'une partie de la Serbie, peuplée de Serbes de la plus belle race. Voici ce qu'à ce propos nous lisons encore dans la *Serbie* du 10 juin 1917 :

« Or, les éléments serbes qui vont jusqu'au fleuve de » l'Iskar, sont les plus purs éléments serbes, ce que prouvent » non seulement certains caractères linguistiques (leur dia- » lecte, qui est celui des Serbes de Serbie), mais aussi leurs » coutumes, telles que la « Slava »[1], célébration du patron » de la famille, fait qui n'existe que chez les Serbes. »

[1] Cette fête, réminiscence du paganisme, est célébrée par tous les peuples des Balkans. Les Albanais, les Bulgares, les Koutzo-Valaques, les Tziganes nomades mêmes observent la fête d'un saint tutélaire. En sont-ils pour cela des Serbes ?

Cf. la brochure *La Macédoine telle qu'elle est*, p. 29.

Un autre Serbe, le Dr *Draghischa Stanoévitch*, dans la préface de la traduction d'*Orlando Furioso* d'Arioste va encore plus loin :

« Sur une des grandes routes universelles qui relie Lon-
» dres avec Constantinople, le *Serbe* a bâti sa maison. Sur
» cette route, trois langues principales sont parlées : le fran-
» çais, depuis Douvres jusqu'à Strasbourg ; le serbe, depuis
» Szabatka *jusqu'à l'Isker et Sofia ; un dialecte serbe cor-*
» *rompu* (le bulgare), depuis *Sofia jusqu'à la mer Noire et*
» *près de Constantinople.* C'est dans l'une de ces trois lan-
» gues principales sur cette artère mondiale, la plus belle
» entre toutes, la langue serbe, que j'ai traduit « Roland Fu-
» rieux ».

» Je n'ai donc pas chanté en une langue qu'on baragouine
» dans un coin perdu de notre continent comme par exemple
» le suédois, le norvégien, le portugais ; ni en une langue
» sans avenir, sans aucune possibilité d'expansion et dont le
» Royaume peut être parcouru en trois heures par chemin
» de fer, telles que les langues danoise, hollandaise et néo-
» grecque : la langue de ce poème traduit domine sur une
» vaste étendu, elle vit, elle est parlée et rayonne d'une déli-
» cieuse clarté dans le centre du centre de l'Univers, dans
» cette partie de l'Europe où, en un avenir prochain, afflue-
» ront les échanges mondiaux et les découvertes scientifi-
» ques entre deux cents millions d'Européens et huit cents
» millions d'Asiatiques. Deux grands empires se voient me-
» nacés par cette langue. Rien ne saurait établir mieux son
» avenir que cette crainte... »

On voit que les « savants » serbes n'ont pas de scrupule. Ils altèrent la vérité, ils falsifient la science. Le plus grand géographe et géologue serbe, M. Tzviitch, professeur à l'Université de Belgrade, à force de falsifications et de truquages, en arrive à nier l'existence de l'élément bulgare en Macédoine. Pour arriver à ses fins, il appelle les Macédoniens tantôt Bulgares, tantôt Slaves, tantôt un peuple sans conscience nationale, tout cela pour finir par les affubler du nom de Yougoslaves [1].

---

[1] *J. Ivanoff*, op. cit.

Un autre professeur de l'Université de Belgrade, M. St. Stanoyévitch[1], crée un Etat yougoslave — depuis quelques temps on couvre les appétits serbes sous le manteau de la Yougoslavie — en usurpant des territoires qui appartiennent aux Albanais, aux Bulgares ou même aux Grecs tout au sud de la Macédoine.

Ce qui est étrange, ce n'est pas l'étendue du chauvinisme serbe[2], mais bien la mentalité serbe ; prétendre que tous ces pays sont habités par des Serbes et puis les envahir et en massacrer la population, cela dépasse toutes les ressources de la logique. Il n'y a que les Serbes et leurs amis pour le comprendre et l'expliquer.

Protocole d'enquête de la Commission bulgare sur les massacres de Bossilegrad[3]

La Commission, nommée par ordre du commandant de la 5e armée actuelle (N° 1764), composée du colonel Tanev Alexandre, chef de la brigade de réunion de cavalerie, président, et de MM. Eschenkov Nicolas, chef de l'arrondissement de Kustendil; le Dr Petrov, lieutenant du service de santé; Tochko, chef de la section sanitaire de la 5e armée; le Révérend Père Anastase Poppe Zacariev, faisant fonction d'évêque ; Sotir Iltchov, conseiller municipal de la ville, membres,

---

[1] *Stanoyé Stanoyévitch* « Le Problème yougoslave ». Paris 1918.

[2] Le journal serbe *Radnitchké Noviné*, constatant l'impérialisme insatiable et démesuré de ses compatriotes, ridiculise ceux-ci dans un article humoristique de mi-juin 1915 intitulé, « Nos prétentions » :

« En ces jours où nous créons la Grande Serbie, nous ne devons » perdre de vue aucun des territoires sur lesquels nous avons des » droits soit historiques soit ethnographiques. Pour la Macédoine, l'Al- » banie et les trois quarts de la Bulgarie, cela est déjà prouvé : tout est » serbe, seule la distraction balkanique a pu donner à ces terres pure- » ment serbes des noms étrangers n'ayant rien de commun avec elles. » Qu'à cela ne tienne, nous avons encore beaucoup à demander : Pour » quelle raison, par exemple, Salonique ne serait-elle pas serbe ? Notre » Doïtchin malade n'y fut-il pas alité quelques temps ? Pourquoi Sérès » ne serait-elle pas à nous ? Douchan n'eut-il pas sous ses murs une » dysenterie mémorable ? Ne pouvons-nous pas de même revendiquer » une partie de l'Asie-Mineure ? Les Serbes n'ont ils pas versé leur » sang pour aider Baïazid contre Tamerlan ? Que vous en dirait de la » Californie, n'a-t-elle pas tant et tant de villes serbes ? etc.

[3] *Dotation Carnegie pour la Paix Internationale*, pp. 415-417.

S'est réunie aujourd'hui, 2 juillet 1913, auprès de l'atelier de foulage de Dimitri Doïtchinov, situé à environ un kilomètre sur le chemin de Bossilegrad à Lubalité, à l'endroit où, le 28 juin dernier, vers 9 heures du matin, ont été fusillés et enterrés, par l'armée serbe, à laquelle ils s'étaient rendus, le colonel Tanev, Ilarion, chef du 6e régiment de cavalerie; le lieutenant Stefanov Stefan, intendant du même régiment; le lieutenant du service de santé Cantev Stefan, médecin-vétérinaire au même régiment; le maréchal des logis Vladev Christo, trompette-major, et le lieutenant Minkov Assen, du 3e régiment de Son Altesse Impériale la grande-duchesse Maria Pawlowna, en vue de constater l'identité des défunts, d'étudier les circonstances dans lesquelles ils ont été fusillés et de dresser à ce sujet l'acte nécessaire.

En vertu des dépositions du capitaine du service de santé, le Dr Koussev Pantelei, fait prisonnier comme ses compagnons, mais laissé à Bossilegrad par suite de la grave blessure qu'il avait reçue à la poitrine; de la vieille femme Elena Mitreva, témoin oculaire, tandis qu'elle était à la foulerie, de la fusillade qui a fait périr les susnommés; du foulon Sotir Bogiloff et du meunier Mito Simionov, qui ont enterré les défunts dans le jardin de la foulerie; ainsi que d'après le rapport du capitaine de cavalerie Vesselinov, chef d'escadron du 6e régiment de cavalerie, il est établi ce qui suit :

1. Qu'à l'apparition soudaine, à l'aube, du 10e régiment d'infanterie serbe à Bossilegrad, les officiers mentionnés ci-dessus et le trompette-major, ainsi que le capitaine du service de santé de Koussev, ont été enveloppés dans la rue et faits prisonniers. A ce moment, un soldat serbe tira à deux pas de distance en perçant la poitrine du capitaine Koussev. La captivité des officiers bulgares une fois assurée, le commandant serbe a proposé au colonel Tanev d'envoyer l'ordre aux 2e et 3e escadrons de se rendre; sous la menace d'être fusillé, le colonel Tanev a écrit le billet demandé et envoyé au commandant supérieur des escadrons, le capitaine de cavalerie Vesselinov. En attendant, les coups de feu se multiplièrent; on fit sortir les mitrailleuses du régiment qui, à quarante pas, ouvrirent le feu; puis, les capitaines de cavalerie Vesse-

linov et Mednicarov, qui commandaient les escadrons bulgares, conduisirent ceux-ci, sabre au clair, à l'assaut des fantassins ennemis, repoussèrent les Serbes et les mirent en fuite, cependant que les officiers prisonniers et le tambour-major étaient emmenés jusqu'au premier moulin situé sur le chemin menant à Lubalité. Une fois là, pour la seconde fois, l'ordre fut donné au colonel Tanev d'envoyer aux escadrons un second ordre écrit d'avoir à se rendre. Il le fit, mais sans résultat. C'est alors que notre infanterie fit son apparition sur la hauteur, ce qui obligea les Serbes à quitter la ville, pour gagner les collines voisines, et à envoyer les prisonniers, à l'exception du capitaine Koussev, sur la route de Lubalité;

2. Que la vieille femme Elena Mitreva raconte qu'elle s'est tenue près de là et a vu lorsqu'on a emmené les officiers. Ils marchaient en avant et, derrière eux, à quelques pas, suivaient une dizaine de soldat serbes. Lorsqu'ils arrivèrent près de la foulerie, les soldats serbes mirent leurs fusils en joue et tirèrent sur les officiers, qui tombèrent morts sur la route, l'un d'eux roulant même dans la rivière. Après cela, les soldats serbes les dévalisèrent et enlevèrent leurs bottes ;

3. Que le foulon Sotir Bogilov et le meunier Mito Simkonov, étant à proximité de la foulerie, ont transporté les cadavres des défunts dans le jardin de la dite fabrique avec l'aide des soldats serbes et, ayant creusé une fosse commune, les enterrèrent. Pendant que l'ensevelissement avait lieu, un des soldats dit que, parmi les morts, il y avait des Souabes et un Turc, ce qui fit que les Serbes obligèrent Mito Simconov à examiner celui-ci pour vérifier s'il était circoncis ;

4. Que la Commission a ordonné l'ouverture de la fosse pour constater l'identité des décédés. L'opération a eu lieu. Les visages étaient noirs et enflés, mais les traits purent être reconnus, et l'on se rendit compte que les cadavres étaient bien ceux des victimes nommées ci-dessus, comme l'attestèrent en outre leurs uniformes, encore pourvus de leurs épaulettes.

Il résulte de l'examen du lieutenant-médecin Pétrov que le colonel Tanev fut atteint à la tempe et que la balle sortit

au sommet du crâne en faisant jaillir la cervelle. Quant au lieutenant Minkov et au tambour-major, ils ont été frappés à la nuque, la balle, pour le premier, étant sortie par l'œil gauche, et, pour le second, par l'œil droit. Le médecin-vétérinaire Cantev a été frappé de trois balles : l'une a pénétré dans le dos et a transpercé le milieu du ventre ; la seconde a traversé le rein et le côté gauche des parties sexuelles ; la troisième l'a atteint à la face antérieure de l'épaule gauche. Le lieutenant Stefanov a été frappé de deux balles, l'une qui est entrée dans le dos et qui a traversé la poitrine, la seconde qui a traversé le rein et le côté droit des parties sexuelles.

La Commission a ordonné que les cadavres des défunts soient transportés dans le cimetière de l'église et enterrés là, ce qui a été exécuté le jour même.

En foi de quoi il a été dressé le présent procès-verbal.

Ont signé : Colonel Tanev, chef de la double brigade, *président* de la Commission.

Membres :

Eschenkov, chef de l'arrondissement de Kustendil ;

Lieutenant du service de santé Dr Pétrov, chef de la section sanitaire de la 5e armée ;

Révérend Père Anastase Poppe Zachariev, faisant fonction d'évêque ;

Sotir Iltchev, conseiller municipal.

Certifié conforme à l'original.

Dr G. Tzenov,
Secrétaire au Ministère de la Guerre.

Nous lisons dans *Pro Bulgaria :*

« Le 24 juillet, des détachements d'infanterie serbe pénétrèrent en territoire bulgare vers Bossilégrade. Toutes les bourgades qu'ils traversèrent furent mises en coupe réglée, les habitants rançonnés, battus, torturés ou massacrés, de nombreuses femmes et jeunes filles furent maltraitées et violées. »

« Le village de Doukat, arrondissement de Bossilégrade, fut également pillé et incendié par eux. La population, hommes,

femmes et enfants, s'enfuit éperdue dans les montagnes environnantes où ces malheureux errèrent sans abri et presque sans nourriture. Plusieurs ont péri des suites de ces privations. »

« Le 28 juillet, une colonne serbe s'établit à peu de distance de Bossilégrade. Le soir un détachement pénétrait dans la ville et réussissait à s'emparer d'une dizaine de soldats bulgares, surpris par l'imprévu de cette irruption. Ces soldats furent égorgés sous les yeux de la population qui, par crainte d'un massacre, abandonna le bourg à la faveur de la nuit. »[1]

---

[1] *Louis Eyer*, « Pro Bulgaria », pp. 81, 82 et 83, Vevey 1913.

CHAPITRE II

Les procédés envers les Austro-Hongrois

La rage des Serbes contre les Austro-Hongrois n'a jamais connu de limites. Et comme la rage rend aveugle, les Serbes l'ont été contre tout ce qui pouvait leur rappeler l'Autriche-Hongrie; même les Slaves de l'Empire dualiste n'ont pas trouvé grâce devant leurs yeux. On sait que la débâcle de Potiorek a été causée par la défection de plus de 70,000 Yougoslaves et de Tchécoslovaques. Or, par suite des mauvais traitements dont ils furent victimes, ainsi que du manque de soin dans lequel on les laissa, plus de la moitié de ces malheureux périt misérablement. Le sort des prisonniers italiens des provinces irrédimées ne fut guère meilleur. Les articles du *Corriere della Sera*, quelques mois après l'entrée de l'Italie dans la mêlée, sont là pour stigmatiser la conduite inhumaine des Serbes.

Il y eut beaucoup de personnes qui prétendirent que ces mauvais traitements des Slaves de l'empire faisaient partie d'un programme élaboré d'avance. Avec les Serbes, tout est possible. La crainte de la prépondérance numérique croato-slovène a de longue date hanté leur esprit et tel article de la *Gazette de Lausanne,* paru sous la signature de M. R.-A. Reiss, factotum du pan-serbisme, n'est pas précisément pour dissiper tous soupçons.

Nous donnons ci-dessous quelques extraits des *Recueils de témoignages concernant les actes de violation du droit des gens..... jusqu'au 30 avril 1915. Publiés par le Ministère austro-hongrois des Affaires Etrangères:*

123.

Le commandant I. et R. du 8e corps au commandant I. et R. des étapes de l'armée.

Bjeljina, le 11 août 1914.

J'ai reçu le rapport suivant du 91e régiment I. et R. d'infanterie :

Franz Josephs-Feld, le 10 août 1914.

Le capitaine Thomas du 73e régiment d'infanterie m'a informé hier d'avoir trouvé le cadavre mutilé et en partie décomposé, d'un homme du 10e régiment. Le cadavre était couché en travers d'un feu éteint, la tête et les bras étaient coupés.

Fügner, capitaine m. p.

Le fait a été évidemment perpétré par des comitadjis. La 11e brigade de montagne a été prévenue, car cet homme est probablement tombé entre les mains des comitadjis à l'occasion d'une razzia le long de la Drina.

Sündermann, m. p.,
Colonel.

124.

Le comte Berchtold, ministre I. et R. des Affaires Etrangères aux Missions diplomatiques Ires et Rres dans les Etats neutres.

Télégramme. *Vienne, le 24 août 1914.*

Dans tendance évidente de justifier action illicite population serbe contre nos troupes, gouvernement serbe a publié série accusations contre nos soldats. Or, constatations faites jusqu'à présent dans la région de Chabatz ont donné résultats suivants :

Près Chabatz en Serbie, à plusieurs reprises soldats tués austro-hongrois ont été retrouvés mutilés par Serbes. Ainsi : Un lieutenant éventré avec épi de maïs enfoncé dans abdomen ; un soldat yeux percés dans lesquels boutons d'uniforme introduits ; un soldat accroché à un arbre sans tête ni bras.

Habitants de Chabatz en Serbie et localités environnantes ont tiré généralement par derrière sur nos troupes ; notamment sur officiers et pelotons ; même après que Chabatz se trouvait déjà depuis 24 heures en notre possession, habitants ont tiré sur soldats qui passaient : coupables ont été légalement fusillés. D'une usine à Chabatz, individus tirèrent plusieurs fois sur nos hommes ; de la cheminée de cette usine, coups de fusils sont partis contre officiers prenant leur repas ;

comme représaille usine a été incendiée. Près Michar, plusieurs habitants qui avaient tiré sur nos soldats en marche, faits prisonniers ; femme enceinte parmi eux, mise en liberté à cause de son état par un lieutenant, tua cet officier d'un coup de revolver par derrière. Pendant combat près Tekeriche, troupe serbe a arboré drapeau blanc, commandant austro-hongrois fit cesser feu et s'approcha des Serbes qui le reçurent à 300 pas avec feu meurtrier. Fillette de 12 ans a blessé d'un coup de fusil artilleur puisant eau. De préférence troupes serbes tirent sur nos ambulances ; infirmiers transportant colonel blessé ont été fusillés de tout près.

Résultats constatations ultérieures suivront. En tout cas, faits susmentionnés prouvent que nos troupes étaient en plein droit de traiter francs-tireurs serbes avec rigueur que leur action comporte d'après droit international.

125.

Le Baron de Giesl au comte Berchtold.

Stationnement du commandant en chef des armées I. et R., le 24 août 1914.

Rapports de la Drina inférieure : Massacres et mutilations de prisonniers et de blessés de la part des troupes serbes ; un de nos hommes a été trouvé la tête et les bras coupés.

Bombardement d'endroits de pansage. Les troupes serbes arborent le pavillon blanc des parlementaires et puis attaquent traîtreusement nos troupes quand celles-ci ont cessé le feu. Des soldats de l'arrière-ban, ne portant ni l'uniforme militaire ni d'autres signes distinctifs ainsi que des comitadjis, jettent leurs armes quand ils sont près d'être pris afin de se faire passer pour de paisibles bourgeois. La population serbe, femmes et enfants compris, tire sur nos soldats et lance des bombes, surtout quand cela peut se faire en traîtres et à l'arrière de l'armée. On a trouvé sur des comitadjis tués, des cartouches chargées de clous et de morceaux de sulfate de cuivre.

126.

Le commandant I. et R. du 9e corps au commandant I. et R. de la 5e armée.

Télégramme. *Bjeljina, le 24 août 1914.*

Feu continuel de francs-tireurs (comitadjis et habitants des villages) contre nos troupes et nos trains, de flanc et de dos. Les francs-tireurs saisis l'arme à la main ou en possession de grenades ont été exécutés, parmi eux, un individu ayant voulu couper les organes génitaux à un officier tué. Autres atrocités avérées : Le 10 août, on a trouvé près de la Franz Josephshöhe le cadavre mutilé d'un soldat du 10e régiment d'infanterie, la tête et les bras coupés.

A Prijavor, on a trouvé un caporal et six hommes, les yeux crevés et éventrés, avec du sel dans les blessures; constaté par l'aumônier chargé du service funèbre.

La 21e division d'infanterie de la territoriale signale de nombreuses mutilations comme : yeux crevés, oreilles et organes génitaux coupés, éventrements; l'endroit et l'époque de ces crimes ainsi que les témoins sont indiqués.

Deux cas d'empoisonnement de puits. Plusieurs fois des troupes serbes régulières firent semblant de vouloir se rendre, et puis ouvrirent un feu meurtrier de mitrailleuses.

Abus du pavillon des parlementaires et emploi abusif de nos commandements et de nos signaux (p. e. «cessez le feu») afin de tromper nos troupes la nuit.

L'endroit de pansement de la 6e division d'infanterie a été bombardé.

L'ambulance de la 21e division d'infanterie a été bombardée, deux hommes et deux chevaux blessés.

127.

Le commandant I. et R. du 8e corps au commandant I. et R. de la 5e armée.

Phonogramme. Reçu de la station Bjeljina le 25 août 1914.

Faisant suite au rapport de hier vous fais savoir que la 9e division d'infanterie a également constaté des mutilations

et le feu de francs-tireurs ainsi que celui des habitants des villages. A noter ce cas éclatant d'abus du pavillon blanc : la 5e compagnie du 73e régiment d'infanterie n'ayant pas tenu compte du pavillon blanc hissé à plusieurs reprises, un officier serbe, le pavillon à la main, quitta la tranchée. Le chef de notre compagnie voulut se porter au devant de lui, mais à ce moment, les Serbes ouvrirent le feu qui blessa gravement notre commandant et nous causa de fortes pertes d'hommes.

128.

Le commandant I. et R. du 13e corps au commandant I. et R. de la 5e armée.

Petit Tavna, le 25 août 1914.

Au dire des prisonniers serbes, les troupes serbes commettent des atrocités contre les prisonniers et les blessés. Un capitaine serbe du nom de Mihajlovic, commandant, paraît-il, un bataillon de l'arrière-ban aurait donné l'ordre à ses hommes de ne pas tuer, mais de torturer les Svabas faits prisonniers. Et ces tortures ont été infligées.

Des prisonniers de guerre nous ont appris qu'on a coupé les avants-bras à un sous-officier de hussards, puis lié les tronçons ; dans cet état il fut placé sur un cheval qu'on chassa au grand galop.

On fit des entailles à un autre homme des deux côtés de la plèvre costale, puis on passa une corde à travers la poitrine, pendit l'homme à cette corde et alluma du feu sous lui ; d'autres hommes furent embrochés sur des bayonnettes et portés en triomphe.

Le lieutenant Nikolic, du corps des pionniers du 53e régiment d'infanterie, fut tué à coups de bayonnette dès qu'il eut été fait prisonnier.

Nos prisonniers de guerre furent nourris et bien traités. Seuls les comitadjis et les bourgeois, surpris l'arme à la main, furent exécutés sans maltraitements ultérieurs ; les maisons, desquelles des coups de feu avaient été traîtreusement tirés dans le dos de nos troupes, ont été brûlées.

Rhemen, m. p.,
Général d'infanterie.

129.

Le commandant I. et R. du 13e corps au commandant I. et R. de la 5e armée.

Petit Tavna, le 26 août 1914.

Rapport du 25e régiment d'infanterie territoriale : Pendant le combat de Krupanj, le 16 de ce mois, on trouva égorgé le sergent Ivan Loncaric de la 2e compagnie, qui était resté en arrière de la ligne des tirailleurs à la suite d'une blessure qui avait déjà été pansée. Le même jour, les réserves avançant derrière la ligne des tirailleurs trouvèrent plusieurs cadavres mutilés de telle sorte qu'on ne put même pas les identifier. Toujours le même jour, un soldat serbe prisonnier put s'évader de la ligne des tirailleurs, où il était gardé, et gagner l'arrière des réserves où il se rua sur les hommes gravement blessés qu'il massacra jusqu'à ce qu'il fut tué à son tour par le personnel de l'ambulance. Pendant la retraite, après le combat du 21 août près de Loznica, on put observer des comitadjis suivant la ligne des tirailleurs serbes et tuant les blessés qui étaient restés là. En cette même occasion, des blessés s'étaient abrités sous un petit viaduc du chemin de fer Loznica-Lesnica ; ils ont été trouvés et massacrés par les tirailleurs serbes.

Pendant notre marche en avant sur territoire serbe, nous trouvâmes dans tous les villages des femmes, des enfants et des vieillards munis d'armes et de munitions en grandes quantités. D'habitude ces gens, au passage de nos troupes, tiraient sur elles de dos ou de flanc ou leur lançaient des grenades.

Rapport du 79e régiment d'infanterie : des femmes cachées dans les maisons ou dans des champs de maïs nous tirèrent dessus de dos le 13 août près de Lipnicka, le 17 août près de VelkaGradac, le 20 août près de Jarebicke. Des vieillards cachés dans les maisons près des mines de plomb et de zinc, au nord de Marjanovica, firent feu sur nous le 18 août.

L'ambulance fut bombardée le 14 août près de Lukica et le 19 août près d'Alexinatz.

Un sous-officier du régiment eut les deux avant-bras coupés.

Nous avons trouvé des puits empoisonnés près de Lipnica et près de Breljevska Crkva.

Une patrouille sanitaire de la batterie de montagne 5/13 (sous-officier Lang) trouva près de Krupanj le cadavre d'un soldat auquel le nez et les oreilles avaient été enlevés à coups de dents.

Plusieurs de nos hommes qui s'étaient rendus (p. e. sur la colline près de Zavlaka) furent massacrés et en partie embrochés.

Des paysans (hommes, femmes et enfants) ont tiré à maintes reprises sur le personnel des ambulances transportant des blessés; à Brezjak, il y eut un homme tué de cette façon.

L'endroit de pansement de la 36e division fut bombardé par l'artillerie ennemie le 14 et le 19 de ce mois.

Zeidler, m. p.,
Colonel.

130.

Le commandant I. et R. de la 13e brigade d'infanterie au commandant I. et R. de la 48e division.

Ĉalismani, le 26 août 1914.

Nous avons pu constater jour par jour pour ainsi dire que les habitants du pays tiraient de dos sur nos troupes et nos trains.

Le 1er août, notre brigade avança sur la route allant de la hauteur de Stolice vers Krupanj. Pendant que l'avant-garde prenait sa position de combat sur les hauteurs à l'ouest de la route, le gros était resté sur la route. D'une des maisons situées sur la côte, un coup de feu fut dirigé vers la batterie 2/G 12. La maison a été constatée et le coupable exécuté.

Rapport du capitaine Grundner, officier d'état-major détaché près de notre brigade : « Pendant le combat de Dobriĉ du 14 août, je dus me rendre aux arrières pour faire avancer

les chevaux de l'état-major de la brigade qui étaient restés dans le village de Kozjak. Là, je trouvais l'aspirant Turany du 78e régiment gravement blessé qui me supplia de le faire transporter hors du village, les habitants cachés derrière les fenêtres tirant sur les blessés qui revenaient du combat. La chose me fut confirmée par deux sous-officiers du même régiment qui avaient été blessés à cet endroit précis par des coups de feu partis des fenêtres. Les coupables, parmi lesquels une femme armée d'un long couteau, ont été identifiés et exécutés en ma présence. J'ai donné l'ordre de mettre le feu à cette maison.

Karl Straker, m. p.,
Général de brigade.

131.

Le commandant I. et R. de la 11e brigade de montagne au commandant I. et R. de la 48e division.

Čer, le 26 août 1914.

Souvent pendant notre marche en avant en pays ennemi, les habitants des maisons, femmes et enfants aussi, ont tiré sur nos patrouilles et nos trains.

Je suis d'avis d'ailleurs, qu'étant donné la perfidie de la population ennemie, qui derrière l'armée attaquait des soldats isolés et des trains, nos troupes ont montré une mansuétude exagérée.

Lawrowski, m. p.,
Général de brigade.

132.

Le commandant I. et R. de la 43e division d'infanterie au commandant I. et R. de la 5e armée.

Petkovci, le 27 août 1914.

Pendant la nuit du 16 août, des coups de feu partis de certaines maisons du village de Ljubovija ont été dirigés sur

des détachements du bataillon d'infanterie II/100, faisant le service des avant-postes. Comme il n'a pas été possible d'identifier les malfaiteurs et de les arrêter, ordre a été donné de mettre le feu aux maisons en question, mais aux maisons désignées seulement.

Aucune mesure de rigueur n'a dû être employée le lendemain pendant notre marche en avant sur Peĉka, la population ayant gardé une attitude correcte. A proximité de Baĉevica cependant, des comitadjis ayant fait feu sur notre colonne en marche, je donnai moi-même l'ordre de mettre le feu aux maisons à titre de représaille ; de plus, le pope de Baĉevica fut exécuté d'après la loi martiale après due constatation qu'il avait excité la population de son district à la résistance. A partir de ce moment, la population ainsi que la propriété privée purent être respectées en tous points, l'attitude de la population demeurant correcte.

Personnellement, je suis d'avis qu'il faut ménager la population et la propriété privée pour ne pas irriter les gens inutilement et les rendre plus traitables ; il n'est pas de représaille cependant, dont il ne faudrait user dès que la population fait mine de vouloir attaquer nos troupes. Il faut qu'on voie clairement la différence dans notre attitude, et que la population comprenne qu'il ne tient qu'à elle de s'assurer un traitement doux ou sévère de notre parti.

Eisler, m. p.,
Lieutenant-Maréchal.

133.

Le commandant I. et R. des étapes de l'armée au commandant I. et R. de la 5e armée.

Brĉko, le 28 août 1914.

Les relations réunies des troupes du 8e córps qui nous ont été communiquées à la date du 24 août 1914 ne font que confirmer le rapport télégraphique du commandant du corps concernant la façon de procéder, cruelle et contraire au droit des gens des troupes serbes, des francs-tireurs serbes et de la population.

C'est le village de Prnjavor surtout, qui se signala par ses méfaits. La population, soumise en apparence, fit feu sur nos troupes et lança des grenades contre elles, dès qu'elles avaient tourné le dos. On avait pratiqué des meurtrières dans les toits de la plupart des maisons en enlevant des tuiles. Des vieilles femmes et des enfants firent le coup de feu et lancèrent des grenades. Le premier-lieutenant Raunacher, de la prévôté de la division territoriale, put constater lui-même l'empoisonnement de deux puits à Prnjavor dans lesquels on avait jeté les cadavres d'un soldat serbe et de plusieurs rats et souris. L'emploi abusif du pavillon des parlementaires ainsi que de nos commandements et signaux par les troupes serbes était très fréquent. Nombre de cadavres de nos officiers et soldats ont été mutilés sur territoire serbe.

D'après un rapport du commandant de la gendarmerie de Zvornik, des déserteurs serbes musulmans sont unanimes à constater que les comitadjis tuent et dévalisent tous les blessés, et que les blessés de l'armée serbe ont à subir le même sort.

Rath, m. p.,
Lieutenant-Colonel.

134.

Le Baron de Giesl au Comte Berchtold.

Télégramme. *Stationnement du commandement en chef des armées I. et R., le 29 août 1914.*

On a trouvé près de la machine hydraulique de Chabatz, un lieutenant scalpé et deux soldats, le pénis coupé, qu'on leur avait fourré dans la bouche. Nos troupes ont recueilli de nombreuses cartouches dans lesquelles les projectiles avaient été placés à rebours. Au sud de Chabatz, on a trouvé le cadavre d'un soldat auquel on avait coupé le nez et l'oreille gauche. Le personnel de nos ambulances, les ambulances même et des transports de blessés ont eu souvent à essuyer le feu ennemi. Ainsi, trois salves furent tirées sur l'ambulance de Misarjelenca, puis elle fut prise d'assaut et le sommier

chargé du matériel sanitaire emporté. Près de Cerovac on trouva les cadavres des officiers tombés la veille complètement dévalisés. Souvent les comitadjis serbes firent les morts ou les blessés pour lancer ensuite des grenades au personnel des ambulances austro-hongroises, qui s'approchaient pour les secourir.

135.

Le Baron de Giesl au Comte Berchtold.

Télégramme. *Stationnement du commandement en chef des armées I. et R., le 3 septembre 1914.*

Atrocités serbes. Continuation. Dans deux cas les organes génitaux ont probablement été coupés pendant que les victimes vivaient encore. Un homme fut éventré, les intestins arrachés et le ventre rempli de verdure. Un autre soldat eut les yeux crevés et l'épiderme facial arraché.

138.

Le Comte Berchtold aux Légations I. et R. dans les pays neutres.

Vienne, le 9 septembre 1914.

En présence du fait que les Serbes se font une loi de tirer contre nos endroits de pansement et nos ambulances, protégés par le pavillon de la Croix-Rouge, ce qui nous a causé de fortes pertes, des médecins, des personnes du personnel et des blessés ayant été tués ou blessés, le commandant de nos troupes engagées contre la Serbie a donné l'ordre de ne plus faire connaître par le pavillon ni les endroits de pansement ni les ambulances.

Ceci pour votre information et pour en donner communication au gouvernement auprès duquel vous êtes accrédités.

139.

Le Conseiller de Wiesner au Comte Berchtold.

Télégramme. *Stationnement du commandement en chef des armées I. et R., le 16 septembre 1914.*

Atrocités serbes : L'exempt Saghi du 48e régiment d'infanterie, disparu depuis le combat du 17 de ce mois, a été trouvé mort et mutilé. On lui avait entre autres coupé les organes génitaux.

140.

Notice du commandant en chef I. et R. des armées des Balkans.

Le 29 septembre 1914.

Le 6 de ce mois, un fort détachement de la division du Danube (district de Belgrade) avait franchi près de Kupinovo la frontière de la Save qui n'était défendue que par de faibles détachements de la territoriale ; deux pelotons d'une division de hussards de la territoriale, combattant à pied dans ce terrain boisé et marécageux pour déjouer un mouvement tournant de l'ennemi, finirent par se trouver dans une position fort délicate. Le commandant de ce demi-escadron, le lieutenant de Kiss, et de nombreux hussards étaient déjà tombés, le reste de la troupe fut cerné et fait prisonnier. On prit aux hussards leurs chevaux et leurs armes et les dirigea sur Kupinovo. Là, un commandant serbe leur fit subir un interrogatoire, nota leurs noms, puis les fit conduire, liés par deux et par trois, vers la lisière du village. Arrivés là, les soldats qui les escortaient reculèrent de dix pas et firent feu sur le détachement tant qu'il en demeura un debout. Celui qui relata ce forfait inouï et incroyable avait été frappé de deux balles et fit le mort. Il vit comme les soldats serbes dévalisèrent les cadavres en criant : « Voici la revanche pour Chabatz ». Là, un certain nombre de comitadjis, francs-tireurs placés en dehors du droit des gens, qui avaient été

pris sur le fait en train de dévaliser et de mutiler des morts et des blessés, furent exécutés d'après la loi martiale, comme on sait.

C'est donc au même niveau que ce rebut de la société humaine, que les Serbes placent les soldats de l'armée I. et R. !

Procès-Verbal.

Fait au Ministère I. et R. des Affaires Etrangères le 28 décembre 1914 sur la déclaration du sieur Modeste Urban, capitaire I. R., domicilié à Vienne, III., Kleistgasse N° 6.

D'après des relations écrites et verbales de plusieurs camarades appartenant aux 16e et 53e régiments, qui se sont trouvés sur le théâtre de la guerre serbe, les faits suivants se sont passés au mois d'août de cette année :

Lorsque nos troupes avançaient en Serbie, une patrouille du 53e régiment commandée par un lieutenant eut à subir un feu violent venant d'un village près de Dobritch. On vit bientôt qu'il s'agissait de paysans et de comitadjis et on réussit à faire cesser le feu ennemi. Entré dans le village, que la plupart des habitants mâles venaient de quitter, l'officier fit intimer par un vieux paysan l'ordre de sortir des maisons, au reste de la population. Quelques femmes avaient des nourrissons dans les bras ; elles imploraient la grâce de l'officier. Mais à peine celui-ci avait-il promis de les ménager, qu'elles jetèrent les soi-disant nourrissons aux pieds des soldats et des grenades se dégagèrent de chaque paquet. Une seule fit explosion cependant. Cette trahison fut naturellement punie par les soldats. Le lieutenant est tombé depuis.

Souvent les officiers serbes revêtent notre uniforme afin de tromper nos soldats.

Je suis prêt à répéter ces déclarations sous serment.

Par devant moi :

Hold, m. p.,	Modeste Urban, m. p.,
Conseiller de section I. et R.	Capitaine.

Le ministère de la guerre I. et R.
au ministère I. et R. des affaires étrangères.

Vienne, le 1er février 1915

Vu, soit transmis.

Le commandant I. et R. des étapes à Milici
au commandant militaire I. et R. à Milici.

Milici, le 24 octobre 1914.

Les indigènes Mehmed Tabakovic, Redo Ramic et Ibro Becirovic de Pomol, puis Alija Jasarovic, Sali Jasarovic, Avdo Kresnic, Becir Salimovic, Selim Sabanovic (tous de Nurici) se présentèrent ici et déposèrent :

« Pendant la seconde invasion des Serbes en Bosnie, au commencement de ce mois, furent massacrés :

Malidijan Djebo, Ibro Tabakovic, Mehmed Dedic, Mahmud Ramic, Mujo Hasanovic, Juso Hasanovic, Osman Begovic, tous à **Pomol.**

A **Stedra** : Salih Fetic, Salih Ramic, Hussein Dizdarevic, Mujo Dizdarovic, Ahmed Dizdarovic, Mujko Ramic, Omer Hominac.

A **Dzibe** : Mahmud Zuhric, Alija Muladenovic, Salko Dzikonovic.

Les patrouilles et détachements serbes cernèrent de nuit les maisons des Mahométans et demandèrent du bétail et des vivres, qui leur furent donnés sans résistance. Puis ils demandèrent de l'argent en disant : « Donne de l'argent afin de racheter ta vie ». Ainsi se rachetèrent : Omer Jandric de Stedra moyennant 70 couronnes, Omer Dizdarevic de Stedra au prix de 90 couronnes, Ibrisim Huseinovic de Dzibe donna 90 couronnes, Ibro Becirovic de Pomol paya 780 couronnes, Ramo Becirovic de Pomol 1500 couronnes, Osman Becirovic de Pomol 103 couronnes.

Les susnommés déposèrent en outre que Dervo Sabanovic fut fusillé et Hassan Sabanovic massacré. De plus les Serbes ont violé des femmes.

Bon nombre des Mahométans en question eurent leurs

maisons incendiées et le bétail emporté. Ils demandent d'être secourus avec des vivres.

Ces dépositions semblent dignes de foi, car j'ai vu moi-même, en passant par cette contrée, beaucoup de cadavres de Mahométans massacrés.

Svetek, m. p.,
Capitaine.

Le commandant militaire I. et R. de Mostar au ministère I. et R. de la guerre.

Mostar, le 12 février 1915.

Le 11 février, l'exempt Ivan Zrno et les soldats Joza Vrankovics et Pero Kuraja du 4e régiment d'infanterie de la Bosnie-Herzégovine, qui avaient pu s'évader de leur captivité en Serbie, ont été interrogés sur leurs aventures en Serbie, et déclarèrent ce qui suit :

« Nous fûmes faits prisonniers par les Serbes (11e et 12e régiment d'infanterie) le 15 octobre 1914 dans les combats entre Visegrad et Han Pijesak ; on nous transporta d'abord à Visegrad et de là par Vardiste, Uzice, Valjevo et Mladenowac à Nich et finalement à Knjagevatz, d'où nous réussîmes (nous étions neuf) à nous sauver en Bulgarie le 21 décembre.

Pendant tout le temps que dura notre captivité, on employa — nous autres catholiques, et puis surtout les Allemands, les Magyars et les Roumains — aux travaux les plus durs. On nous traita sans pitié et comme des bêtes sauvages ; les coups de fouet et de bâton étaient à l'ordre du jour ; on nous suspendit même à des arbres par une corde passée autour de la poitrine, les pieds et les mains liés, et dans cette position on nous battit jusqu'à ce que nous perdîmes connaissance. Pendant qu'on nous conduisait à l'arbre le plus rapproché, cette meute sauvage nous bouscula et nous cracha dessus ; on nous criait les pires injures contre notre souverain, tandis que le roi Pierre fut célébré comme le père de tous les Slaves méridionaux.

Immédiatement après avoir été faits prisonniers, on prit tous nos objets de valeur, l'argent, les manteaux et les chaus-

sures, parfois même la blouse. On ne nous fournit pas d'équivalent et notre demande à cet effet fut repoussée d'une façon indigne et injurieuse pour la personne de Sa Majesté. Nous devions aussi travailler nu-pieds et transis de froid.

Pendant le premier mois de notre captivité, on ne nous donnait que du pain en quantité insuffisante. Plus tard, notre ration fut : à midi, une soupe à la farine de maïs et un petit morceau de viande (un quart de ce que nous avions chez nous) et 600 grammes de pain ; le soir, rien que de la soupe, et pour le déjeuner du matin, rien du tout. Il nous était interdit de fumer.

Plusieurs fois, quelques-uns de nos camarades prisonniers de guerre, disparurent d'un jour à l'autre ; quand nous nous informions ce qu'ils étaient devenus, on nous disait qu'ils étaient morts subitement — bien qu'ils fussent parfaitement bien portants la veille. Nous supposons qu'ils avaient succombé aux mauvais traitements. De plus, ce n'était pas chose rare de trouver un beau matin l'un ou l'autre de nos camarades pendu à un arbre ».

Wucherer, m. p.,
Général.

Annexe n° 3.

Le commandant du 13e corps I. et R. au commandement suprême I. et R.

Kozluk, 1er novembre 1914.

On signale les actes suivants commis par des Serbes, en violation du droit des gens :

1° Ces derniers temps, les convois de blessés passant près du poste des gardes de finance de Sepavkturski ont essuyé le feu de l'ennemi, bien que l'insigne de la Convention de Genève fût visible.

2° Le soldat d'infanterie Pavel Babic, du régiment d'infanterie n° 16, grièvement blessé, fut dépouillé de son argent et de ses chaussures par des soldats serbes.

Il a été fréquemment constaté que des morts et des blessés avaient été dépouillés par les Serbes de tous leurs habits.

Zeidler, m. p.
Colonel.

Procès-verbal dressé au Consulat I. et R. de Sofia le 5 janvier 1915.

Présents les soussignés.

Comparaît Victor Koren, originaire de Carniole, né en 1878, soldat d'infanterie du landsturm de la circonscription de landsturm nº 27, lequel dépose :

J'ai été fait prisonnier par les Serbes le 10 octobre 1914 après un combat près de Sokolac, où j'avais été blessé.

Aussitôt pris, je fus transporté d'abord à Valjevo, d'où je fus conduit à Nisch avec sept autres prisonniers dont un Hongrois que les Serbes ont vraisemblablement tué, car nous ne l'avons plus revu.

Nous fûmes logés dans les écuries de la caserne de cavalerie. Dans les stalles des chevaux, on avait répandu du fumier à la place de paille ; pendant 20 jours, nous n'avons reçu que du pain en assez petites portions. Après avoir supporté maintes souffrances, je réussis par ruse à m'évader et à gagner la frontière bulgare dans le voisinage de Zaribrod.

En me faisant prisonnier, on m'avait dépouillé de mon argent et de différents objets, comme mon manteau, une montre d'argent, une tabatière d'argent. En fait d'argent, j'avais sur moi 320 couronnes qui me furent enlevées par les Serbes.

En ce qui concerne la condition des autres prisonniers, on peut dire qu'elle est des plus lamentables. Les Magyars et les Autrichiens allemands, principalement, ont extrêmement à souffrir du traitement barbare des Serbes. Sous le moindre prétexte, même lorsqu'il arrive à l'un d'eux de se déclarer malade, tandis que le médecin serbe le déclare bien portant, on les maltraite à coups de gourdin et de nerf de bœuf ; ils ne sont même pas sûrs de leur vie. Beaucoup de prisonniers meurent par suite de leur détresse indescriptible ; des maladies de toute espèce déciment les rangs de nos soldats tombés en captivité. Il n'est pris aucun soin des blessés. Les vêtements des prisonniers leur sont enlevés et sont distribués parmi les Serbes ; nos soldats reçoivent à la place des guenilles.

Je fais remarquer en terminant que les internés civils autrichiens et hongrois sont l'objet de toutes sortes de persécutions par lesquelles on cherche à les contraindre à se faire naturaliser Serbes.

Lu, arrêté, signé.

Bertoni, m. p.,
Consul I. et R.

Georg Reichmann, m. p.,
Fonctionnaire honoraire.

Viktor Koren, m. p.

CHAPITRE III

La « famille serbe » (!?)

L'histoire serbe n'est qu'une interminable série de luttes intestines et de crimes, et ce, dans toutes classes et conditions[1]. Si encore les luttes dynastiques avaient procédé d'un désir d'amélioration du régime politique ; mais à leur base, rien qu'un esprit de mesquines jalousies et de rivalités personnelles. Un exemple pris dans le passé le plus récent de la Serbie à titre d'illustration. En 1917, il y eut, paraît-il, à Salonique, une conspiration dirigée contre le prince-héritier. Or, les coupables pris et exécutés étaient de ceux qui avaient participé à la boucherie du Konak de Belgrade en 1903 et qui avaient, disait-on, agi à l'instigation du père du prince-héritier[2]. On le voit, il n'y a là rien d'un attachement aux principes ou à une famille.

Dans l'abrégé chronologique des luttes dynastiques serbes, on pourra trouver d'autres exemples tout aussi édifiants. Nous faisons suivre ici une série de lettres des chefs de bandes serbes qui montrent le degré de férocité nationale, si l'on peut dire, auquel peuvent s'élever les Serbes, férocité qui ne distingue ni frères, ni amis[3].

---

[1] « Si la Serbie est pauvre et malheureuse, l'Autriche en est-elle » donc responsable ? Si la Serbie avait appliqué toutes ses énergies, » comme l'ont fait d'autres Etats balkaniques, à améliorer sa situation » économique et à fortifier son armée, au lieu de déchirer ses entrailles » dans d'atroces tragédies dynastiques ou dans des stériles luttes de » partis, sa situation serait moins désespérée. » (*René Pinon*, « Revue des Deux Mondes », 15 décembre 1908, p. 870.)

[2] « Il semble que la Serbie, depuis la signature du traité de Berlin, » qui consacrait son indépendance et lui donnait accès à la vie des » nations civilisées, se soit surtout appliquée à étonner le monde par » sa chronique scandaleuse, ses coups de tête ou ses coups d'Etat au » pied levé. » (*Gustave Cirilli*, « La Nouvelle Revue », 15 juillet 1903, p. 241.)

[3] Nous tenons les originaux à la disposition des personnes qu'ils pourraient intéresser.

Les luttes dynastiques serbes

Depuis l'arrivée des Serbes dans la presqu'île des Balkans jusqu'en 1169, c'est-à-dire pendant la première période de l'histoire serbe, l'Etat serbe s'use en luttes de tribus et en querelles sanglantes qui ne cessent d'éclater entre les *Joupans* et qui dégénèrent fréquemment en guerres civiles formelles.

En 1168, *Némania* part en guerre contre son frère aîné *Tichomir* qui trouve la mort dans le combat (1169). Il s'empare d'un grand nombre de terres serbes et devint ainsi un grand joupan. C'est de là que date le véritable Etat serbe sous la dynastie de Némania. L'Etat renforcé prolongea sa vie de deux cents ans pour sombrer ensuite pour des siècles sous le joug des Turcs.

« Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. » C'est ce qui arriva à *Némania*, le Misadelphe, qui entra dans les ordres et devint bâtisseur de couvents (1196), ce qui permit de le canoniser après sa mort.

Etienne succède à Némania (1196-1224). Il entre en lutte avec son frère *Voukan*. Voukan triomphe et détrône Etienne. Etienne se refait et à son tour détrône Voukan pour finir comme Némania. Et la Papauté lui rendit les mêmes honneurs.

Radoslav succéda à son père *Etienne* (1224) pour être détrôné à quelques années de là (1233) par son frère Vladislav (1233-1241).

Vladislav ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs ; il fut détrôné par son frère *Etienne-Ouroch Ier* (1242-1276).

Ouroch fut à son tour détrôné par son fils aîné *Dragoutine* (1276-1282), qui lui-même subit le même sort de la part de son frère *Miloutine* (1282-1321). Miloutine priva de la vue son fils *Etienne Detchanski*.

A la mort de *Miloutine*, trois prétendants au trône surgirent : ses fils *Etienne* et *Constantin* et son frère *Vladislav*. Et discordes intestines d'éclater : *Constantin* fut tué, *Vladislav* battu et chassé en pays magyar, où il mourut, et *Etienne Detchanski* devint roi (1231-1331).

Etienne Detchanski eut tous les bonheurs. Aveuglé par son père, il périt étranglé par son fils (1331).

La légende dit que *Douchan* (1331-1355), le grand, l'unique, le glorieux Douchan, mourut de mort violente... sans doute par excès d'affection de ses fidèles sujets.

Etienne Ouroch (1356-1372), fils de *Douchan*, lui succéda. Sous son règne, l'Etat serbe se dissout. *Voukachine* et son frère *Ougliécha* se proclament souverains de la Macédoine centrale et orientale ; et les frères *Dejan* font de même dans la Macédoine du Nord. *Voukachine* fut couronné roi à Prilep. En raison du caractère bulgare de la Macédoine, tous ces monarques se qualifiaient de « Princes Bulgares ».

Il convient de ne pas oublier que, d'après la légende, *Voukachine* aurait tué *Etienne Ouroch*, dernier représentant de la dynastie de Némania.

Après *Ouroch*, la Serbie fut conquise par le *Prince Lazare Chrébélanovitch*, tué par les Turcs à la bataille de Kossovo (1389).

Le despote *Etienne Vissok* (1389-1427) succéda à son père *Lazare* comme vassal turc. A propos de succession, il part en guerre contre son frère *Vouk*. Finalement, il fut obligé d'abandonner l'héritage à *Georges Brankovitch* (1427-1456), sous le règne duquel la Serbie, d'Etat vassal de la Turquie, tomba au rang de province turque.

II

La Serbie fut encore plus malheureuse depuis la libération du joug turc.

En 1804, grande insurrection serbe sous la conduite de *Georges Petrovitch Karageorgevitch*.

En 1815, seconde insurrection sons la conduite de *Miloch Obrénovitch*.

Le premier et le second sont les fondateurs des deux nouvelles dynasties serbes qui naturellement recommencèrent l'une contre l'autre les sauvageries réciproques de rigueur dans les annales dynastiques serbes.

En 1817, Miloch tue *Georges Petrovitch Karageorgevitch*.

En 1839, abdication de Miloch, auquel succède son fils *Michel.*

En 1842, révolte du peuple contre Michel, qui est obligé de quitter la Serbie et avènement d'*Alexandre Karageorgevitch.*

En 1844, révolte des Serbes qui veulent faire remonter sur le trône le vieux *Miloch.*

Ce n'est qu'en 1858 que ces efforts sont couronnés de succès après le détrônement d'*Alexandre.*

A la mort de *Miloch* (1860), son fils *Michel* revint au pouvoir pour la seconde fois.

Assassinat de *Michel* à Topchidère, le 10 juin 1868, par les gens des *Karageorgevitch.*

Election de *Michel Obrénovitch*, encore collégien à Paris. En 1889, comme conséquence de ses insuccès contre les Bulgares (1885), il est obligé d'abdiquer en faveur de son fils *Alexandre.*

Alexandre et sa femme, la reine Draga, tombent le 29 mai 1903, sous les coups des gens des Karageorgevitch [1], au cours

---

[1] A propos de l'horrible assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga, le commandant Dobrivoï R. Lazarevitch, du IXme régiment d'infanterie serbe, dans son ouvrage : *Les assassins du peuple serbe* (en serbe), pp. 63-64, rapporte ce qui suit :

« Les assassins criaient : « Vive Georges Karageorgevitch ! » en criblant de coups le roi et la reine.

» Un misérable, avec son sabre, coupe une oreille au roi !

» Un deuxième lui crève un œil !

» Un troisième le frappe à coups de sabre au visage.

» Un autre lui coupe un doigt orné d'une bague enrichie de pierres » précieuses !!!

» Un autre groupe avait « entrepris » la reine, qui fut encore plus » férocement mutilée.

» Ils lui crevèrent les yeux, et avec leurs sabres, ils lui lardèrent » les seins, le ventre, les pieds, les mains, et l'un d'eux lui planta son » arme dans la région pubienne !!...

» Le roi était encore vivant lorsqu'on le jeta par la fenêtre, car il se » cramponnait au rideau de la main gauche, et dans ses efforts, le dé» chira !!!

» J'ai vu de mes propres yeux le roi tomber sur le pavé. De ma vie, » je n'oublierai ce tableau.

» La reine Draga suivit le même chemin. Leurs cadavres à tous » deux furent ensuite criblés de balles. »

Et le *Journal de Genève* du 12 juin 1903 écrit :

« Le palais royal de Belgrade a vu déjà beaucoup de tragédies. Celle-ci, cependant, les dépasse toutes en horreur. »

d'une nuit atroce qu'on pourra citer comme raffinement dans l'horrible, à côté de la Saint-Barthélemy.

En 1904, Pierre Karageorgevitch prend la place devenue ainsi vacante [1].

La dynastie des Obrénovitch exterminée, les Serbes exportèrent leurs procédés. En 1914, ils tuent le prince héritier d'Autriche, François-Ferdinand et sa femme, amenant ainsi la guerre mondiale.

Que tout cela serve de Mené-Técel à la future « Monarchie yougoslave » et au Monténégro, qui entrent dans la vie commune sous ces singuliers auspices.

Extrait des lettres de Voïvodes serbes

Comité Central
Voïvode K. Pekianetz

Au prêtre Mita Dimitrievitch, ancien chef de bande,

J'ai reçu dernièrement beaucoup de plaintes contre toi et je me suis assuré que tu as commis bien des crimes dans ces lieux : tu as violenté des femmes sans défense, tu as attaqué des filles honnêtes d'officiers ; tu voles des robes et des chemises et tu vas si loin que tu ne laisses même pas les langes étendus sur les clayonnages des paysans. Tu es devenu un vrai brigand, mais à mon grand regret, je ne pouvais pas attendre plus de toi . . . . . .
. . . . . .

Le 5 mai 1917.

La position *Voïvode K. Pekianetz.*

---

[1] A propos des Karageorgevitch, le *Journal de Genève* du 14 juin 1903 rapporte :

« Cette famille, qu'une intervention sanglante vient, pour la seconde » fois, de mettre à la tête de la Serbie, a pour fondateur Georges-le- » Noir (Kara ou Czerny Georges), né à Vitchevtsi (Serbie), en 1752.

» D'abord conducteur de troupeaux, dans son enfance, il tua un » Turc qui avait malmené ses bêtes, voulut s'expatrier, tua son père » qui s'opposait à sa fuite, et servit dans l'armée autrichienne. »

Au grand Voïvode Kosta Milovanovitch Pekianetz

Second Vechovitch
La cachette.

J'ai appris que tu as signifié que mes ordres ne soient plus exécutés ainsi que l'envoi de ta lettre que je n'ai pas reçue dont je n'ai nul besoin et dont je connais le contenu. Depuis ma dernière rencontre avec toi, je n'ai émis d'ordonnance pour personne, excepté pour un maire loin d'ici et cela parce qu'il s'agissait de notre honneur et de notre existence, chose que tu verras lorsque tu quitteras ta cachette enchanteresse. A part cela, je n'ai donné aucun autre ordre à mes hommes. Tu sais bien que tu t'es trompé en disant que j'aspire à la gloire et au despotisme.

Quant à la teneur de ton ordonnance, que tu as réussi à émettre, en te cachant ensuite, ainsi qu'à celle de la lettre, que tu as envoyée et que tu as réussi à écrire après un grand silence dans un style qui t'est particulier, je serai bref, parce que je ne peux pas discuter longuement avec toi comme le voïvode B. Voïkovitch et engager toute une correspondance, et surtout parce que je ne veux pas le faire.

Ce que j'ai à dire a été dit par moi devant les voïvodes, les officiers, les insurgés et les gens à Koniuvtzi le 9 février ; j'ajouterai seulement ceci.

Tu es, Kosta, la ruine de ce peuple dans le plein sens du mot. Le peuple maudit le jour de ton arrivée. Tu es un vrai faiseur de réclames parce que tu crées et voles des chansons étrangères, parce que tu inscrustes ton fusil d'argent et le fais exposer à Belgrade à l'exposition commerciale pour que le monde s'étonne et parle de toi, parce que pendant la guerre avec les Autrichiens on répandit vingt fois le bruit de ta mort. C'est le seul but de tes actions. Les paroles du lieutenant Obrat Grouitch que tu étais le cuisinier du commandant du régiment sont maintenant claires pour moi et je comprends à quoi servait ton détachement de police derrière le front, ainsi que ton arrivée et ta disparition. L'homme pusillanime reste toujours le même. Tu as fui du front pour entrer dans la police, tu t'es dérobé à la grande et

glorieuse lutte depuis Lérine jusqu'à Bitolia. Où est la proclamation ou la signature de sa Majesté le Roi, du haut commandement ou du gouvernement ? Pourquoi n'ont-ils pas envoyé ailleurs des personnes comme toi ? Est-ce qu'on n'a trouvé que toi parmi les cent mille hommes de l'armée ? Où sont tes aéroplanes et tes signes de liaison ? Dix mois ont déjà passé depuis ton arrivée ; maintenant ils volent chaque jour, où sont les signes conventionnels et la liaison avec eux ? Pourquoi le gouvernement n'envoie-t-il pas de l'argent à ce but ? N'as-tu pas copié à Oh...vo (probablement un village) tous mes arrangements et dispositions au peuple et aux communes, sur la manière dont on devait travailler et lutter et en général tout mon système d'organisation. Oui, c'est comme ça, mais, pardon, ce n'est pas parce que tu n'as pas pu le laire, mais parce qu'alors aussi tu te cachais et tu venais et retournais seulement la nuit, c'est pour cette raison que tu n'as pas eu le temps de travailler, tandis que moi et Monsieur Vlahovitch nous travaillons autrement. Ou bien tu regrettes que j'aie arrêté ça et là quelques brigands, chose que je fais encore à présent pour ne pas leur permettre de tourmenter le peuple. As-tu jamais tâché de faire la même chose ? Sais-tu combien de temps tu es resté à Ko....tza, et eux (les brigands) sévissaient surtout alors sans même que tu remuasses l'œil. Pardon, tu t'en es occupé, mais pour faire grossir le nombre des brigands. Voilà comment tu as travaillé. Tu recevais dans la bande toute espèce d'individus que tu laissais après dans les villages où ils pillaient et rançonnaient les paysans. Il y a de cela beaucoup d'exemples : Ces bandits ont tué le prêtre Doubatzi, le sous-lieutenant Ghioka de Voutchi Trn, *ils ont grillé des femmes et des enfants et assassiné des personnes dans le seul but de leur prendre l'argent qu'elles possédaient.*[1] Et ce sont tes hommes qui ont fait cela ; ce sont les frères Binovitch Sima et Glicha, Dragolub, Timotéevitch-Lazoviich, Todosia Pavlovitch et Volia Banovitch, qui, poursuivis par mes bandes et celles de M. Voïkovitch, serrés de toutes parts, se sont livrés

[1] Le texte en italique nous appartient.

aux Bulgares et, outre les brigandages et les assassinats qu'ils ont commis, sont devenus traîtres à leur pays.

Ton Mirko Dobritchanine qui a exterminé les personnes les plus honnêtes et volé tant d'argent, a été amené devant le tribunal dont j'étais président, il te demandait grâce et tu la lui aurais accordée si tu ne nous craignais pas.

Tu n'as jamais arrêté un bandit, ni essayé de le faire. Mais d'un autre côté, tu as assassiné bien des innocents, tu les as dévalisés et maintenant tu te caches. Où est l'argent pris aux communes si populeuses ? On sait combien tu as dépensé pour les insurgés et quelle prodigalité tu as montrée.

Les mauvaises langues racontent que tu amasses de l'argent pour t'enfuir à la première occasion à l'étranger et que tu as accompli d'autres méfaits pour réparer ta première faute et t'enrichir. Comment as-tu osé imposer des contributions aux communes et leur prendre un argent qui appartient au peuple et que ce dernier doit rendre ? N'est-ce pas assez pour le peuple ?

Pourquoi as-tu volé le peuple et l'as-tu ruiné ?

Tu as dit que tu ferais tuer M. Voïnovitch pour 100,000 dinars et qu'il travaillait seulement dans son propre intérêt. Il t'a répondu avec beaucoup de dignité et je te montrerai, dans quelque temps, un compte dont tu rougiras si tu as encore une figure honnête. Tu as menacé de me tuer aussi. Viens donc, tu as tué bien des personnes, entre autres ma famille ; tue-moi aussi ; mais si tu as le courage de le faire, viens me provoquer en personne et n'envoie pas, comme tu en as l'habitude, des bandes cachées. Je peux mourir et je ne crains pas la mort, mais tout ce que je t'ai dit et autre chose encore, ne périra pas avec moi, parce que tout le peuple le sait.

. . . . . .

Vidovden, 1917, La forêt.

D. Dimitriévitch.

Comité Central
de K. Pekianetz

Pope Mito,

Les grands actes et les méfaits que tu as perpétrés sur le peuple sans défense dépassent toute imagination et tout ce que le monde a vu de pareil. Toi et tes détestables bandits *avez brûlé des enfants, des vieilles femmes, des vieillards pour leur extorquer de l'argent. Vous avez mis à mort les notabilités dans le même but et vous avez accompli des monstruosités toujours pour de l'argent.* [1] Quoique je fusse saisi de plus de 100 plaintes de ce genre, je n'y croyais pas avant d'avoir vu ton écriture qui porte le faux cachet du Comité Central. C'est par ma signature que tu extorques de l'argent et que tu condamnes des hommes à mort, quoique tu n'y sois pas autorisé ! Je te connais très bien et je savais que tu étais atteint de démence, mais je n'ai jamais cru que tu aies perdu la raison à ce point ! Je vois que tu as essayé de me brouiller avec le peuple, que tu as voulu inciter contre moi. Tu dis au peuple que tu es son défenseur, mais hélas ! tu n'es que son bourreau ! Sais-tu que les larmes des malheureuses victimes sont lourdes et sais-tu que pour tes actes abominables tu mériterais d'être lynché par le peuple serbe ? Qui t'a autorisé à fusiller des hommes en son nom, d'extorquer de l'argent, *de cuire des enfants*, et qui t'a permis de te servir d'un cachet à mon nom ? Sais-tu que par cela tu mériterais d'être fusillé comme un chien ? Tu racontes au peuple que la responsabilité de la révolte retombait sur moi, mais tu n'as pas le courage de dire que toi et tes camarades êtes responsables du mal. Tu te plais à conter des fables sur ton ancienneté par rapport à moi, en prétendant que je n'aurais pas même tiré une balle de ma vie, si ce n'était contre mon frère pour lui prendre son argent. Je vois que tu veux que le peuple te paye les 60,000 dinars que les Bulgares t'auraient soi-disant enlevés de la maison au moment de l'incendie. Tu veux que la

[1] Le texte en italique nous appartient.

populace misérable te les rende maintenant. Tu n'as pas honte ! Tout le monde sait que tu n'as jamais eu même 60 paras, et non des milliers de dinars. On voit bien le but dans lequel tu as perpétré tes méfaits. En qualité de défenseur de ce peuple indigent, je devrais ordonner qu'on te tue immédiatement, mais de ces grands méfaits tu répondras devant le tribunal lorsque le moment en sera venu. C'est pourquoi, je t'enjoins de rassembler sur-le-champ ta compagnie de brigands et de remettre tes armes à la première bande, pour venir me voir. Je ne te ferai rien avant l'avènement du jugement serbe. Si tu ne te rends pas, j'ordonnerai, avec l'aide du peuple que tu as plongé dans le deuil, qu'on t'anéantisse comme un objet nuisible à l'œuvre commune. Ta tête sera mise à prix par le comité central à raison de 10,000 dinars.

26 juin.

Voïvode *K. Pekianetz.*

Conclusion

Tout ouvrage comporte une conclusion. Quelle sera celle de celui que nous présentons ici aux lecteurs impartiaux ? Que ce n'est ni par le fer, ni par le feu, qu'on fait triompher la justice et encore moins qu'on peut oser espérer dénationaliser tout un peuple. Ce qui convient en pareille matière, ce sont des institutions *complètes* qui ne s'imposent que par leur propre vertu et leur seul mérite. C'est ainsi que la vieille France a su conquérir l'Alsace et que la France de la Révolution et de l'Empire avait fait de la rive gauche du Rhin une terre qui ne le cédait en rien en dévouement et en patriotisme aux plus antiques régions de la patrie commune.

Mais qu'attendre d'un peuple qui n'est même pas capable de ménager ses frères de race ? Il faut dire toutefois, à la décharge des Serbes, qu'une grande part de leurs erreurs et de leurs excès n'est pas leur œuvre, mais celle du tsarisme qui les a inspirés et corrompus. Reste, il est vrai, l'autre part qui est bien de leur fond et de leur cru, ou de ceux de leurs amis, au nombre desquels il y a malheureusement lieu de compter tel citoyen d'une ville noble entre toutes : nous avons nommé Genève. C'est du berceau de la Croix-Rouge que s'élevait hier encore cette voix criant vengeance (!) en faveur des Serbes au ciel de la neutre et loyale Helvétie[1].

Un certain Dr Kuhne y va hardiment (kühn) dans cette ville de son « taïaut » « taïaut » sur l'adversaire bulgare qui n'en peut mais. La Serbie trouve-t-elle donc si insuffisants les « veneurs » de chez elle et que vient faire ici dans cette œuvre de pure vindicte — qui prétend vainement être œuvre de justice — ce fils du pays de Tell ?

Vous le prenez bien à la légère, Monsieur le Docteur ! et au rebours de la vérité ! Ce qui crie vengeance, ce sont ces

---

[1] Voir la *Serbie* du 14 octobre 1918.

milliers de victimes sans défense des férocités de vos grands amis. Craignez que tout ce sang ne retombe aussi sur votre tête — neutre si peu neutre ! — qui vous solidarisez ainsi avec eux. Ne vous « empalez » donc pas sur votre point de vue et ayez bien plutôt le courage de reconnaître votre égarement. A tout péché miséricorde et il n'y a que les petits esprits pour s'obstiner dans leurs erreurs.

> Du titre de juste, rendez-le ambitieux,
> C'est par là que les rois sont semblables aux dieux,

pourrait-on dire par transposition du divin poète ; les rois non couronnés que sont les libres citoyens d'une vieille démocratie telle que la Suisse, comme les autres ! Docteur ! un peu plus de vérité olympienne et vous serez des premiers à regretter votre bulgarophobie si injuste !

Ecoutez plutôt ce qu'écrit à M. Léon Savadjian [1], votre chef de file actuel — car il a « mué » lui-même en cours de guerre [2] — un maître de la science française :

« Cher Monsieur,

« Je suis avec attention les événements qui se préparent » dans les Balkans et je considère qu'une Entente Balkanique » est impossible sans que la Macédoine ne soit restituée à la » Bulgarie. Dernièrement ont paru plusieurs commentaires » sur l'origine de la population macédonienne, émanant de » savants et de politiciens serbes, grecs et bulgares ; naturelle- » ment chacun de son point de vue s'efforce de définir la Macé- » doine comme une majorité serbe, grecque ou bulgare.

» J'étudie la Macédoine depuis trente ans et j'affirme les » droits incontestables de la Bulgarie sur cette province, peu- » plée en grande partie par les Bulgares, foyer du réveil » national bulgare. Encore en 1885 j'ai formé l'avis (*Grande*

Cf. *Gazette de Lausanne*, N° 184, du 7 juillet 1915.

[2] Il est amusant de constater que M. Léon Savadjian auquel nous faisons ici allusion et qui est maintenant si foncièrement bulgarophobe, camparaît encore en 1913 (Cf. l' « Orient », année 1913, Paris) la Macédoine à une Alsace-Lorraine bulgare. Ce sont des « mues » auxquelles il faut s'attendre de la part d'un publiciste « international » qui n'est ni serbe, ni bulgare, mais... arménien.

» *Encyclopédie*, t. VIII, p. 400) que les Slaves macédoniens
» sont bulgares et parlent un dialecte bulgare et que (*La Bul-*
» *garie*, Paris 1885) la Macédoine reviendra fatalement
» aux Bulgares le jour où l'heure de la liquidation définitive
» aura sonné. Aujourd'hui, après plus d'un quart de siècle, je
» soutiens complètement mon avis de jadis et je considère
» que le principe des nationalités dans les Balkans exige la
» restitution à la Bulgarie de toute la Macédoine.

» Je souhaite que les peuples balkaniques s'entendent sur
» cette base, la seule qui puisse ramener une paix durable et
» une répartition juste et équitable des différents pays de la
» Péninsule.

Louis Léger,
de l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 9

PREMIÈRE PARTIE

Les atrocités serbes en Macédoine.

CHAPITRE I. Un coup d'œil sur la question macédonienne 17
» II. Quelques témoignages sur les atrocités serbes 28
» III. Les persécutions et les atrocités continuent 31
» IV. Les dépositions de six dignitaires de l'Eglise bulgare et la situation lamentable en Macédoine. 42
» V. Déposition des Bulgares réfugiés à Kustendil 49
» VI. La situation en Macédoine 63
» VII. Les massacres commis en Macédoine par les Serbes sur les Turcs 74
» VIII. Les atrocités serbes et les témoignages de la presse étrangère 79
Témoignages anglais 80
» américains 85
» russes 88
» français 90
» italiens 90
» belge 91
» suisses 92
» tchèques 93
» serbes 94
» bulgares. 98
Autres témoignages 108

Pages

DEUXIÈME PARTIE

Les atrocités serbes en Albanie.

CHAPITRE I. Considérations générales 113
» II. Les atrocités commises par les Serbes dans l'Albanie septentrionale :
District de Dibra 148
» de la Basse Dibra 155
» de Liuma 160
» III. Extraits du Rapport présenté à la Dotation Carnegie (Enquête dans les Balkans). . 162
» IV. Autres témoignages sur les atrocités serbes 196

TROISIÈME PARTIE

Les atrocités serbes en Bulgarie. Les procédés envers les Austro-Hongrois. La « famille serbe » (!?)

CHAPITRE I. Les atrocités serbes en Bulgarie. . . . 176
» II. Les procédés envers les Austro-Hongrois . 183
» III. La « famille serbe » (!?) 201

CONCLUSION 211

BIBLIOTHÈQUE DES PEUPLES BALKANIQUES

Edition de la Librairie Centrale des Nationalités

Rue Caroline - Ancienne Douane, 2

N° 1. **La Macédoine telle qu'elle est**, par M. Skopiansky . Fr. 0.75
N° 2. **Aux amis d'une paix durable**, par M. Skopiansky . » 0.75
N° 3. **Les rapports bulgaro-serbes et la question macédonienne**, par N. S. Derjavine, professeur agrégé à l'Université de Petrograde . . . . . » 3.—
N° 4. **La Dobroudja et les revendications roumaines**, par Dr A. Ischirkov . . . . . » 0.75
N° 5. **La Serbie et le mouvement national bulgare**, par Iv. Mich. Mintchev, avocat . . . . . » 2.—
N° 6. **La Bulgarie et son peuple d'après les temoignages étrangers**, par Dr N. Mikhoff . . . . . » 4.50
N° 7. **La Macédoine et la constitution de l'Exarchat bulgare**, par Dr A. Ischirkov . . . . » 1.—
N° 8. **Le nom de Bulgare**, par Dr A. Ischirkov . . » 1.50
N° 9. **La vérité sur la Macédoine**, par D. Micheff . » 1.—

En vente :

Les confins occidentaux des terres bulgares, par A. Ischirkov, professeur à l'Université de Sofia . . Fr. 4.—
La Bulgarie et la Dobroudja, par A. Ischirkov . . » 1.—
Le pays de la Morava, par St. Tchilinghiroff . . . 4.—
Atrocités roumaines en Dobroudja méridionale, par T. Panoff . . . . . » 0.50
La débâcle serbe, par G. Bechirowsky . . . . . » 1.80
La Macédoine et les Bulgares, par E. Kupfer, maître au Collège de Morges . . . . . » 0.75
Dotation Carnegie pour la Paix internationale. Enquête dans les Balkans . . . . . » 1.—
La Roumanie inconnue, par A. G. Issacénco . » 0.50
Le chauvinisme serbe, par Boyan Peneff (professeur à l'Université de Sofia) . . . . . » 1.—
La main noire, par commandant Dobrivoï R. Lazarevitch (IXme régiment d'infanterie serbe) . . . . . » 0.60
Le sort politique de la Dobroudja après le Congrès de Berlin, 1878-1916, par M. G. Markoff, professeur » 1.—
La vérité sur la Bulgarie, par Al. Kiproff. . . » 1.—
Les étapes d'une unité nationale, par D. Mikoff . . » 1.—
La Région de Cavalla, par J. Ivanoff, professeur à l'Université de Sofia . . . . . » 3.—
La Serbie et la Bulgarie devant l'opinion publique, par D. Micheff, ancien député du Sobranié à Sofia . . » 3.—
La Macédoine et la Renaissance bulgare au XIXme siècle, par Siméon Radeff, ancien ministre plénipotentiaire . . . . . » 5.—
Les liens moraux de l'Amérique et de la Bulgarie, par D. Micheff . . . . . » 0.50
L'Albanie et les Albanais, par S. L. . » 0.75
La Nation albanaise, par Dr Tourtoulis . . . » 0.40

IMPRIMERIE DU LÉMAN (S.A.) LAUSANNE.

DUKE UNIVERSITY LIBRARIES
Les atrocites serbes d'apres le
949.7 B582 no.10
D90445176-